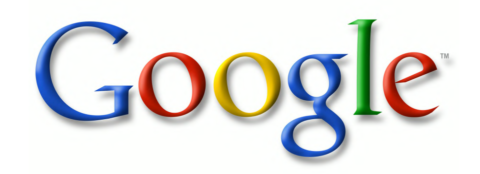
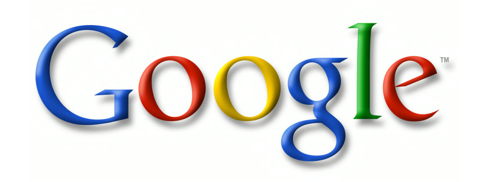










URNAL
RANGER.

RIER 1760.

l'Abbé ARNAUD.

Quæ robora cuique,
quæ ſit rebus natura creandis.
Virgil. Georg. II.



ARIS,

, Imprimeur-Libraire ;
lie Françoiſe ,

Roi.



JOURNAL ETRANGER.

FÉVRIER 1760.

Par M. l'Abbé ARNAUD.

Quæ robora cuique,
Quis color, & quæ sit rebus natura creandis.
Virgil. Georg. II.



A PARIS,

Chez MICHEL LAMBERT, Imprimeur-Libraire, rue & à côté de la Comédie Françoise, au Parnasse.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

M. DCC. LX.

ÉPITRE DÉDICATOIRE,

A MONSEIGNEUR

LE DAUPHIN.

MONSEIGNEUR,

DESTINÉ à regner sur un Peuple, dont la Langue regne sur tous les Peuples de l'Europe, appliqué, à l'exemple de Germanicus, *à étendre & à perfectionner vos connoissances, non pas pour vous mettre en état d'écrire des choses dignes d'être faites, mais pour en faire un jour qui soient dignes d'être écrites; profondément versé dans la Langue Latine que vous avez cultivée, moins pour en connoitre les beautés, que pour faire passer dans votre ame les sentimens & les vertus de ceux qui l'ont parlée; Qui à plus de droit que vous,* Monseigneur, *à l'hommage de toutes sortes de Litté-*

ſatisfaire, & pour concilier, s'il ſe peut, tous les goûts. Nous eſpérons d'être inceſſamment en état de remplir tout notre projet, & de ſervir exactement le Public.



JOURNAL ETRANGER.

I.

ANGLETERRE.

LETTRE de M. Staunton, *Correspondant de Londres, aux Auteurs du Journal Etranger.*

MESSIEURS,

C'EST le Commerce & les Arts qui ont rapproché & uni les Nations entre elles; mais le Commerce qui étoit une source bienfaisante de secours & de commodités, lorsqu'il n'avoit pour objet que le bien mutuel des Peuples, est devenu une source de querelles, de haines, de destruction, dès que la cupidité &

l'ambition en ont dirigé les vûes. C'est aux Lettres & aux Arts à renouer ce que l'intérêt a rompu, à faire entendre encore les cris de l'humanité, au milieu du tumulte des armes, & à inspirer l'esprit de concorde & de paix à ces millions d'hommes, victimes des passions de quelques autres, qui s'égorgent pour des droits chimériques, & pour des prétentions frivoles. Le Patriotisme, qui est une passion dans le Peuple, doit être une vertu dans le Philosophe. Les intérêts d'une petite portion d'hommes, avec lesquels il respire le même air, & obéit aux mêmes Loix, ne doivent pas étouffer dans son cœur les droits du genre humain. Il doit employer tous ses efforts pour déraciner dans leurs principes ces haines nationales qui retrécissent les ames & les rendent féroces, & qui repoussent la paix lors même que les horreurs de la guerre l'appellent au secours de l'humanité. Les motifs politiques qui divisent les Nations, souvent petits & équivoques, sont toujours variables & momentanés; ma ceux qui devroient les unir sont u versels & permanens, parce qu'ils ti

tient à la constitution de l'homme, à ses besoins primitifs, & au bonheur de l'espéce entière. Ainsi les gens de Lettres doivent se regarder comme les membres d'une même République, mais dispersés dans différentes Sociétés particulières, pour soutenir les droits de la Société universelle, & pour répandre, autant qu'il est en eux, cette bienfaisance générale, que le Peuple regarde comme une chimère, & les Grands comme une sottise. Les Arts seront le nœud de cette confédération ; ils adouciront les mœurs en éclairant les esprits, & ils rapprocheront les hommes, par les besoins, de la raison & de la perfection de la Société.

C'est dans cette vûe que je tâcherai de remplir la Correspondance dont je me suis chargé. L'étude réfléchie que j'ai faite de votre Littérature & de la nôtre, m'a mis à portée de connoître les meilleurs Ouvrages de l'une & de l'autre. La rivalité Politique & Littéraire de nos deux Nations, n'influera jamais sur mon goût ni sur mes opinions. En vous rendant compte de la Littérature Angloise, je n'oublierai jamais que c'est à des François que j'en rends

nous ont devancés. M. *Loke* a répandu autant de lumière sur cette Science, que *Newton* sur la Physique. Milord *Shaftersbury*, qui a écrit les *Caractéristiques des Hommes & des Mœurs*; le Docteur *Mandeville*, qui a trop bien démêlé les motifs de nos actions, & l'origine de nos passions; le Professeur *Hutchinson*, Antagoniste du dernier, & qui admettoit une bienveillance générale comme principe des actions vertueuses; M. *Collins*, qui a écrit sur la liberté; l'Evêque *Berkley*, si connu par ses *Dialogues d Hylas & de Philonoüs*, & dont l'Ouvrage principal a pour titre: *Principes des Connoissances Humaines*; M. *Cudworth*, Auteur du *Systême Intellectuel*; le Docteur *Clarke*, qui a donné des preuves si multipliées de l'existence de Dieu; enfin Milord *Bolingbroke* & M. *Hume*, dont les Ouvrages sont si fameux aujourd'hui, sont les Auteurs classiques dans cette Science premiére. Il n'est pas permis ici de ne les avoir pas lûs, & les jeunes gens qui parlent dans vos Caffés des Romans de *Crébillon* & de *Marivaux*, s'ils eussent été élevés en Angleterre, s'entretiendroient des Ou-

vrages & des Auteurs Métaphysiques. La liberté de penser qui a fait naître ici beaucoup de systêmes contraires à la Religion, a excité en même tems le zéle des plus sçavans Hommes, & a produit les meilleurs Ouvrages qu'on ait faits, pour la venger. Dans le reste de l'Europe, les Ecclésiastiques seuls sont les Défenseurs de la Religion : en Angleterre, les Auteurs les plus célèbres, *Addisson*, *Loke*, & d'autres grands Philosophes, ont cru devoir attaquer ses Adversaires par leurs propres armes, par celles de la raison même, indépendamment de la révélation : armes qui leur étoient plus familières qu'aux Ecclésiastiques, qui étudient ordinairement les Ecritures plus que la Métaphysique. Une Société s'est établie il y a quelque tems pour la défense de la Religion : il en est déjà sorti plusieurs Traités très-bien écrits dans le goût de l'Essai de l'Abbé de *Saint-Réal*, sur les quatre preuves de la Religion Chrétienne. Le fameux *Boyle*, qui a fait faire de si prodigieux progrès à la Physique Expérimentale, fonda une Chaire, dont l'objet étoit de prouver par les productions merveilleuses de la création, que le

Naturaliste seul sçait bien observer l'existence d'un Créateur unique & infini. Cette Institution nous a valu la Théologie de l'eau par *Derham* ; la Théologie des Insectes par *Nieuwentitz*, & d'autres bons Ouvrages qui lient avec succès la Religion & la Physique. Les Métaphysiciens & les Théologiens sont naturellement portés à l'étude de la Morale ; & certainement celle qui est fondée sur les principes de ces deux Sciences, c'est-à-dire, celle qui est dictée par la raison, & éclairée par la révélation, doit être universellement suivie. L'Angleterre me paroit encore être le Pays où les Particuliers respectent le plus les Régles de la Morale. Du moins on ne sçait pas ici se vanter des vices qu'on a, & les conversations respirent toujours les sentimens les plus vertueux & les plus humains : la raison, non l'esprit, est l'objet des conversations. Les jeunes gens sont obligés de prendre le sérieux des vieillards, & non les vieillards la légèreté & l'étourderie des jeunes gens.

La Morale qui fait le principal sujet des Sermons Anglois, y est très-bien enseignée. L'Archevêque *Tillotson* jouit

ici de la même réputation que le Pere *Bourdaloue* en France. Le Docteur *Swift* qui est appellé le Rabelais de l'Angleterre, a prêché quelques Sermons sur différens points de la Foi, qui sont les plus satisfaisans que j'aye lûs en ce genre. Les pensées nocturnes de M. *Young*, & les méditations de M. *Hervey*, sont des Ouvrages d'un genre sérieux & mélancolique, dont je ne connois pas de modéle dans les autres Langues. Le premier Ouvrage est en vers, & le second en prose poëtique : l'un se fait admirer par les beautés de la versification, l'autre par la noblesse du style ; tous les deux par la sublimité des pensées. Il est difficile, en les lisant, de ne pas contracter une douce mélancolie, un mépris pour les choses humaines, une persuasion de leur néant ; dispositions très-favorables aux sentimens de Religion que ces Auteurs veulent inspirer.

Dans un Etat qui est divisé en factions, & qui subsiste même par elles, vous imaginez bien que la Science de la Politique doit être fort cultivée. Le Chevalier *Temple*, M. *Algernoon Sidney*, dont les Ecrits qui favorisoient

trop la liberté, lui coûterent la vie du tems de *Charles II*; le Chevalier *Petty*, créateur de l'Arithmétique Politique; M. *Harrington*, Milord *Bolingbroke*, M. *Trenchard*, M. *Mountagu*, & une infinité d'autres ont beaucoup écrit ſur ce ſujet. Mais quelque célèbres qu'ils fuſſent, quelques lumières qu'ils ayent portées dans cette branche eſſentielle des connoiſſances humaines, ils ſont tous fort au-deſſous de l'illuſtre *Monteſquieu*. Il eſt reconnu des Anglois, que jamais homme n'a ſi bien connu que lui leurs Conſtitutions & leurs Loix. Au reſte, il n'y a perſonne ici qui ne ſoit inſtruit de cette partie de l'Hiſtoire qui regarde les Républiques anciennes, quoique l'Hiſtoire en général ſoit la Science peut-être la moins cultivée en Angleterre. Il eſt ſingulier que ç'ait été un François qui a tracé le plan le plus exact & le plus parfait du Gouvernement des Anglois, & que ç'ait été un autre François (*Rapin Thoiras*), qui le premier a donné une bonne Hiſtoire à l'Angleterre. Chaque Anglois eſt attaché à un Parti, & ſes Ecrits ſe reſſentent de cette prévention. Il a fallu un Etranger qui écrivît en homme in-

différent des *Wighs* & des *Torys*, de la Maiſon d'Yorck & de celle de Lancaſtre, de *Charles I.* & de *Cromwel*, de la Haute & Baſſe Egliſe. Nous venons de voir un Ecoſſois (M. *Hume*), décrire en Citoyen du Monde les vertus & les vices de la Grande-Bretagne, & de ceux qui y ont regné. On imprime moins de Livres hiſtoriques en Angleterre qu'en France; il eſt rare ſur-tout d'y voir des Mémoires particuliers de tel ou tel perſonnage diſtingué, & jamais de ces Teſtamens qu'on fait écrire aux Grands Hommes.

Comme il y a plus d'Hiſtoires, il y a auſſi plus de Romans en France qu'en Angleterre. L'*Arcadie* du Chevalier *Philippe Sidney* en eſt un dans le goût du grand *Cyrus* & de l'*Aſtrée*. Dans ceux que les Anglois font aujourd'hui, ils s'attachent principalement à décrire les mœurs ſingulières des différentes conditions des hommes, telles qu'ils les obſervent en Angleterre. M. *Fielding* & M. *Smollet* ſe ſont diſtingués dans ce genre d'écrire; & un Etranger qui voudroit connoitre les mœurs Angloiſes ne pourroit prendre de moyen plus ſûr que de lire les Romans de *Tom Jones*, d'*A*-

mélia, de *Bodérik Randon*, de *Péregrine Pickle*, & plusieurs autres où elles sont peintes avec force & avec vérité. *Clarisse* & *Grandisson*, qui sont de M. *Richardson*, ne portent pas des caractéristiques aussi marqués de la Nation pour laquelle ils sont écrits ; mais ils en sont aussi plus intéressans pour toutes les Nations. Je ne connois pas en Angleterre de Romans qui prouvent dans l'Auteur une connoissance aussi profonde des mouvemens les plus délicats du cœur humain, que ceux de M. *de Marivaux*. Les Anglois qui se permettent tant de libertés dans leurs Comédies, ne connoissent pas les Romans libres. *Tanzaï*, *le Sopha*, *les Bijoux Indiscrets* n'ont pas de modèles dans un Pays où l'Histoire n'est pas fort cultivée. Vous serez surpris qu'on s'attache aux autres branches des Belles-Lettres. Mais les Langues sçavantes sont très-connues en Angleterre, & dans des faits qui paroissent se contredire, il faut toujours examiner les circonstances qui peuvent avoir donné lieu à cette bizarrerie apparente. Les jeunes gens, au sortir des Basses Classes, sont envoyés dans les Universités d'*Oxford* & de *Cambridge*,

où les premières Etudes roulent principalement ſur le Grec, le Latin, l'Hébreu. Les quatre premières années, dans les Univerſités, ſont employées à l'étude des Belles-Lettres & de la Philoſophie. La connoiſſance des Langues Etrangères a valu aux Anglois de très-bonnes traductions des meilleurs Auteurs anciens. Perſonne n'y eſt au-deſſus de ce genre de travail; il en revient de la réputation, parce que les premiers Génies de l'Angleterre s'y ſont appliqués, & qu'auprès de ceux qui connoiſſent les difficultés de bien traduire, ſur-tout les Poëtes, une bonne traduction ſera toujours très-eſtimée. L'Homère de *Pope*, le Virgile de *Dryden*, l'Horace de *Francis*, la Pharſale de *Rowe*, le Lucrèce de *Creech* vaudront toujours des originaux.

Les Antiquités ſont auſſi fort connues en Angleterre. Les *Antiquités Grecques* de M. *Potter* lui ont valu l'Archevêché de Cantorbery. M. *Kenner* a fort bien décrit les Antiquités Romaines, & M. *Arbuthnot* a donné un Traité curieux & ſçavant des poids & meſures des Romains.

Les Anglois qui voyagent plus qu'au-

d'un autre Peuple, ont rapporté dans leur Pays le goût pour la belle Sculpture & l'Architecture des anciens Romains, aussi-bien que pour la Peinture & la Musique des Italiens modernes. Ils n'ont cependant eu de grands Architectes, qu'*Innigo Jones*, & Milord *Burlington*, qui a donné des preuves de son goût & de son génie dans l'Hôtel qu'il s'est fait bâtir à Londres, & qui est, sans contredit, le plus beau qu'on y trouve. M. *Hendel*, né en Allemagne, mais élevé en Angleterre & le Docteur *Arne* (car ici l'on prend des grades pour la Musique), sont les Musiciens les plus célèbres que l'Angleterre ait possédés. Le dernier vit encore, & dans les Opéra Italiens qu'on représente ici, ses ariettes ne sont point effacées par celles des *Giummelli*, des *Vasei*, & des autres grands Maîtres de l'Italie. La Musique, proprement Angloise, tient le milieu entre la vivacité de l'Italienne, & l'uniformité de la Françoise : mais aujourd'hui la Musique d'Italie est celle qui est généralement goûtée en Angleterre.

Le seul Peintre Anglois, qui mérite d'être nommé, est M. *Hogarth*, dont

les ouvrages ne feront jamais généralement admirés des Etrangers, parce que leur grande beauté consiste dans la vérité de l'expression, & que les sujets qu'il exprime, sont particuliers à l'Angleterre. Jamais Peintre n'a été si utile à sa Patrie, parce qu'il a toujours travaillé à dégoûter du vice par l'horrible portrait qu'il en a tracé. Les sujets de ses Piéces sont ordinairement tirés des scènes de débauches & de folies, dont il n'y a qu'un trop grand nombre tous les jours, & spécialement toutes les nuits dans cette Capitale.

Les mœurs vicieuses de l'Angleterre ont leur coloris particulier qui les fait différer des autres Nations, lesquelles ne pourront par conséquent jamais sentir tout le mérite de *Hogarth*. C'est lui qui, sçachant combien les Amateurs de la Peinture s'arrêtent à des détails puériles & négligent l'ensemble, dit un jour, *que tout le monde étoit juge compétant de la Peinture, excepté les Connoisseurs* : mot qui ne doit pas être pris dans toute sa rigueur, mais qui est vrai à bien des égards.

La Société Royale est la seule Académie qui soit en Angleterre ; tous les

Sçavans Anglois en sont membres ; aussi-bien que quelques Etrangers célèbres : toutes les branches de la Physique y sont cultivées avec succès. Vous sçavez que le Chancelier *Bacon*, qui traça le premier un plan de Philosophie, où l'expérience seroit le seul guide, & que le fameux *Boyle*, avec quelques autres Sçavans, dans le tems que *Cromwell* faisoit le procès au malheureux *Charles I*, se réfugièrent à *Oxford*, où ils se communiquoient leurs observations & leurs expériences : ce sont ces Assemblées particulières qui ont donné naissance à la Société Royale, qui est la première institution de ce genre. Les Transactions philosophiques, qui sont les Mémoires de cette Académie, sont trop connues pour que je vous en parle ici.

Il n'y a pas une seule Bibliothéque à Londres, ni aucun établissement en faveur des Sciences & des Beaux-Arts ; & c'est en ce point que Paris est si supérieur à la Capitale d'Angleterre. On y a cependant depuis quelques années un Cabinet d'Histoire Naturelle, que le Parlement a acheté pour l'usage du Public des héritiers du Chevalier *Hans-*

Sloane, Médecin du Roi de la Grande-Bretagne, & célèbre Naturaliste. Ce Médecin avoit la plus belle Collection de curiosités de toute l'Angleterre, comme M. *Méad*, son Confrère, avoit la Bibliothéque la mieux choisie. M. *Pope*, dans une de ses Epîtres Morales, parlant des jeunes Seigneurs qui veulent se donner un air de connoisseurs, dit : » que sans doute ils achetent des Curiosités pour *Sloane*, & » des Livres pour *Méad*. »

Buys books for Mead and rarities for Sloane.

Ces deux Médecins ont donné des Ouvrages intéressans dans leur genre. M. *Méad*, en particulier, a publié un Traité sçavant des Maladies dont il est fait mention dans l'Ecriture Sainte. Cet ouvrage pourra être fort utile à ceux qui voudront écrire l'Histoire de la Médecine, dans laquelle le progrès & le déclin des différentes Maladies devroient assûrément faire une partie essentielle. La Médecine est très-cultivée en Angleterre ; il n'y a pas de Science sur laquelle on y publie plus de Trai-

tés. La Médecine d'obſervation a de grandes obligations au célèbre *Sydenham*, qui eſt appellé par les Médecins de toutes les Nations l'Hyppocrate moderne. *Morton*, *Liſter*, *Huxham*, *Lind & Tringle* ſont auſſi des Auteurs fort eſtimés dans cette Science. L'Anatomie doit plus aux Italiens qu'aux Anglois, & la Chymie plus aux Allemands. *Moriſon*, *Ray* & M. *Hill* ſont les plus grands Botaniſtes de l'Angleterre.

Pour des gens portés à la ſpéculation & à la recherche de la vérité, comme ſont les Anglois, on ne doit pas être ſurpris, que les *Mathématiques* ayent des attraits. Cette Science, dont les vérités ſont ſi claires, ſi nombreuſes & ſi profondes, fait partie des connoiſſances qu'on y acquiert dans la première jeuneſſe ; & un jeune homme n'y eſt cenſé Lettré, que lorſqu'il la poſſéde. Dans les Mercures Anglois, il ſe trouve à côté de l'Enigme & du Logogryphe des problêmes de Mathématiques. La Géométrie tranſcendante eſt dûe à l'immortel *Newton* ; l'Algébre a fait beaucoup de progrès entre les mains de *Harris* & de *Wallis*. Une des

plus grandes découvertes dans l'Astronomie, celle de l'aberration des Etoiles fixes, a été faite par M. *Bradley* qui vit encore, ainsi que M. *Simpson*, qui est aujourd'hui le premier Géomètre de l'Angleterre.

Il n'y a d'Universités en Angleterre que celles d'*Oxfort* & de *Cambridge*. La Faculté de Droit se trouve cependant à Londres. Cette Faculté fournit autant de Poëtes & de Romanciers que d'Avocats; ce sont ordinairement les Beaux Esprits de Londres. Il y en a plusieurs aux gages des Libraires, qui font faire des Livres comme le Marchand fait faire des Etoffes; tout l'Art consiste à donner un titre qui puisse attirer l'attention du Public. Un de ces Libraires qui se pique de faire un titre aussi-bien qu'homme de Londres, me dit l'autre jour, en se plaignant du goût dépravé du Public, que tel Ouvrage étoit resté dans sa Boutique, pour avoir été décoré d'un nom qui passoit la compréhension ordinaire. Les jeunes Ecrivains Anglois essayent leurs talens dans la Gazette qui paroît ici deux fois par jour, & dans laquelle il y a toujours quelque Dissertation sur les

objets qui occupent les Esprits dans le moment.

Les Grands en Angleterre se proposent de briller dans le Parlement, comme ailleurs ils espèrent s'acquérir de la gloire par les armes. Si la profession de la guerre ne demande que du courage & de la sagacité naturelle, selon le sentiment ordinaire de ceux qui s'y destinent, le service du Parlement exige qu'on soit instruit & lettré. Les connoissances entrent par conséquent dans le plan d'éducation des jeunes Seigneurs; d'où il arrive qu'il y en a un plus grand nombre qui se distingue dans la Littérature, que dans aucune autre Nation. M. *Walpole*, fils du fameux Ministre d'État de ce nom, a publié il y a quelque tems l'Histoire des Rois & des Seigneurs Anglois qui sont Auteurs : la Liste est très - nombreuse. On s'imagine bien que cela doit jetter en Angleterre sur les gens de Lettres un éclat qui leur manque ailleurs. Malgré cela, *Samuel Butler*, Auteur d'*Hudibras*, *Spenser* & *Milton* sont morts de misère. *Dryden*, qui possédoit le vrai génie de la Poësie, mais qui n'a pû corriger ses Ouvrages, parce qu'il travail-

loit pour sa subsistance journalière, a toujours vécu pauvre. En récompense, ces Auteurs sont enterrés avec les Rois dans l'Abbaye de *Westminster*, où il y a des Monumens magnifiques érigés en leur honneur.

Quelque peu d'encouragement que reçoivent les Poëtes en Angleterre, il n'y a pas de Pays où ils abondent davantage ; & il n'y a pas de genre de Poësie dont il n'y ait d'excellens modéles. Jusques dans les Chansons qu'on crie dans les rues, & qu'on appelle *Ballats*, on trouve quelquefois des morceaux très-poëtiques. Je ne crois pas que personne en France ait égalé M. *Philips* dans le genre pastoral ; mais quoiqu'on ait ici des Odes fort estimées de *Dryden*, de *Cowley*, & d'autres, on n'y a pas de *Rousseau* ; & quoiqu'on y ait les Fables de *Gay*, on n'y pas *de la Fontaine*.

Les Poëtes Dramatiques de toutes les Nations sont ceux qui sont le plus généralement connus, & du mérite desquels on est le plus jaloux. Il n'y a pas d'Anglois qui ne s'intéresse à la gloire de *Shakespear* ; les Critiques de toutes les Nations lui accordent du gé-

nie dans les détails. Pour moi qui craindrois de manquer une seule Représentation de ses Piéces, & qui les ai lues fort souvent, je lui trouve à la vérité de grands défauts, mais que mille beautés rachetent. S'il n'observe pas l'unité du tems, ni celle du lieu, ni celle de l'action, il ne s'écarte jamais de la seule Régle fondamentale du Drame, qui est l'unité d'intérêt. Les trois premières sont subordonnées à celles-ci, & ne sont qu'autant de méthodes artificielles qui conduisent à l'observation de la dernière. Toutes les fois qu'il y a unité, il y aura unité d'intérêt. Mais il ne s'ensuit nullement que d'une pluralité d'actions, ils doivent résulter une pluralité d'intérêts; de même que dans une machine compliquée toutes les Puissances, quelque multipliées qu'elles soient, concourent toutes à produire un seul & même effet. Cette vérité ne sera guère goûtée à Paris, où l'on n'est accoutumé à appeller *Tragédies* que les Drames sérieux, dans lesquels les trois unités sont plus ou moins bien observées. Mais qu'on se contente de regarder les Piéces de *Shakespear*, comme des Ouvrages

vrages Dramatiques très-bons & très-intéressans, nous y souscrivons volontiers. On trouva mauvais tout ce que *Quinaut* écrivoit, tandis qu'il donnoit à ses Opéra le nom de Tragédies, quoique effectivement ce genre de Drame soit celui qui ressemble le plus à la Tragédie Grecque; dès qu'ils prirent le nom d'*Opéra*, la Critique se tût, & on les applaudit. M. le Président *Hainault* qui a donné une Piéce Dramatique intitulée, *François Second*, dans laquelle ni l'unité du tems, ni celle du lieu ne sont point observées, s'est bien gardé de l'appeller Tragédie. Cependant par l'éloge qu'on en a fait, il est à présumer que cet Ouvrage réussiroit au Théâtre, & qu'il mérite le nom qu'on lui conteste, bien mieux que la plûpart de ces sujets froids & monotones, que les Auteurs gênés par des Loix peu nécessaires sont souvent obligés de choisir.

Les Tragédies Angloises sont presque toutes historiques. Les Auteurs Dramatiques ne se sont pas contentés de fouiller dans l'Histoire Romaine, & dans celle de la Grèce, pour trouver des sujets: des événemens anciens & modernes leur conviennent également,

pourvû qu'ils soient intéressans. L'Histoire de l'Angleterre leur a fourni les sujets d'un grand nombre de leurs Piéces. *Shakespear*, qui vivoit sous la Reine *Elisabeth*, introduit sur la Scène *Henri VIII*, pere de cette Princesse, & il ne l'a assûrément pas flatté. Il appelloit ses Piéces, non des Tragédies, mais des Histoires; effectivement elles en étoient. Il ne changeoit presque rien aux circonstances; & lorsque les événemens d'un regne étoient trop multipliés, il en faisoit deux ou trois Tragédies, qu'il appelloit Première, Seconde ou Troisiéme Partie de telle Histoire. Les Piéces écrites dans ce goût comportent nécessairement beaucoup plus d'action, qu'on n'en voit sur le Théâtre François. Aussi est-on bien agréablement surpris la première fois qu'on va au Spectacle à Londres, de voir la variété des décorations, & les compartimens divers qu'on trouve le moyen de ménager sur le Théâtre Anglois. Il n'y a pas d'événement qui ne s'y puisse représenter avec toutes les vraisemblances méchaniques, & avec toute la bienséance nécessaire. Les Piéces Angloises sont plus longues pour

l'ordinaire que celles qu'on représente à Paris ; & l'action multipliée est si essentielle dans les Drames Anglois, que vos meilleures Tragédies traduites n'y font aucun plaisir au commun des Spectateurs. Les Anglois croyent que les Drames sérieux & intéressans sont également faits pour les conditions ordinaires, & pour ceux qui tiennent les premiers rangs. Les Personnages principaux de notre *Fair Pénitent* de M. *Rowe*, sont de simples Gentilshommes ; & *Georges Barnevell*, qui étoit un Apprentif de Londres, fait le sujet d'une Tragédie très pathétique & fort estimée. Les Tragédies Angloises sont en vers blancs ou non rimés ; quelques-unes de *Dryden* & d'*Ottway*, qui n'ont d'autre défaut que celui d'être en vers rimés, ne sont plus jouées. Les vers blancs, où l'art ne paroît pas si à découvert, permettent un peu plus d'illusion que ceux qui sont en rimes ; d'ailleurs, la déclamation des Auteurs Anglois n'est pas aussi empesée, ni aussi éloignée de la Nature, que celle qu'on remarque communément sur le Théâtre François.

Les Comédies Angloises en général,

ſont très-libres : les équivoques, les obſcénités mêmes qu'on y trouve empêchent beaucoup de femmes d'aller au Spectacle, lorſqu'on en repréſente. Les Auteurs Comiques n'ont ſongé qu'à amuſer, jamais à inſtruire ou à nous corriger. Dans un Pays où il y a beaucoup de vertu, la vertu eſt miſe en ridicule ſur le Théâtre. L'honnête homme de la Piéce, celui qu'on nous donne pour modéle de notre conduite, eſt très-ſouvent un fripon. M. *Rouſſeau* auroit beau jeu à condamner la plûpart des Comédies Angloiſes. Le défaut des Drames Anglois vient de la corruption & de la débauche que la Cour de *Charles II*. inſpira aux Auteurs de ſon tems, qui ont ſervi de modéles à ceux qui les ont ſuivis. Une Piéce nouvelle, où les expreſſions ne s'éloigneroient pas de la modeſtie, & dans laquelle on auroit pour büt d'inſpirer la vertu, une Piéce enfin qui réuſſiroit à la Comédie Françoiſe, paſſeroit ici pour froide & inſipide. Un de vos Auteurs a écrit, que les Auteurs Anglois étoient très-bons ou très-mauvais : je ſuis d'un ſentiment contraire. Outre les bons Auteurs, il me paroît

qu'il y en a beaucoup qui jouent leur rôle passablement, & avec décence. On ne voit point ici de ces Confidens qui, par le ridicule de leur maintien & de leur jeu, détruisent l'illusion, & font rire le Spectateur au milieu de la Scène la plus touchante. Les Confidens & les Confidentes ne se trouvent pas fréquemment dans les Piéces Angloises; les Auteurs Dramatiques ont sçu s'en passer. C'est assûrément un défaut dans les Drames François, que ces Personnages introduits sur la Scène, pour l'unique motif de développer l'intrigue de la Piéce aux Spectateurs. L'intrigue des Comédies Angloises n'est pas non plus conduite par *Frontin* & *Lizette*.

On a remarqué plus de grandes Actrices que de grands Acteurs sur le Théâtre de Paris: c'est ce qui a fait dire à M. l'Abbé *Dubos*, que les femmes sont plus propres à la déclamation que les hommes; mais cette observation n'est bonne que pour la France. A Londres on a toujours été bien mieux en Acteurs qu'en Actrices; & cela n'a jamais été plus vrai qu'actuellement. Sans m'arrêter à M. *Barry*, ni à M.

Woodward, dont le premier excelle dans le tragique, & le second dans le comique; *Garrick*, dans tous les genres, est assûrément supérieur à tous les Comédiens de l'Europe. Qu'il joue Lusignan dans *Zaïre*, ou le jeune Marquis dans une des petites Piéces qu'il a lui-même composées, il est également admirable. Nous avons ici une Demoiselle *Clive* qui égale Mademoiselle *Dangeville* pour la gayeté & la finesse du comique; mais nous n'avons point d'Actrices que l'on puisse comparer à Mlle *Dumesnil* & à Mlle *Clairon*.

L'irrégularité qu'on remarque dans les Tragédies Angloises, on peut l'observer également dans tous leurs Ouvrages. Ils manquent de cette correction, de ce goût, de cette élégance dans la composition qui caractérise les Ecrivains François. Il paroit que les Auteurs Anglois songent moins à la beauté de la construction qu'à la beauté des matériaux. Ici on ne demande jamais si un Livre est bien écrit, & si l'Auteur est un homme d'esprit: on se contente de sçavoir, si un Ouvrage contient des vûes nouvelles, décidées vraies,

des obſervations utiles, & ſi l'Auteur paroit être un homme de jugement & de réflexion.

Comme l'objet de votre Journal eſt de rendre compte des Productions nouvelles de l'Angleterre, je ne m'étendrai pas davantage ſur ce qui regarde les anciennes; mais j'ai cru que cette introduction pourroit être utile à ceux qui ne connoiſſent pas la Littérature Angloiſe. Dans les Extraits que je vous enverrai des Livres Nouveaux, je rappellerai les bons Ouvrages qui ont déjà paru en Angleterre ſur le même ſujet; je rapprocherai les opinions des Auteurs différens, & je les comparerai, autant que mes lumières me le permettront, avec celles des Ecrivains des autres Nations ſçavantes. J'éviterai de partager les Extraits d'un même Livre en pluſieurs Journaux. Cette méthode peut avoir lieu, lorſqu'il s'agit d'un ouvrage, dont les différentes parties ſe détachent d'elles-mêmes; mais à l'égard de ceux dont le plan eſt lié, & dont l'objet eſt important, il eſt néceſſaire de préſenter au Lecteur ſous le même point de vûe le ſyſtême entier de l'Auteur, avec la chaine de ſes

principes. Vous appercevrez souvent dans les morceaux que je vous enverrai, une tournure Angloise, dont je ne ferai pas d'effort pour me garantir : c'est à vous à donner à mon style la correction que votre Langue exige. D'ailleurs je crois, comme M. d'*Alembert*, qu'une tournure un peu étrangère ne convient pas mal à des Traductions en Langue Françoise, Langue qui est sage & polie, mais qui manque de souplesse, de variété & d'énergie.

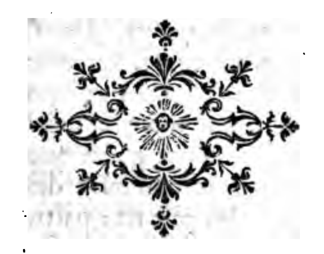
Les anecdotes qui regardent les Auteurs célèbres, font une partie agréable de l'Histoire Littéraire; mais il faut instruire les Lecteurs de leurs travaux, avant que de les amuser par ces petits détails. Lorsque les Ecrivains de l'Angleterre seront plus connus des autres Nations, les particularités de leur vie deviendront plus piquantes pour les Lecteurs, & s'enchaineront plus naturellement aux discussions Littéraires.

Je me suis interdit dans mes jugemens les censures sévères : une Critique rigoureuse d'un Livre Etranger, dont on entend parler pour la première fois, dont on ne connoitra jamais l'Auteur, & qu'on ne lira pas vraisem-

blablement, n'a guère d'attraits pour les Lecteurs. L'objet d'un Journaliste, qui veut être utile, est, ce me semble, d'inspirer du goût pour les bons Ouvrages, en les présentant sous un point de vûe favorable, d'extraire des Ouvrages médiocres les bonnes choses qui peuvent s'y rencontrer, & de dispenser de lire les mauvais.

Les découvertes en tout genre attireront mon attention; & dans mon travail, je m'appliquerai toujours à représenter le Tableau de la Littérature Angloise par le côté qui doit le plus intéresser les Etrangers. Dans ce Tableau, je m'attacherai sur-tout à marquer plus fortement les traits qui peuvent peindre nos mœurs. Les Productions des Arts n'ont guère que de l'agrément pour le commun des hommes; mais elles ont une partie Philosophique & morale qui n'échappe pas aux yeux des Philosophes, & que je tâcherai de ne perdre jamais de vûe. L'emploi de Journaliste, quand il est soutenu par la décence, l'équité & l'application, me paroit d'une plus grande importance qu'on ne l'imagine

ordinairement ; mais le métier d'un Journaliste ignorant, infidéle, passionné, est le dernier de la Littérature. La Critique, c'est-à-dire, une discussion juste & raisonnée des beautés & des défauts d'un Ouvrage, demande des talens qui ne sont guère communs. On pourroit appliquer à cet Art ce que *Quintilien* disoit de la Grammaire : ***Plus habet operis quàm ostentationis.***



II.

EXTRAIT d'une Lettre du Docteur Mathy, *ci-devant Auteur du* Journal Britannique, *à M.* Mallet, *Auteur de la* Vie du Chancelier Bâcon, *traduite de l'Anglois, & publiée à Paris, sous le titre d'Amsterdam, en 1755.*

Le principal objet de cette Lettre, eſt de refuter la Critique que quelques Journaliſtes François ont faite de la Vie de Bâcon ſur la traduction Françoiſe : le nôtre ici n'eſt rien moins que de rappeller cette controverſe qui n'intéreſſe point notre Journal. Nous ne voulons que repréſenter la Partie philoſophique de la Lettre de M. *Mathy*, qui eſt remplie d'excellentes choſes, & nous allons l'analyſer d'après l'impreſſion qu'elle nous a faite. Voici le début de cette Lettre :

» Vous me félicitez, mon cher » ami, d'avoir renoncé au pénible

» emploi d'abréger les Ouvrages d'au-
» trui. Quoi ! tous les deux mois un
» Volume ! Je vous entends, & dans
» ce que vous me dites, je démêle ce
» que votre politesse me cache. *Les*
» *Ouvrages Périodiques avancent aussi*
» *peu la reputation que la fortune.* Vous
» connoissez ces Mouches Ephémères,
» insectes d'une saison dont les essains
» nombreux, éclos au point du jour,
» s'élevent de quatre pieds, obscurcis-
» sent l'air, s'y débattent, & tombent
» pour ne plus revivre dans les ma-
» rais où ils sont nés, & vous dites :
» Ces Insectes n'ont ni le vol plus éten-
» du, ni la vie plus durable que les
» innombrables Critiques de chaque
» premier jour du mois.

Efemeri del campo
» *Germogliano il matin, cagion la sera.*

» Cette idée méprisable des Jour-
» naux n'est point la mienne. J'en ai
» composé, j'en ai lû. J'en connois la
» difficulté, j'en admire l'usage : les
» moins travaillés ont le leur. Hé !
» que deviendroient sans eux nos dé-

» ſœuvrés, qui douze fois par an y
» puiſent la quantité de connoiſſances
» qui leur convient, & font circuler
» dans les cercles ce qu'ils ont retenu
» des *Magaſins* & des *Mercures.* »

M. *Mathy*, après ce préambule, entre dans l'éxamen des Cenſures auxquelles il entreprend de répondre. Il ſe plaint enſuite du peu de modération que quelques-uns de nos Ecrivains ont gardé en parlant de nos démêlés avec les Anglois, & il ſçait rendre juſtice aux autres.

» Les Auteurs du Journal des Sça-
» vans, dit-il, ont pris part dans la
» querelle nationale. Ils ont expoſé
» avec fidélité & avec feu les raiſons
» & les plaintes de leurs Compatrio-
» tes. Mais quelle délicateſſe dans leur
» choix ! Quelle politeſſe dans leur
» ſtyle ! Quelle décence dans leurs ta-
» bleaux ! Quelle modération dans
» leurs Traits ! »

L'équitable M. *Mathy* convient bien que les François ne ſont pas moins maltraités dans les Brochures Angloiſes, & ſur-tout dans le *London Eve-*

ning Post (1) ; mais il assûre qu'*il en gémit avec tous ceux qui pensent en grand & qui sentent en hommes.* Le reste de sa Lettre contient les réflexions les plus sensées, & nous allons transcrire ce morceau qui mériteroit d'être gravé en lettres d'or chez toutes les Nations polies.

» J'AI peu de goût pour les disputes » de Politique ; je ne suis pas tenté » de soutenir sans mission les droits & » les démarches de ceux qui nous gou» vernent, & moins encore de rejet» ter sur nos ennemis les injustices » qu'ils nous reprochent. Je sçais que » les Particuliers sont rarement bien » instruits des ressorts qui déterminent » les Princes, & qu'ils ne doivent point » l'être. Attaché fortement à un Etat, » dont un choix réfléchi m'a rendu

(1) *Les Saisons de Tompson*, dont on vient de publier la Traduction, sont défigurées par de pareils traits. On lit dans le Chant de l'Automne: »Quand la Gaule (la France) *insultante*, cette »ennemie *orgueilleuse, vaine & infidelle, pertur*»*batrice du genre humain, excite l'Univers*

» Citoyen, je partage avec zéle ses
» bons & ses mauvais succès. Si des
» mains aussi foibles que les miennes
» pouvoient jamais être utiles, elles
» seroient employées à son service, &
» il n'y a point de sacrifice que je ne
» fusse prêt de lui faire, à la réserve
» de celui de l'humanité. Dans ces sen-
» timens, je me réjouis de nos avan-
» tages, sans insulter aux pertes de nos
» ennemis ; & la victoire la plus glo-
» rieuse perdroit pour moi tout son
» prix, si je ne la regardois comme un
» acheminement à la paix.

» Je sçais combien cet équilibre est
» difficile, & je ne me flatte pas de
» n'en jamais sortir. Que l'animosité
» est naturelle, dirai-je, contre ceux
» qui nous font, & dont on craint du
» mal, ou à qui l'on en fait soi-mê-
» me ! Le cœur décide ; nos intérêts

» à *la Guerre*, la Jeunesse Britannique, en-
» flammée de courage, regrette ton sage com-
» mandement, (*Cobham*), & ton expérience
» consommée, pour réprimer & contenir dans
» leurs limites *ces Brigands policés & ces Escla-*
» *ves ambitieux.* »

» forment nos goûts, & l'amour de la
» Patrie est & doit être une passion.

Il y a entre les diverses Nations des
» modes pour la haine, comme il y en
» a pour l'amour. Le Philosophe, en-
» traîné par le torrent, se met insensi-
» blement à l'étiquette. Les gens de
» Lettres à Paris donnoient, disoit-on,
» dans l'*Anglomanie* avant la guerre :
» je crains que depuis ils ne soyent de-
» venus *Anglomises* ou *Anglophobes.* »

» Distinguer ce qu'on doit au titre
» de Citoyen de ce qu'exige celui
» d'homme, c'est une discussion dé-
» licate digne de la plume d'un *Mon-*
» *tesquieu.* Elle exige des connoissan-
» ces, une tranquillité d'esprit & un
» loisir dont je ne jouis point. Permet-
» tez-moi cependant de hazarder un
» petit nombre d'idées, qui au défaut
» de liaisons & de développement,
» auront le mérite dont vous faites le
» plus de cas, celui d'être & les fruits
» & les signes du sentiment. »

1°. On n'est point obligé de croire
quelque Gouvernement que ce soit ou
entierement infaillible, ou tout-à-fait
inexcusable. Toutes les injures sont

rarement d'un seul côté. Rome n'étoit pas plus vertueuse que Carthage, & *Pompée* eut autant de torts que *César*. C'est témérité que d'imputer à la mauvaise foi ce qui peut avoir été l'effet des circonstances ou du préjugé. C'est injustice que de changer en principe dominant une erreur accidentelle. C'est le plus grand des crimes que de rendre toute une Nation responsable des fautes ou des mauvais procédés de ses chefs.

2°. La Société des gens de Lettres dispersée dans les diverses Nations, ne doit jamais se désunir ; moins encore lui sied-t-il de transférer dans les Sciences les opérations de la guerre. La conquête de l'Angleterre par les Normands, devoit-elle fournir, dans des circonstances critiques, un sujet de Prix à une Académie ? J'ouvre certains Recueils, & j'y vois les périodes de nos malheureuses ruptures marquées par des excursions sur la Littérature, la Philosophie, la Religion des Peuples, qu'en d'autres tems peut-être on avoit trop loués. Quoi ! parce que les François & les Anglois se disputent l'Ohio, *New-*

ton n'eſt-il qu'un faiſeur d'hypothèſes, & *Fontenelle* qu'un Ecrivain ſans goût ?

3°. La laſſitude, ou l'épuiſement des partis, un combat de générolité, un intérêt de Miniſtère, que ſçai-je ? moins que tout cela peut-être, va terminer la guerre. Elles finiſſent toutes, comme elles commencent, par des riens. La paix revient, la confiance renaît, l'humanité reprend ſes droits. Au lieu d'accoutumer l'eſprit des Peuples à la haine, tâchons de leur inſpirer, ſinon de l'amour, du moins du reſpect pour leurs ennemis. Ne répétons plus d'une part ni d'autre les odieuſes dénominations de perfides ou de lâches. Que nos Diſcours, que ſurtout nos Ecrits expriment nos regrets d'être ennemis de Peuples, que mille vertus nous engagent d'aimer.

» JADIS près des bords de l'Euphra-
» te, vivoit un Philoſophe, Pere de
» pluſieurs fils. Nés avec des qualités
» différentes & des paſſions fortes, ra-
» rement ils paſſoient leurs journées
» ſans diſpute. Souvent ils en venoient

» aux coups, dernière raiſon des En-
» fans comme des Rois. Mais leurs
» combats étoient légers : ils ſe rele-
» voient à la première chûte, s'em-
» braſſoient, ſe demandoient mutuel-
» lement pardon, & d'ordinaire le
» vainqueur faiſoit les frais du rac-
» commodement. Mes Enfans, leur
» avoit dit leur Pere, il vaudroit mieux
» céder vos droits que de les diſputer
» par la force ; mais vous êtes trop
» jeunes pour ſentir la ſageſſe de ce
» conſeil. Battez-vous donc, lorſque
» vous ne pourrez point vous entendre ;
» mais je défends les injures, & je
» veux qu'après vos combats celui qui
» ſe trouvera ſupérieur, ſe relâche en
» faveur d'un frere déjà ſuffiſamment
» humilié ».

Peuples de l'Europe, ces Enfans, ce ſont vous : leurs jouets ſont les vôtres. Ne ſoyez ni plus ardens qu'eux dans vos querelles, ni plus enflés dans vos ſuccès, ni plus fixes dans vos reſſentimens ; & puiſqu'après vos combats, il faudra vous racommoder, ne vous faites point d'inſultes dont le ſouvenir ſubſiſteroit, ſans doute malgré

vous, après la Paix. La perte d'une Ville peut être oubliée : un bon mot ou une injure ne se pardonne jamais.

4°. L'Abbé *de Saint Pierre*, Auteur respecté de projets bienfaisans, qu'on n'a traités de *Rêves*, que parce qu'ils supposent le genre humain plus âgé de quelques siécles qu'il ne l'est, est mort persuadé qu'une Paix perpétuelle en Europe étoit moins impraticable & moins éloignée que la Pierre Philosophale, ou le Mouvement Perpétuel. Peut-être en effet nos neveux verront-ils ce prodige, sans en être étonnés. Mais, si je ne me trompe, ce n'est point, comme cet Abbé l'a cru, d'une Diette de Rois qu'il faut l'attendre. Si la raison humaine se perfectionne; il faut convenir que les Princes & leurs Ministres sont les Enfans les plus tardifs. C'est chez les Peuples que la réformation doit commencer, & c'est aux Sages à instruire les Peuples. Que la liberté qui éleve l'ame, que la police qui adoucit les mœurs, que le commerce & l'industrie qui égalisent les climats, qu'enfin la Philoso-

phie qui transforme l'Univers en une seule famille d'Etres nécessaires les uns aux autres, s'étendent, & se généralisent : alors commencera cette année merveilleuse après laquelle soupirent les Sages, & que *Platon*, *Locke*, *Fenelon*, & *Montesquieu* ont travaillé à rapprocher.

III.

MANIÈRE de châtrer le Poisson, inventée par M. Samuel Tull, *& communiquée à la Société Royale de Londres, par M.* Watson.

MESSIEURS,

IL y a plusieurs années que M. *Tull*, natif d'Edmonton, fit l'opération de châtrer des Poissons devant feu M. *Hans Sloane*, Président, & plusieurs Membres de la Société Royale qui s'étoient assemblés pour cet effet dans sa maison. Il répéta cette même opération il y a environ cinq ou six ans devant feu M. *Folkes*, notre dernier Président, devant moi, & plusieurs autres. Du nombre de ces derniers, fut

M. *Trembley*, digne Membre de notre Société, qui a accompagné depuis le Duc *de Richemond* dans ses Voyages, avec lequel il a passé quelque tems à Feltzberg en Autriche, dans une des plus belles Terres du Prince de *Lichtenstein*. Ce Seigneur qui aime avec passion l'Histoire Naturelle, & qui protége singulierement toutes les Sciences utiles, est principalement très-curieux de tout ce qui regarde l'Histoire des Poissons. Ayant appris de M. *Trembley*, qu'il avoit vû couper des Poissons en Angleterre, & qu'on y tiroit beaucoup d'avantages de cette opération; il le pria de lui communiquer la maniere dont il faut s'y prendre, & toutes les circonstances qu'il faut observer, pour qu'elle réussisse.

En conséquence M. *Trembley* m'écrivit de lui envoyer la méthode de M. *Tull*, qui me la communiqua gracieusement, pour en faire part au Prince de Lichtenstein.

Comme cette méthode n'a pas encore été communiquée à la Société en Corps, j'ai cru qu'il étoit a propos de la lui présenter, pour être rapportée

comme une curiosité naturelle & utile dans ses *Transactions*.

En Angleterre, où presque toutes les côtes abondent en Poissons de Mer, on estime moins les Poissons d'Etang, & l'on s'embarrasse peu de ce qui peut contribuer à les engraisser, ou à les faire grossir. Mais l'Allemagne étant fort éloignée de la Mer, les Poissons d'Etang y sont une branche considérable de Commerce, & la Méthode de M. *Tull* peut y être d'une grande utilité.

M. *Tull* m'a marqué, qu'il coupe les Poissons, tant mâles que femelles; mais que, quoique presque tous les tems & toutes les saisons soient assez propres pour cette opération, il faut éviter de la faire immédiatement après que les Poissons ont frayé, parce qu'ils sont alors trop foibles pour la soutenir. Le tems le plus favorable, est quand les ovaires des femelles ont leurs œufs, & quand les vaisseaux des mâles qui y sont analogues, sont remplis de la matiere séminale, parce que dans ce tems ces vaisseaux sont plus aisés à distinguer des urétres qui conduisent l'urine des reins dans la vessie, & qui sont

ſitués près des vaiſſeaux ſpermatiques de chaque côté de l'épine du dos. Car, ſi l'on n'y prend pas bien garde, on riſque de confondre ces urétres avec les ovaires, & plus facilement encore quand ces derniers ſont vuides. Peu de ſemaines après que les Poiſſons ont frayé, ils ſont propres à l'opération : car alors ils ont, ainſi que les Poules, de petits œufs dans leurs ovaires qui reſtent de leur ponte précédente.

Quand on veut châtrer un Poiſſon, il faut le tenir dans un linge mouillé, le ventre en haut. Alors l'Opérateur, avec un bon canif, dont la pointe eſt recourbée, ou avec un autre inſtrument convenable, fait une inciſion dans les tégumens au bas du ventre, & en inciſant il prend bien garde de bleſſer les inteſtins. Auſſitôt qu'on a fait une petite ouverture, on y fait entrer doucement un canif crochu, avec lequel on dilate l'ouverture, depuis les deux nageoires de devant juſques près de l'anus. Le dos de cet inſtrument étant émouſſé, on ne riſque pas de bleſſer les inteſtins. Alors, avec deux crochets d'argent émouſſés de la longueur de cinq à ſix pouces, ſe faiſant aider par quel-

que

que assistant, on tient le ventre du Poisson ouvert, & avec une petite cuiller ou une spatule, on repousse tout doucement d'un côté les intestins. Quand ils sont repoussés, on voit l'urétre qui est un petit vaisseau à peu près dans la même direction que l'épine du dos ; on apperçoit en même tems l'ovaire qui est un vaisseau plus grand, & situé devant l'autre, c'est-à-dire, plus près des tégumens du ventre. C'est cet ovaire qu'on leve avec un crochet ; & l'ayant détaché du côté, aussi avant qu'il est nécessaire, on le coupe transversalement avec de bons ciseaux, prenant toujours garde de ne blesser aucun intestin. M. *Tull*, pour prévenir la réunion des ovaires coupés, ce qui pourroit rendre l'opération inutile, en a souvent ôté une partie, & malgré cela le Poisson a vêcu.

Quand un des ovaires a été coupé, on répete la même opération pour l'autre, après quoi il faut recoudre avec de la soie l'ouverture du ventre, en faisant les points de cette couture fort près les uns des autres.

M. *Tull* mit d'abord cette pratique en usage, pour empêcher la multiplica-

tion énorme des Poiſſons dans quelques-uns de ſes étangs, où le trop grand nombre ne leur permettoit pas de parvenir à une certaine groſſeur. Cette caſtration, non-ſeulement empêcha la trop grande multiplication, mais le Poiſſon coupé devint infiniment plus gros & beaucoup plus gras; &, ce qui n'eſt pas une choſe indifférente, il étoit également bon dans toutes les ſaiſons.

M. *Tull* obſerve encore, que le tems du fray varie beaucoup parmi les Poiſſons. Les Truites, par exemple, ſont pleines vers Noël; les Perches en Février; les Carpes & les Tanches en Mai, &c. Cependant il faut toujours avoir quelque égard au climat & à la ſituation du Pays, pour le tems du fray des Poiſſons.

Enfin M. *Tull* prétend que, par des obſervations continues, il s'eſt mis en état de décider une queſtion fort agitée parmi les Naturaliſtes, au ſujet de l'accouplement des Poiſſons. L'opinion la plus reçue juſqu'à préſent, eſt qu'ils ne s'accouplent point; que la femelle répand ſes œufs dans l'eau; qu'enſuite ils ſont fécondés par la ma-

tiere spermatique du mâle. M. *Tull* assure au contraire, qu'il a souvent vû les Poissons accouplés, & que leur accouplement se fait d'ordinaire avant que les œufs parviennent à leur maturité.

Quand le Poisson a été châtré, on le laisse aller dans l'eau où l'on veut qu'il continue de vivre, & il ne demande aucuns soins. Il ne lui faut pas non plus de nourriture particuliere; il va chercher sa vie, comme s'il n'eût pas été coupé.

M. *Tull* ajoute que, pour peu qu'on soit attentif à ne pas blesser le Poisson, il n'en meurt guères dans l'opération. Il faisoit d'abord l'ouverture dans les côtés, au lieu de la faire dans le ventre, & il en mouroit beancoup, parce qu'il blessoit les intestins & les urétres; mais depuis qu'il a opéré, comme je l'ai décrit plus haut, il n'en a presque point perdu.

ALLEMAGNE.

PHILOSOPHIÆ Naturalis Theoria, redacta ad unicam legem Virium in Natura existentium, auctore P. Rogerio-Josepho Boscovich, S. J. *Publico Matheseos Professore in Collegio Romano.* Viennæ Austriæ. *1758. Iterùm 1759. in-4°.* p. 322. *cùm Epist.* p. 16.

LA Théorie de la Philosophie Naturelle, réduite à une seule Loi de Forces existentes dans la Nature, par le R. P. *Rog. Jos. Boscovich*, de la Société de Jesus, Professeur Public de Mathématiques au Collége Romain. A *Vienne en Autriche.* 1758 & 1759. *in-4°.* pag. 322. avec une Lettre de 16 pag.

LA Réponse si connue que fit *Platon* à celui qui lui demandoit quelles étoient les occupations de la

Divinité, auroit pû servir d'Epigraphe à cet Ouvrage. Car s'il est vrai que Dieu, suivant la pensée du Chef du Lycée, *Géométrise* continuellement, c'est-à-dire, gouverne l'Univers par des Loix Géométriques, où cette Epigraphe convenoit-elle mieux qu'à la tête d'un Livre qui semble nous révéler quelques traits de cette Géométrie sublime, à laquelle la Divinité s'est astreinte dans la production de ses ouvrages ?

Il y avoit déjà plusieurs années que le R. P. *Boscovich* avoit jetté les fondemens, & laissé entrevoir une partie de la Théorie qu'il expose ici. Nous avons lû plusieurs Dissertations Latines sous les titres suivans : *De Viribus Vivis; de Lumine; de Lege Continuitatis; de Lege Virium in Natura existentium; de Divisibilitate Materiæ, & Principiis Corporum*, où il propose & établit quelques-uns de ses principes. De toutes ces Piéces dispersées, le P. *Boscovich* a fait un Corps d'ouvrage; & en les fondant, pour ainsi dire, ensemble, en y ajoûtant les développemens convenables, en y suppléant les liaisons, en tirant enfin des conséquences plus éten-

dues, il en a formé le syſtême de Phyſique, dont nous allons préſenter l'idée & les principaux traits.

Pour le faire d'une manière claire, & introduire pas à pas nos Lecteurs dans la Théorie du P. *Boſcovich*, il faut remonter à la découverte de *la Gravitation univerſelle*, dûe à l'immortel Newton. Quiconque a réfléchi ſur les preuves de cette Gravitation, ne peut la méconnoître dans toutes les parties du Syſtême Planétaire. Mais il eſt ſur-tout néceſſaire ici de remarquer, que cette force eſt mutuelle. Cela ſe démontre par les phénomènes du flux & du reflux qui prouvent, que, non-ſeulement la maſſe de la Lune tend vers la terre, mais encore que les parties de la terre gravitent vers la Lune, & en ſont mues. Les dérangemens ſenſibles que les Planètes d'une maſſe conſidérable, comme Jupiter & Saturne, ſe cauſent mutuellement, ne prouvent-ils pas encore, qu'en même tems que ces Planètes tendent vers le centre de notre Syſtême, elles tendent auſſi l'une vers l'autre. Nous nous bornons à ces deux preuves, les plus ſenſibles de toutes. La Phyſique Céleſte

nous en offriroit plusieurs autres que nous sacrifions à la brieveté.

Toutes les parties de la matière pesent donc les unes vers les autres, de sorte qu'il n'est dans l'Univers aucune particule qui ne soit à l'égard de cette vaste masse, contre un centre de tendance. Quand on réfléchit sur cette vérité, comment peut-on conserver quelque espérance, d'expliquer cette propriété de la matière *méchaniquement*, comme, par exemple, au moyen de l'action de quelque fluide répandu autour d'un centre? Si la gravitation de toutes les parties de l'Univers ne regardoit qu'un centre unique, peut-être pourroit-on se flatter de cette espérance; mais qui ne voit que, dès que chaque partie tend vers toutes les autres, & mutuellement, il faudroit que chacune fût le centre d'un systême méchanique, propre à pousser toutes les autres vers lui? Si, par exemple, on adoptoit un fluide élastique, & disposé par couches concentriques, tel que celui que M. *Newton* propose dans les questions qui suivent son Optique, chaque partie de matière devroit être le centre d'un pareil fluide; il faudroit autant de sphères ordon-

nées de cette manière à l'entour d'autant de centres qu'il y a de particules de matière ; ce qui ne sçauroit sans doute être admis par le plus hardi Fabricateur d'Hypothèses. Ce raisonnement, qui est de notre chef, nous paroît de la même force, quelqu'autre méchanisme qu'on imagine pour produire une tendance vers un centre ; d'où il résulte, autant que les lumières de notre raison nous permettent d'en juger, que la Gravitation est l'effet d'une cause *imméchanique*, & que c'est une force répandue dans la matière par le souverain Auteur de l'Univers.

Cette conséquence en amène naturellement une autre : c'est que, si la Loi de Gravitation en raison inverse du quarré de la distance, est celle qui regne universellement dans la Nature, elle n'est pareillement que l'effet de la volonté immédiate, & du choix particulier de la souveraine intelligence. Mais cette Loi qui se manifeste d'une manière si évidente dans les grandes distances, & entre les corps célestes, est-elle la Loi véritable? Est-elle rigoureusement observée dans toutes les parties de notre Systême Planétaire ? C'est ce

que nous allons examiner.

Tout le monde connoît les découvertes que *Newton* a faites sur la Lumière. Ses expériences prouvent, que dans certaines circonstances les particules de la Lumière sont attirées par les corps, dans la proximité desquels elles passent, avec une force bien plus grande que celle de la pesanteur, puisque, malgré l'énorme rapidité dont elles sont portées, leur route en est courbée sensiblement. Ces mêmes expériences prouvent, que dans certains autres cas la Lumière est repoussée, & que la réflexion n'est que l'effet d'une pareille répulsion, exercée par les particules du corps réfléchissant, sans aucun contact immédiat de la Lumière avec ce corps. Les phénomènes chymiques tendent aussi à prouver l'existence de cette force. Les *Affinités*, que les Chymistes reconnoissent entre certains corps, & qui font qu'ils se réunissent entre eux, préférablement à d'autres, semblent n'être que l'effet de ces attractions & répulsions combinées entre elles.

Si de-là nous nous transportons dans le Systême Planétaire, nous aurons des raisons de douter, que la Loi en raison

inverſe des quarrés des diſtances s'y obſerve dans la dernière exactitude. Car les apſides des Planètes ont un mouvement progreſſif, que ne comporte point cette exactitude parfaite. Il eſt vrai que ce mouvement peut être la ſuite de l'action mutuelle des Planètes les unes ſur les autres ; mais qui ſçait ſi, quand on aura ſuffiſamment calculé cette action, on ſe trouvera encore entierement d'accord avec l'obſervation ? Dans le cas où cet accord ne ſeroit pas parfait, ne pourroit-on pas ſoupçonner que ce mouvement des apſides eſt en partie l'effet d'une attraction, à la vérité, très-prochainement proportionnelle à l'inverſe du quarré de la diſtance, mais qui ne l'eſt pas entierement ?

Nous ſommes donc conduits, comme malgré nous, à reconnoître dans la Nature une force dont la Loi n'eſt pas la même dans toutes les diſtances ; qui dans les éloignemens ſenſibles, & au-delà, eſt à peu de choſe près proportionnelle au quarré de la diſtance ; qui en diffère dans des éloignemens moindres, & qui d'attraction ſe change en répulſion. Car, admettrons-nous autant

de forces différentes qu'il y a de variétés à cet égard ? Cela feroit peu philosophique : il l'eft beaucoup plus de penfer que l'attraction en raifon inverfe du quarré de la diftance, & cette même attraction fuivant un autre rapport, la répulfion enfin, ne font, pour ainfi dire, que la même force qui s'exerce d'une manière différente. C'eft ainfi que dans la Géométrie, toutes les inflexions d'une courbe font l'effet néceffaire d'une Loi Métaphyfique, dont l'équation de cette courbe eft l'expreffion.

M. *Newton* avoit déjà été conduit par les phénomènes à des conféquences à peu près les mêmes. Dans la dernière des queftions qui terminent fon Optique, il dit : *Et comme les quantités négatives commencent où finiffent les pofitives, ainfi dans la Méchanique, la force repouffante doit commencer où ceffe l'attraction.* Et un peu plus loin, après l'énumération de divers phénomènes qui femblent prouver l'exiftence de cette force répulfive, il ajoûte : *Et fur ce pied-là la Nature fe trouvera très-fimple & très-conforme à elle-même, produifant tous les grands mouvemens des Corps*

Célestes ; par l'action d'une pesanteur réciproque entre ces corps, & presque tous les petits mouvemens des petits corps, par une force tantôt attractive, tantôt répulsive, pareillement réciproque entre eux. Voilà jusqu'où avoit été *Newton*. Le P. *Boscovich* a été beaucoup plus loin, ainsi que la suite de notre Extrait le montrera. Nous allons en reprendre le fil.

Nous avons vû plus haut, que, quelle que soit la Loi qui suit la force qui regne entre les particules de la matière, elle ne peut être que l'effet d'un choix spécial de la Divinité. Ceci nous conduit à la conséquence suivante ; sçavoir, que cette Loi peut être d'un ordre bien plus composé que ne l'ont imaginé jusqu'ici les Physiciens. Car, pourquoi la Divinité auroit-elle préféré la Loi en raison inverse des quarrés des distances, à toute autre ? Dira-t-on que cette Loi est plus simple que celle qui suivroit un rapport exprimé par une puissance plus haute ou plus composée de la distance ? Mais outre que ce seroit dès-lors donner une exclusion à la Loi en raison inverse du quarré de la distance, puisqu'il y en a

de beaucoup plus ſimples, n'eſt-il pas évident que cette diſtinction ne ſçauroit avoir lieu à l'égard de l'entendement infini de la Divinité ? Toute cette compoſition de rapports qui fatigue l'entendement humain, s'évanouit devant elle ; toutes les courbes que les Géomètres bornés d'ici-bas partagent en différens ordres, pour ſoulager leur imagination, ſont, pour le ſouverain Géomètre, du même ordre, du même dégré de compoſition.

On peut donc, pour concilier les phénomènes, ſuppoſer que la Loi de force qui regne entre les particules de la matière, eſt exprimée par un rapport tel, que dans les diſtances tant ſoit peu grandes, cette force diffère inſenſiblement de l'inverſe du quarré de la diſtance, & que, dans des éloignemens moindres, elle ſe change en répulſion. On pourra même, ſi les phénomènes l'exigent, ſuppoſer que cette force change à diverſes repriſes de détermination, c'eſt-à-dire, qu'à diverſes diſtances de plus en plus petites, elle eſt alternativement attractive & répulſive. Les Géomètres n'auront aucune peine à comprendre ceci. Au lieu

d'une hyperbole du 5e dégré, qui est la repréſentation de la Loi inverſe du quarré de la diſtance, ils imagineront facilement une courbe, d'un côté preſque coincidente avec la branche aſymptotique de cette hyperbole qui rampe le long de l'axe des diſtances ; mais qui enſuite, après avoir coupé cet axe à diverſes repriſes, aura pour aſymptote la perpendiculaire à cet axe du côté oppoſé à la premiere branche. En admettant une courbe ſemblable pour repréſentatrice de la Loi, ſelon laquelle agiſſent les particules de matière à diverſes diſtances, on verra que dans les grands éloignemens, & dans ceux qui ſont tant ſoit peu ſenſibles, cette force diffère à peine de l'inverſe du quarré de la diſtance ; qu'il y en aura tel où cette force ſera nulle ; qu'un peu plus près l'attraction ſe changera en répulſion ; qu'à un certain éloignement encore moindre cette répulſion deviendra de nouveau attraction ; enfin qu'il y aura un terme où cette attraction ſe changera en une répulſion qui deviendra d'autant plus grande, que l'éloignement décroîtra davantage.

Ici ſans doute quelque Lecteur fron-

cera le ſourcil, & réprouvera une application ſi ſubtile de la Géométrie à la Phyſique ; mais nous invitons ceux qui penſeroient ainſi, à réfléchir davantage ſur l'impoſſibilité d'expliquer d'une manière méchanique la Gravitation univerſelle & mutuelle de la matière. Que ſi nous ſommes parvenus à les en convaincre, le reſte ne leur coûtera plus, & la fécondité des conſéquences qui découlent naturellement de cette manière de généraliſer la Loi de la Gravitation, achevera de les réconcilier avec le ſyſtême dn P. *Boſcovich.* Mais, avant que d'entrer dans ce détail, faiſons connoître quelques autres branches de ce ſyſtême.

La ſeconde Partie du ſyſtême du P. *Boſcovich*, concerne la nature des derniers élémens de la matière. Ici notre ſçavant Phyſicien admet quelques idées du célèbre *Leibnitz.* Il fait ces derniers élémens des êtres ſimples, inétendus, & par conſéquent indiviſibles. Mais, au lieu que *Leibnitz*, compoſant le continu de pareils points contigus, ne pouvoit réſoudre l'objection qu'on lui faiſoit; ſçavoir, comment des points inétendus, quel que fût leur nombre,

pouvoient former une étendue, le sentiment du P. *Boscovich* n'est pas sujet à cette difficulté. Car, au moyen des forces avec lesquelles ces points agissent les uns sur les autres, en se repoussant dès qu'ils sont à une certaine distance, quelle que soit la force étrangère qui les comprime mutuellement, il y aura toujours une distance finie entre les uns & les autres. Voilà l'étendue sensible, matérielle que *Leibnitz* ne pouvoit concilier avec ses idées; tandis qu'elle est au contraire une suite nécessaire de celles du P. *Boscovich*.

Un autre avantage que le P. *Boscovich* fait valoir avec raison, c'est de déduire de ses principes l'impénétrabilité même de la matière. Cette propriété, regardée jusqu'ici comme primordiale, n'est ici que secondaire. En effet, dès que les élémens de la matière, rapprochés jusqu'à une certaine distance, se repoussent mutuellement avec une force capable d'anéantir toute force infinie, il est aisé de voir qu'ils ne sçauroient jamais coincider ensemble, à moins qu'ils ne soient poussés les uns vers les autres par des forces infinies.

Mais ces forces infinies, le souverain Auteur de l'Univers, infini lui-même, pourra les produire, & déroger ainsi à la Loi d'impénétrabilité.

Ici le P. *Boscovich* a prévû diverses objections qu'on peut opposer à son sentiment sur la nature des élémens des corps. La premiere est celle qu'on tire de la difficulté de concevoir ces êtres inétendus & indivisibles. Le P. *Boscovich* nous paroît répondre fort bien à cette objection, & la faire évanouir entierement. Pour cet effet, il remarque ce dont la plûpart des Philosophes de nos jours ont fait un principe, sçavoir, que toutes nos idées, du moins celles des choses matérielles, nous viennent des sens. Mais nos sens n'ont jamais été affectés que par des corps, dont l'étendue étoit sensible à nos yeux. De là vient que nous nous sommes accoutumés, par des sensations répétées, à attacher l'idée d'étendue, de parties, & de divisibilité, à toute matière, & l'empire du préjugé sur cela est tel qu'on a besoin de toute la force de sa raison pour s'y soustraire. Le P. *Boscovich* avoit déjà discuté cette question

dans sa Dissertation *sur la divisibilité de la matière.* Il nous en présente ici quelques paragraphes, pleins d'une sage Métaphysique. Il y suit pas à pas le progrès de nos idées, & nous montre par quelles gradations nous avons acquis celle d'étendue. Ainsi la vérité est de tous les Pays; & tandis que l'Auteur du *Traité des Sensations* mettoit ces vérités ici dans le plus grand jour, notre sçavant Physicien enseignoit & exposoit la même Doctrine au-delà des monts.

La difficulté que nous rencontrons à concevoir un être étendu, n'est donc d'aucun poids contre le sentiment du P. *Boscovich.* Mais elle en aura bien moins, si nous réfléchissons, que nous avons des preuves positives qu'il y a des êtres privés d'étendue, & cependant doués d'un grand nombre de propriétés. De ce genre sont les Esprits; & peut-être qu'une des différences entre les élémens de la matière & les Esprits, est que les premiers, au moyen de l'impénétrabilité, affectent nos sens, & ne sont doués ni de perception, ni de volonté, au lieu que les derniers jouissent de ces deux propriétés. Ainsi rien ne s'oppose à ad-

mettre l'inétendue des élémens des corps que le préjugé auquel nos sens ont donné naissance. La raison doit sur ce point subjuguer l'imagination & lui imposer silence.

Une troisiéme branche de la Théorie du P. *Boscovich*, est son sentiment sur la Loi de continuité. On peut même dire, que cette Loi est la principale base sur laquelle tout son systême est appuyé. Aussi déploye-t-il ici toutes les forces de sa Métaphysique, aidée des lumieres de la Géométrie, pour prouver la nécessité de la Loi dont nous parlons. Nous allons donner quelque idée de ses preuves.

Les Géomètres seront les plus propres à être persuadés de la nécessité de la Loi de continuité. Ils en ont un exemple frappant dans la Théorie des courbes, où jamais l'on n'apperçoit de saut, ni d'interruption subtile, où tous les changemens de courbure, de direction, ne se font qu'au moyen de toutes les gradations intermédiaires. On ne peut même sans admiration connoitre les moyens dont la Nature se sert pour éviter les changemens subits, pour lier en quelque sorte toutes les parties d'une courbe, quoiqu'en apparence, iso-

lées, & en former un tout continu. Ceci ne sembleroit-il pas prouver qu'il y a entre le Monde intellectuel de la Géométrie, & le Monde naturel plus de liaison que ne l'ont pensé quelques Métaphysiciens. Leur point de réunion qui nous échappe est apparemment dans l'entendement de la Divinité; tel est du moins le sens du mot de *Platon* rapporté au commencement de cet Extrait. Mais passons à des preuves physiques.

La Loi de continuité, dit le P. *Boscovich*, est fondée sur un même genre de preuves, que la plûpart des autres propriétés de la matière généralement admises, comme son impénétrabilité, son inertie, sa mobilité, sa gravitation, &c. Quelles preuves avons-nous en effet de toutes ces propriétés? sinon une induction toujours parfaitement soutenue, une induction telle, que si quelquefois elle paroit être en défaut, un considération plus profonde montr bien-tôt que l'exception n'est qu'app rente. On lit ici avec beaucoup de s tisfaction, les judicieuses observatio du P. *Boscovich* sur ce genre de pre ves, & la manière dont on doit l'e

ployer dans la Philosophie naturelle. Or une pareille induction paroît prouver la Loi de continuité. Le P. *Boscovich* parcourt les exemples nombreux que nous offre la Nature des soins qu'elle prend pour s'y conformer, surtout dans les corps mis en mouvement; & il examine quelques cas où l'on croiroit au premier coup d'œil, que la Loi en question est violée. Mais examinant la chose plus attentivement, ces cas même sont une nouvelle illustration de la vérité du principe.

Le P. *Boscovich* ne se borne cependant pas encore à ce genre de preuves: il en propose une directe & métaphysique. Elle est ingénieuse & profonde, mais elle nous entraîneroit dans des détails difficiles à concilier avec l'étendue de nos Extraits. C'est pourquoi nous renvoyons le Lecteur au Livre même; c'est-là qu'il pourra voir aussi les réponses que fait le sçavant Physicien à diverses difficultés qu'il se propose, & qu'il résoud avec beaucoup de sagacité.

La Loi de continuité étant une fois admise, on peut facilement en déduire la nécessité des principes du P. *Bos-*

covich sur l'inextension des élémens des corps ; & la nature de la force dont ils sont doués. En effet, d'habiles Physiciens n'ont eu d'autre raison pour nier l'existence de cette Loi, que l'impossibilité de la concilier avec ce qui se passe dans le choc des corps. Car, disoient-ils, lorsque deux corps durs & égaux se rencontrent directement, avec des vîtesses égales, le mouvement est tout-à-coup détruit. On élude en vain ce raisonnement, en disant, que tous les corps les plus durs en apparence, sont élastiques. Car, lorsque deux corps de cette nature se choquent directement, les premiers élémens par lesquelles se fait le contact mutuel, & qui sont des corps absolument durs, (on ne peut, ce me semble, le nier), éprouvent évidemment ce que les deux corps des exemples ci-dessus ont éprouvé : leur mouvement est détruit sans gradation. Dirons-nous, avec quelques Partisans de la Loi de continuité, que les derniers élémens de la matière, sont mous, ou élastiques de leur nature. Ce n'est encore que transporter la difficulté aux surfaces ou aux points de ces élémens qui arrivent les pre-

miers au contact; la Loi de continuité est toujours violée.

Ainsi l'on est fondé à conclurre avec le P. *Boscovich*, qu'il existe, entre les particules des corps, une force, un ressort immatériel qui empêche toujours qu'elles ne parviennent au contact immédiat. Et cette force, ce ressort doivent être tels, qu'ils puissent anéantir la plus grande vîtesse finie, avec laquelle un corps viendroit en choquer un autre. Il est si aisé de voir comment, au moyen de cette force, la Loi de continuité sera toujours à l'abri d'être violée, que nous ne nous y arrêterons pas. Il ne nous est pas possible non plus de suivre notre sçavant Physicien, dans les raisonnemens qui le déterminent à refuser toute extension à ces mêmes élémens, à les supposer d'une homogénéité parfaite. Il nous suffira d'avoir exposé les traits généraux de sa Théorie, & les preuves principales sur lesquelles il l'appuye. Nous allons donner une idée abrégée de sa seconde Partie.

On commence dans cette Partie à entrevoir les fruits de la Théorie exposée plus haut. Le P. *Boscovich* l'en-

tamie par diverses considérations géométriques & ingénieuses sur les propriétés de sa courbe représentatrice de la Loi de Force. Le champ est vaste & fertile. D'ailleurs ces considérations sont nécessaires pour préparer au détail des phénomènes, dont la troisième Partie doit donner l'explication. Plusieurs remarques singulières & curieuses se présentent ici. Comme la forme entière de la courbe est pour nous une énigme, & que nous ne pouvons que soupçonner quelques-unes des inflexions d'une de ses branches, on peut former diverses hypothèses sur ses autres parties; & suivant ces hypothèses, on en voit naître des conséquences tout-à-fait dignes de remarque : comment, par exemple, dans le Système général de l'Univers, les Fixes pourroient être exemptes de gravitation vers le Soleil, & réciproquement, sans que le monde soit infini. Ceci fournit la réponse à l'objection contre la Gravitation universelle, que l'on tire de la nécessité de donner à l'Univers une étendue infinie, afin que les divers systêmes particuliers des Fixes ne se rapprochent pas continuellement les uns des autres

ce qui formeroit à la fin de l'Univers une seule masse solide, informe & sans mouvement.

Le P. *Boscovich* passe de-là à examiner les propriétés des masses composées de plusieurs élémens, & leur action, soit entre elles, soit sur d'autres masses, ou d'autres élémens placés à certaines distances, & dans certaines positions. Les mouvemens singuliers qu'on en voit résulter dans les cas les plus simples, qui sont les seuls que l'esprit humain puisse analyser, sont propres à donner une idée de la prodigieuse variété de mouvemens, dont des masses plus composées peuvent s'agiter mutuellement. L'usage de ces considérations, pour rendre raison de divers phénomènes chymiques, se présente de lui-même.

Il faudroit donner à cet Extrait une trop grande étendue, pour faire connoitre toutes les recherches que contient cette seconde Partie. Il y en a un grand nombre qui regarde des sujets de Méchanique, comme les centres de gravité, l'inégalité d'action & de réaction, la composition des forces, la question des forces vives, les centres d'oscillation,

&c. Le P. *Boscovich* s'y est proposé
général, de montrer combien sa Th
rie fournit des solutions faciles de
questions, & combien elle en éclai
les principes. Il y regne partout une 1
niere de les envisager, qui est ne
& digne de l'habile Géomètre, .
teur de cet Ouvrage.

Nous réservons pour un second
trait la derniere Partie, qui cont
l'application de toute la Théorie ci-
sus au Monde Physique.

II.

LETTRE d'un Sçavant de Ros aux Auteurs du Journal Etrang *sur un Article du Mercure d'O bre 1759 (second Volume), cernant la Comète de cette m année.*

MESSIEURS,

L'ÉLOIGNEMENT où vous sça
que je suis de votre Capitale,
cause que le Mercure de chaque n
ne me parvient jamais qu'assez ta

& qu'il eſt, pour ainſi dire, déjà ſuranné pour vous, lorſqu'il eſt encore neuf pour moi. Vous voudrez donc bien m'excuſer, ſi je reviens ſur un Article du ſecond Mercure du mois d'Octobre dernier, que je n'ai reçu que depuis peu de jours. Curieux d'y voir la ſuite des Réflexions de vos Sçavans ſur l'événement de la Comète que nous avons revue au commencement de l'année derniere, je l'ai parcouru avec empreſſement : mais je n'ai pû me défendre d'une ſurpriſe, qui me paroit légitime, à la vûe d'un Article qu'il renferme. Qui l'auroit pû penſer, Meſſieurs, qu'après une prédiction ſi peu compatible avec la Théorie des Tourbillons Carteſiens, & ſi heureuſement vérifiée, il ſe trouveroit encore des Philoſophes qui, ne voulant pas ſe départir de leurs anciennes opinions, tâcheroient de concilier cet événement avec leur ſyſtême favori, & même entreprendroient de ravir à M. *Halley* la gloire d'avoir le premier découvert cette belle vérité aſtronomique ? C'eſt cependant là préciſément ce que nous apprend ce Volume, en nous rendant compte de la

Séance Publique de l'Académie de Rouen, & d'un Discours lû par M. *le Cat* à cette occasion.

Je connoissois bien déjà M. *le Cat* pour un Cartésien des plus déterminés; je sçavois même que ceux qui s'annoncent dans l'Académie, dont il tient la plume, pour Partisans de *Newton*, sont exposés aux plus vives contradictions. Cependant plein d'estime pour ses talens dans l'Art d'Esculape & de Macaon, je croyois sa conversion fixée au moment de l'apparition de la Comète que nous attendions. Mais je ne m'apperçois que trop, que les conversions, en fait de Science, sont bien plus rares qu'en matiere de Religion & de Morale. Ainsi puisque M. *le Cat* tergiverse encore, & que, loin de se rendre, il tâche de déprimer le mérite d'une prédiction à laquelle probablement il ne croyoit point un mois avant qu'elle se vérifiât, qu'il me soit permis, Messieurs, d'examiner dans votre Journal ses raisonnemens & ses prétentions.

M. *le Cat* remarque d'abord, qu'avant M. *Halley* bien des Philosophes

avoient assuré le retour des Comètes. Cela est vrai à certains égards; mais qu'étoit cette assertion avant cet Astronome? Rien de plus sans doute qu'une conjecture qui n'avoit encore aucune preuve qu'une ressemblance assez légere entre quelques Comètes, ressemblance qui, examinée de près, se seroit évanouie. Il en est à peu près de cette prétention, avant qu'elle prît entre les mains de MM. *Newton* & *Halley* le caractère d'une vérité, comme de l'opinion de quelques anciens Philosophes qui croyoient le mouvement de la terre. En doit-on moins à Copernic & à Galilée d'avoir élevé cette idée au rang des vérités astronomiques?

Le sçavant Secrétaire de l'Académie de Rouen prétend ensuite, qu'il y a de l'injustice à garder le silence sur les prédictions réitérées que M. *Cassini* avoit faites du retour de certaines Comètes. Cet Astronome a, dit-il, calculé le premier les routes des Comètes de 1652, de 1665 & de 1680. Il a assuré que cette derniere étoit la même que celle de 1577. Il ne lui a manqué enfin, selon M. *le Cat*, qu'un peu de bonheur,

Si au lieu de cette derniere Comète, dont la révolution eſt, ſuivant lui, de 103 ans, & qui doit revenir en 1784, il eut comparé les obſervations de celles de 1607 & 1682, il auroit reconnu leur identité, & il auroit prévenu M. *Halley*.

Je ſuis en vérité fâché, Meſſieurs, d'être obligé de montrer, que ces prétentions n'ont pas la moindre ſolidité, & qu'il n'y a pas d'Aſtronome, médiocrement inſtruit des faits, qui puiſſe les adopter. J'ai pour M. *Caſſini* tout le reſpect qui lui eſt dû à tant de titres. Quel Enfant d'Uranie oubliera jamais les obligations ſans nombre que lui a l'Aſtronomie? Mais l'intérêt de la vérité m'oblige de remarquer que, ſur l'Article du retour des Comètes, il vaut mieux laiſſer tranquilles que d'évoquer les manes de ce célebre Aſtronome. En effet, Meſſieurs, ſuffit-il de prédire, pour mériter le titre de Devin ou de Prophête? il faut ſans doute que la prédiction s'accompliſſe. Or de toutes ces prédictions réitérées faites par M. *Caſſini*, pour des tems déjà écoulés, quelle eſt celle qui s'eſt vérifiée?

Je dis plus : la méthode sur laquelle M. *Cassini* conjecturoit ces retours pêchoit par ses fondemens, puisqu'il supposoit la terre immobile, & la Comète parcourant une ligne droite, ou un axe de cercle très-peu différent de la ligne droite. Cette hypothèse étoit bien plus imparfaite que celles de *Hook* & de *Wren* qui, admettant cette derniere supposition, reconnoissoient dans les Comètes un mouvement en partie réel, en partie optique. Ce dernier est une suite nécessaire de la combinaison du mouvement réel de la Comète avec celui de la terre qui marche en même tems sur son orbite.

Ces choses n'auroient pas échappé à M. *le Cat*, s'il étoit aussi versé dans les matieres de ce genre, qu'il l'est dans celles d'Anatomie & de Chirurgie. Car nous ne lui ferons pas le tort de penser, qu'il tient encore à l'ancien préjugé de l'immobilité de la terre. Or si la terre est mobile, si, suivant ses principes favoris, elle nage dans un vaste tourbillon, avec son tourbillon propre dans lequel la Lune fait ses révolutions, il doit reconnoitre la fausseté de l'hy-

pothèse du célebre M. *Caſſini*, & ſon insuffiſance pour rien déterminer de vrai ſur le retour des Comètes. M. *le Cat* regardera-t-il les Comètes comme des Satellites de la Terre, qui s'en éloignent vers toutes les régions du Ciel, à des diſtances immenſes ? Nous ne le croyons pas. Il ſentira toute l'abſurdité de faire pénétrer le grand tourbillon ſolaire, par tous ces tourbillons particuliers & mobiles, dans tant de ſens & tant de directions différentes.

M. *le Cat* ſe trompe encore en penſant, que les Aſtronomes reconnoiſſent la Comète de 1577 & celle de 1680 pour la même. Si M. *Caſſini* l'a penſé, c'eſt un des endroits foibles de ce Grand Homme. S'il eût calculé la route de ces deux Comètes, en ſuppoſant, comme il le falloit, la terre en mouvement, & que la Comète parcouroit une ligne ſenſiblement droite, il auroit reconnu des différences bien eſſentielles entre elles. Il auroit vû que la route de l'une s'approchoit incomparablement plus du Soleil que celle de l'autre; ce qui ſuffiſoit, ſuivant les principes alors admis parmi les Aſtro-

nomes, pour reconnoitre que ces Comètes n'étoient point la même. Que si l'on examine la chose à l'aide des principes des Astronomes modernes, la différence entre ces Comètes sera bien plus sensible; leurs orbites ne se ressembleront dans aucun de leurs Elémens. Comment donc M. *le Cat* peut-il dire avec tant de confiance, qu'il n'a manqué à M. *Cassini* que de rencontrer une Période plus courte, & qu'il auroit prévenu M. *Halley*, ou du moins auroit concouru avec lui dans la prédiction qui vient de s'accomplir si heureusement?

Vous serez sans doute bien plus surpris, Messieurs, lorsque je vous dirai que M. *le Cat* révendique à *Descartes* l'idée du retour des Comètes. Il cite ces paroles de ce Philosophe: *Si l'on connoissoit la disposition des Tourbillons, on pourroit prédire les retours des Comètes comme ceux des Eclipses.* Je ne sçai de quel endroit des Ecrits de *Descartes* M. *le Cat* a tiré ces mots. Mais si je consulte ses principes, je n'y vois que des tentatives pour expliquer comment un Soleil encroûté peut passer de Tourbillons

en Tourbillons sous la forme d'une Comète. Je n'y vois pas la moindre trace de ses idées prétendues sur le retour de ces Astres. Mais, quoi qu'il en soit, une conjecture aussi vaguement énoncée que celle que M. *le Cat* attribue à *Descartes*, est-elle un titre suffisant pour donner à ce Philosophe un droit sur la découverte dont il est ici question ?

Ceci me ramene naturellement à faire la généalogie des idées & des découvertes des Astronomes sur les Comètes. Il y eut parmi les Anciens des Philosophes qui eurent l'idée hardie de regarder ces Corps comme des Astres permanens, & faisant partie de notre Monde Planétaire. Ce ne fut cependant chez eux qu'une conjecture si dénuée de preuves, qu'elle eut à peine des Partisans. Cette opinion devint un peu plus séduisante entre les mains de divers Astronomes du 17e siécle, comme M. *Cassini*, M. *Petit*, & quelques autres. Mais si l'on eut toujours bâti sur les mêmes principes que ces Astronomes, elle auroit eu bientôt le sort de tant d'autres que la Physique a vû successivement paroitre & disparoitre. Il falloit, pour

donner quelque réalité à cette conjecture, reconnoitre la vraie forme des orbites des Comètes, & c'est ce que fit M. *Newton*. M. *Halley* vint ensuite, & ayant calculé la position des orbites de vingt-quatre Comètes dont il avoit des observations, il reconnut que celles de 1531, 1607, 1682 étoient la même, & il osa avancer son retour pour l'année 1758. Il prévit en même tems, que l'action de Jupiter sur la Comète pouvoit retarder sa nouvelle apparition jusqu'au commencement de 1759. Mais ce ne fut-là qu'une estimation faite, pour ainsi dire, au hazard. M. *Halley* faisoit en même tems l'aveu, que la Géométrie de son tems ne pouvoit pas encore atteindre à une question aussi difficile que celle de déterminer exactement le dérangement que l'action des grosses Planètes de notre systême devoit causer à cette Comète. Ce problême, M. *Clairaut* l'a tenté & résolu le premier. Il a déterminé à moins d'un mois près le retour de la Comète à son Périhélie. Cette différence ne paroitra considérable à aucun de ceux qui connoissent la nature & les

difficultés d'un pareil calcul, & les erreurs que doivent néceſſairemenr produire diverſes circonſtances juſqu'ici inappréciables dans la derniere exactitude. En effet, pour porter ce calcul à la derniere préciſion, il faudroit être en état de déterminer parfaitement tous les élémens de l'orbite de la Comète par les obſervations antérieures; il faudroit connoitre préciſément la maſſe des Planètes qui cauſent le dérangement; il faudroit enfin avoir, pour calculer ce dérangement, une méthode en termes finis, & exempte de ces approximations laborieuſes que la nature du problême ſemble exiger néceſſairement. Qui s'étonnera que le manque de toutes ces conditions ait cauſé l'erreur dont nous avons parlé plus haut ?

Je pourrois terminer ici ma Lettre; mais je ne puis m'empêcher de revenir encore pour quelques momens à M. *le Cat*. On nous annonce dans le Précis de ſon Mémoire, qu'il démontre l'inſuffiſance des forces projectiles combinées avec l'attraction, pour produire le orbites elliptiques des Planètes. Je ſuis bien ſincèrement fâché pour lu

Un ſi habile homme veut-il ſe ravaler à la claſſe des C.. & des G.? Je puis l'aſſurer avec toute l'ingénuité poſſible, que jamais aucun Mathématicien, ſuffiſamment verſé dans la Géométrie & dans l'Analyſe, n'a trouvé le mot à redire aux démonſtrations que *Newton* & tant d'autres Géomètres ont donné ſur ce ſujet.

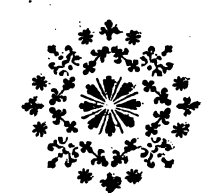
Je ne dis plus qu'un mot : il regarde la troiſiéme partie du Mémoire de M. *le Cat*. C'eſt-là qu'il expoſe ſon ſyſtême des Comètes, & qu'il concilie leurs mouvemens avec la Théorie des Tourbillons. Nous regrettons beaucoup d'en être réduits à cette ſimple indication. Oſerions-nous pourtant obſerver, que ce n'eſt pas une petite entrepriſe, que de concilier avec cette Théorie tant de faits accumulés par les Aſtronomes, de faire diſparoître tant d'abſurdités méchaniques ſi juſtement objectées contre les Tourbillons. Ne déſeſpérons cependant de rien. A l'aide de cette Phyſique flexible, & qui ſe prête à tout, que ne peut-on point attendre de cet ingénieux Phyſicien? Qui ſçait même ſi à cet inſtant quelqu'un de cette Eco-

le, qui étoit prêt à mettre au jour un systême des Comètes contraire à leur retour, n'est pas occupé à le retourner de maniere à le faire cadrer avec l'événement?

Je suis, &c.

A Rostock, le 28 Décembre 1759.

A. J. S. * * *, Profess. de Mathématique.



HOLLANDE.

Lettre de C. N. *à M.* H. *touchant un Bois Chorographique découvert à Harlem.*

LES Historiens des Fossiles donnent le nom de *Dentrites*, *de Pierres Chorographiques de Florence*, & d'*Œtites* à ces Pierres qui représentent des vûes de Paysages, de Villes, &c. J'appelle par la même raison *Bois Chorographiques* ceux qui représentent de pareilles Vûes.

Je crois volontiers que les morceaux de Bois qui renferment des nœuds, étant sciés en différens sens, peuvent représenter toutes sortes de choses, & je m'attends que bien des gens, excités par le hasard dont je rendrai compte, scieront toutes sortes de Bois à l'endroit des nœuds, pour rencontrer quelque chose de semblable; mais je n'ai point entendu dire, que quelqu'un ait jamais rien trouvé de si ressemblant

à la Nature que le Bois que je vais décrire.

Joost Schut, Maître Menuisier à Harlem, fit scier les pieds d'une chaise qui étoit trop haute, & dont le Bois étoit du Pommier. Un de ses Garçons badinant avec les morceaux coupés, en vit un qui avoit quelque chose de remarquable, & le montra au Maître. Celui-ci ayant ôté les inégalités causées par la scie, fut frappé des merveilles qu'il y découvrit. Il voulut d'abord suivre dans le Bois le dessein qui se présentoit à la surface, & il en scia plusieurs lames jusqu'au nombre de dix, chacune de quelques lignes d'épaisseur. Toutes ces lames représentoient des vûes de Villes & de Bâtimens, quelques-unes avec plus ou moins de ressemblance. Il y en a sur lesquelles on voit, comme en éloignement, des Eglises, des Clochers grands & petits, des Remparts, & d'autres Ouvrages de Fortification, si bien formés, qu'on jureroit que ce sont des desseins faits à la main, sur tout depuis que le Sieur *Schut* a collé ces morceaux sur de petites planches, & les a mis dans des Bordures quarrées; en quoi cependant

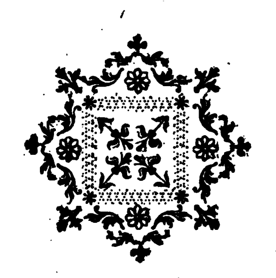
il a perdu la moitié du Tableau en condamnant l'envers.

Il est remarquable, que toutes ces vûes de Villes sont comme en lointain au bout d'un espace en avant très-bien proportionné, qui représente tantôt des Terrasses, tantôt une Riviere. Il y en a un où l'on voit au-devant d'une Ville un amas d'eaux, dans lequel est une petite tache, qui, avec un peu d'imagination, pourroit passer pour une Barque. On s'imagineroit volontiers voir sur un des Clochers un Cadran, dont l'aiguille marque une heure & demie, & la même apparence a subsisté avec une loupe ordinaire. Au-dessus de ces vûes de Villes, on voit par-tout un ciel très-bien ordonné, autrement coloré que le reste; & dans un de ces petits Tableaux, on voit comme une Aurore qui se leve derriere la Ville. Toutes ces vûes sont d'une couleur brune; les coups de lumiere & l'ombre y sont si bien distribués, qu'en les tenant même dans la main, on les prendroit plutôt pour des Desseins achevés que pour des Jeux de la Nature.

Le bas du pied de la Chaise, dont ce morceau a été scié, étoit de forme

conique ; & c'eſt pourquoi les dix petits Tableaux ne ſont pas tous du même diamètre. Les Gravures de ces vûes ſont inſérées dans les Mémoires de l'Académie des Sciences de Hollande.

M. *Schut* a offert ces Tableaux à cette Académie pour 1000 florins, (2100 livres de France) : l'Académie a répondu, qu'elle n'étoit pas encore dans l'intention d'aſſembler un Cabinet de Curioſités, mais qu'elle avoit fait graver ces Tableaux, pour les publier dans ſes Mémoires.



SUEDE.

I.

TAL om de Larda Wettenskapers Tilstånd i Svea rike under Hedendoms och Påfve doms-tiden; hållit för Kongl. Wettenskaps Academien, vid Præsidii nedlaggande; den 4 Novembris, an. 1758. af Anders Anton von Stiernman. Riddare af Kongl. Nordstierne Orden, Cancellie Råd och Secreterare i Kongl. Maj.ts och Rickstens Archivum, &c.

» Discours sur l'Etat des Sciences en » Suéde dans le tems du Paganisme » & avant la Réformation, pro- » noncé dans l'Académie Royale » des Sciences, par M. *André-* » *Antoine de Stiernman*, Cheva- » lier de l'Ordre Royal de l'Etoile » Polaire, Conseiller de la Chan- » cellerie, Secrétaire des Archives » du Roi & du Royaume, en quit-

» tant la Présidence de l'Académie
» le 4 Novembre 1758. A Stock-
» holm, chez *Laurent Salvius*, 1759
» *in*-8° ».

CE Discours, qui est rempli d'érudition, mériteroit bien d'être traduit en entier. En attendant que quelqu'un rende ce bon office à la République des Lettres, nous croyons devoir en donner un Extrait.

M. *Stiernman*, par la place importante qu'il occupe, étoit beaucoup plus en état que qui que ce soit de jetter du jour sur cette partie intéressante de l'ancienne Histoire de Suéde. Il étoit à portée de conférer les Monumens déposés dans les Archives du Royaume, avec les Ouvrages des Sçavans Suédois qui ont travaillé avant lui sur le même sujet. Aussi voit-on qu'il a une attention scrupuleuse à ne rien avancer dont il n'ait des garants sûrs.

L'Auteur commence par s'élever contre le préjugé général qui fait regarder les anciens Habitans du Nord comme une troupe de Barbares qui n'a-

voient aucune connoissance des Sciences & des Lettres. Il fait voir qu'un Peuple, pour avoir ignoré le Grec & le Latin, ne doit point être regardé comme ignorant & sauvage, & que, si les Suédois, à l'exemple des Scythes, leurs Ancêtres, ne cultivoient pas les Beaux-Arts, Enfans du luxe & de la mollesse; ils n'en étoient peut-être que plus heureux.

Après ce préambule, l'Auteur fixe l'époque où la Suéde commence à être connue. *Odin* est regardé généralement comme le premier Législateur des Peuples Septentrionaux. Il passa de l'Asie en Suéde environ cent vingt ans avant l'Ere Chrétienne, & il crut nécessaire d'introduire les Sciences parmi une Nation dont il étoit devenu le Chef. » Les Suédois alors, ainsi que leurs An- » cêtres, méprisoient tout, excepté la » vertu. Fidéles au culte qu'ils offroient » à la Divinité, ils ne connoissoient » d'autres Loix que celles que la Natu- » re & l'équité leur dictoient. Ils ai- » moient leur Nation qu'ils disoient » tenir son origine des Dieux. Ils pen- » soient d'une façon mâle, & la con- » corde régnoit parmi eux; la frugali-

» té ordonnoit leurs repas ; la prudence
» les gouvernoit dans la faveur & dans
» l'adversité. Ils déteſtoient l'orgueil &
» le faste : une concorde, une amitié gé-
» nérale étoit la baſe de leur vertu ».
Ce Portrait eſt fort beau ſans doute : c'eſt le Pendant de celui que *Quinte-Curſe* a fait des Scythes.

Par rapport à la Religion, *Odin*, ſecondé par *Thor* ou *Thaut*, établit dans la Nation douze Chefs qu'on appelloit *Diar* ou *Drottar.* Ces Chefs étoient chargés d'enſeigner au Peuple le culte de la Divinité, ainſi que la maniere de l'honorer par des ſacrifices. Ils étoient auſſi les Juges de la Nation. De-là l'origine du Sénat qui ſubſiſte encore, & dont les membres, pendant pluſieurs ſiécles, ont été fixés au nombre de douze. Si le nombre des Sénateurs a par la ſuite été augmenté, c'eſt depuis l'introduction du Chriſtianiſme; parce que les Evêques prétendirent avoir ſéance dans le Sénat, & qu'ils n'en ont été exclus qu'en 1527, à la fameuſe Convention de Waſterâs, qu'ils ont été obligés de ſigner.

L'Auteur n'entre point dans le détail de la Théologie des anciens Suédois,

d'autres avant lui ayant traité suffisamment cette matiere : il observe seulement que les *Diar* étoient d'habiles Législateurs.

Repartis dans les différentes Provinces du Royaume, chacun pourvut la sienne des Loix qu'il y crut nécessaires ; & tous les ans, après le solstice d'hiver, ils s'assembloient auprès du Roi, pour l'assister de leurs conseils. On connoit encore aujourd'hui le Recueil de Loix fait par *Humbar*, Lagman ou homme de Loi de la Westgothie, & celui de *Viger Spa* qui vivoit du tems du Roi *Ingiald*. Il y a plus ; dans les Loix de la Westgothie Suédoise, on trouve des traces de celles des Visigoths d'Espagne, & l'on voit clairement que la Loi des Ostrogoths est la véritable source de celle des Lombards en Italie.

La Médecine étoit également connue aux anciens Goths ; mais ils s'étoient plus attachés à la connoissance des remédes extérieurs qu'à celle des remédes intérieurs. Ces derniers même leur étoient d'autant plus inutiles, que leur frugalité & leur application au travail les préservoient des maux qui chez nous *engraissent* les Disciples

d'Esculape. Mais la Chirurgie étoit encore plus indispensable à une Nation qui ne respiroit que la chasse ou la guerre. Leur maniere de panser les plaies ne seroit pourtant pas approuvée aujourd'hui par nos Militaires. On en trouve un échantillon dans *Saxon le Grammairien.* Cet Historien rapporte, qu'un fameux brave nommé *Stackoter*, ayant eu dans un combat le ventre fendu de maniere que les intestins sortoient, son Chirurgien les remit en place, & fit la couture avec une branche de Saule.

Les Rois & les Reines s'appliquoient sur-tout à cet Art salutaire, & M. *Stiernman* a soin d'en citer quelques exemples. Un certain *Thore Jemskiold* ayant été blessé dans un combat par le Roi *Rolff* ou *Raoul*, celui-ci lui demanda : *Es-tu blessé fortement ? C'est toi qui m'as fait la blessure, elle ne sçauroit être profonde*, répondit *Thore* avec fierté. *Que je voye*, reprit le Roi. *Thore* ôte ses habits, & l'on trouve que son ventre étoit ouvert. *Raoul* lui dit : *Ta blessure est terrible : mais, pourvû que les intestins ne soient point off[illegible], je te guérirai, si tu veux te donner à moi.*

Thore

Thore y consent : le Roi lave la blessure, y fait une couture avec de la soïe, y applique son baume, & lui bande le ventre. *Thore* fut soulagé à l'instant & se releva.

Un autre Guerrier ayant eû le poignet coupé dans un combat contre un Géant, la Reine *Ingeborg*, Epouse du Roi *Ring*, le pansa si bien, que la main reprit, & qu'il put s'en servir comme auparavant.

Le brave *Vittolf* s'étoit acquis une si grande réputation dans cet Art, que *Halfdan*, Roi de Dannemarck, couvert de blessures qu'il avoit reçues dans une expédition Maritime, vint le trouver en Suéde, pour se faire guérir.

La connoissance des Plantes & de leurs vertus, étoit autrefois en Suéde le partage des femmes qui s'y distinguoient singulierement.

Mais ces connoissances étoient mêlées de beaucoup de superstitions. Pour être habile Médecin, il falloit bien entendre ce qu'on appelloit le *Trollrunor*, c'est-à-dire, l'art de faire des incisions dans les Arbres, auxquels ils attribuoient beaucoup de vertus. A cette superstition, il faut ajoûter celle de s'endurcir

le corps, pour le préserver des blessures, & plusieurs autres semblables.

La Chirurgie n'étoit pas inconnue aux anciens Suédois. Les Chroniques en parlent beaucoup sous le nom de *Seïd*, & c'étoient les femmes qui la pratiquoient.

Les Mathématiques en général, mais sur-tout la Géométrie, l'Architecture & l'Astronomie furent aussi cultivées par les Habitans du Nord. Leur Arithmétique avoit cela de singulier, qu'au lieu de compter jusqu'à dix, comme nous, ils comptoient jusqu'à douze.

La Physique étoit de même en honneur chez eux; mais ils la traitoient d'une maniere bien différente de la nôtre. Ils avoient soin d'envelopper cette Science dans des Fables & des Métaphores. Il ne faut pour s'en convaincre que parcourir le Livre de l'*Edda*. Ils étudioient principalement la Partie-Pratique de cette Science, pour bien l'appliquer à l'Agriculture & à l'Œconomie en général.

La Musique Instrumentale & Vocale étoit beaucoup en usage dans les tems les plus reculés. Nulle Fête, nulle Assemblée, nul Festin, nul Combat

sans elle. Les Rois l'aimoient & la cultivoient ; ils la faisoient apprendre à leurs Enfans. Les habiles Musiciens étoient distingués par plusieurs marques extérieures d'honneur, & on les employoit aux Ambassades importantes. Mais dans les siécles suivans, tout le crédit de la Musique tomba. Parmi les Loix de Westrogothie & d'Ostrogothie, on trouve une taxe imposée pour le meurtre d'un Musicien, & la modicité de l'amende prouve combien ils étoient alors déchûs de leur considération.

On ne sera pas surpris de voir la Science des Enigmes cultivée par un Peuple dont les ancêtres étoient venus de l'Orient. C'étoit le caractère distinctif des Sages parmi les Habitans du Nord. On se faisoit réciproquement des défis, dans lesquels on se proposoit des Enigmes qui avoient pour objet les Sciences, la Politique, & la Morale. Le Vaincu étoit obligé de faire un présent au Vainqueur. L'Histoire fait mention d'un défi remarquable que se firent les Rois de Dannemarck & de Suéde. Ce qu'il y a de singulier, c'est que le premier ne devinoit jamais rien; c'étoit

toujours le Roi de Suéde qui rem|
toit le prix.

Les Nations Septentrionales s'é
exprimé en Enigmes, il n'est pas é
nant qu'elles se soient servi du m
style dans leurs Inscriptions. De-là
Hiéroglyphes qui étoient chez elle
usage, & dont on voit encore auj
d'hui des restes dans les Monun
qui subsistent en Suéde, & qui
connus sous le nom de *Pootehalcar*
de *Baute* ou *Runostenar*. Ces Mo
mens y étoient en grand nombre, & il
seroient conservés jusques à nos jo
sans le zéle des premiers Chrétiens
croyoient devoir abolir tout ce qui
venoit des Payens. Il en existe cep
dant encore plusieurs qui ressembl
beaucoup aux Monumens des anci
Egyptiens, & sur lesquels on tro
des Représentations de Rois, de
ros armés, d'hommes à double visa
de Cavaliers, de Lions, d'Ours,
Loups, de Dragons, de Griffons,
Chevaux, de Chiens, d'Oiseaux
plusieurs espéces, de Navires, de Ga
res, &c.

Mais les anciens Suédois, & surt
les Grands & les Rois, s'attachoi

principalement à l'Histoire & à la Poësie. Comme les Germains avoient leurs Bardes, de même les Suédois avoient leurs *Skalders* qui célébroient en vers les Grands Hommes, & consacroient la mémoire de leurs actions dans des Poëmes appellés *Sagot*. Il suffit de lire ces vieilles Poësies, pour se convaincre que ces Auteurs avoient beaucoup d'esprit, de sagacité & d'agrément. Quelques-unes de leurs Allégories & de leurs Fables n'en cédent guères à celles des Grecs & des Romains. Si dans ce qui reste de leurs Histoires il s'est glissé quelquefois des choses fabuleuses, il ne faut pas leur faire un crime d'une faute que nous pardonnons aux Peuples les plus polis de l'Antiquité.

Ces Poëtes ou Skalders étoient les principaux de la Cour & du Conseil des Rois. Ils étoient chargés de mettre en vers les grandes actions des Souverains & des Héros, & ces vers étoient chantés à la tête des Armées, lorsqu'elles étoient prêtes de combattre, afin d'encourager & d'animer les Soldats. On chantoit sur-tout des Hymnes devant la Jeunesse, pour l'accoutumer de bonne heure à connoitre & à imiter la bravoure de ses Peres.

Les anciens Historiens de Suéde n'ont pas puisé dans d'autres sources que dans les Ouvrages de ces Skalders, dont le nombre étoit si considérable, que le célebre *Sturluson* en comptoit de son tems plus de 230.

Outre la Poësie & l'Histoire, les Suédois cultivoient l'Eloquence. *Eric*, un de leurs anciens Rois, s'y distingua tellement, qu'il fut surnommé l'*Eloquent*. Saxon le Grammairien nous en a conservé un Discours, qui prouve que ce Prince étoit bien digne de ce nom. C'est ce même *Eric* qui remportoit toujours le prix des Enigmes sur le Roi de Dannemarck, son contemporain.

Pour toutes les connoissances que nous venons de parcourir, les anciens Suédois avoient des espéces d'Académies en différens endroits du Royaume, où ils envoyoient leurs Enfans; & souvent ils les faisoient voyager dans les Pays où ils croyoient qu'ils pouvoient étendre ces connoissances.

L'Education de la Noblesse n'étoit point encore bornée-là. Il falloit: 1°. Qu'elle fût exercée à la course, jusqu'à pouvoir atteindre les meilleurs Coursiers; 2°. Qu'elle fût accoutumée à franchir les fossés les

plus profonds ; 3°. A se battre avec les braves les plus distingués ; 4°. A plonger armés au fond de la Mer ; 5°. A passer à la nage des Fleuves spacieux & rapides ; 6°. A traverser un torrent dans un petit bateau que l'on conduisoit soi-même ; 7°. A jetter son épée ou une autre piéce de son Armure en l'air, & à la rattraper avec l'une ou l'autre main ; 8°. A tirer de l'Arc adroitement & fort loin. Il falloit encore, 1°. Qu'elle entendît les Loix & le Droit ; 2°. Qu'elle fût assez versée dans l'Art de la Poësie, pour pouvoir discourir sur le champ en vers sur toutes sortes de matieres ; 3°. Qu'elle sçût résoudre toutes les Enigmes & en proposer. Enfin elle devoit être fort attachée au culte des Dieux, & entendre bien le langage mystérieux, sous lequel on enveloppoit les sécrets de la Religion, de la Politique, & de la Physique, que l'on vouloit cacher aux Peuples.

On sçait que l'Ecriture des anciens Suédois étoit composée de Caractères *Runiques*. Quoique de nos jours plusieurs Sçavans ayent voulu soutenir que ces Caractères n'étoient pas plus an-

ciens que le neuviéme siécle ,
certain qu'ils ont précédé de bea
les Caractères Allemands qui d
leur origine aux soins de *Charlem*
& d'habiles gens d'ailleurs ont d
tré que l'origine des Lettres Ru
remonte à la plus haute Antiqui
premiers Prédicateurs de la Foi
d'avoir introduit ces Caractères ,
tous leurs efforts pour les détru
tierement.

Du tems du Roi *Eric Segersa*
de son fils *Olof Skottkonung* , l
Sylvestre, écrivant à un Concile
nal qui se tint entre 999 & 1003
seilla de les abolir ; & de brûl
les Livres & les Manuscrits , so
texte qu'ils ne servoient qu'à l
trie & à la Nécromantie. Deux
Livres Runiques furent seulem
ceptés de la proscription général
pareille exécution prouve bien
barie du siécle dans lequel elle e
vée : la moindre perte qu'elle a
est celle d'un grand nombre de
mens propres à répandre beauc
lumieres sur l'Histoire de Suéd
tient beaucoup plus qu'on ne

l'Histoire des autres Etats de l'Europe Par-là les Suédois eux-mêmes ont été plongés dans une ignorance profonde, dont les Missionnaires que *Charlemagne* leur envoya ne purent les préserver, & dont ils n'ont été dédommagés que par la connoissance de l'Evangile que ces Missionnaires leur ont apporté.

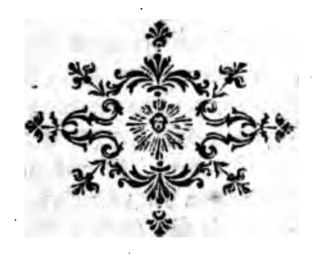
On donnera la suite de cette Piéce dans le Journal prochain. Mais avant que de terminer cet Article, qu'on nous permette d'y ajoûter une petite discussion sur les *Caractères Runiques.*

Ces Caractères sont incontestablement très-anciens : *Olaüs Vormius* dans son bel Ouvrage *de Runicâ Litteraturâ; George Tikesius* dans sa Grammaire Anglo-Saxonne & Mœso-Gothique, imprimée à Oxford en 1684; *Vérélius* dans sa *Runographie*, & *Keder* dans son Livre *de Nummis Runicis*, imprimé à Leipsic en 1704, ne laissent aucun lieu d'en douter. *Périnskiold*, dans l'Edition qu'il a donnée & enrichie de ses Remarques de la Vie de *Théodoric* par *Cochlæus*, rapporte quantité d'Inscrip-

tions qui subsistent encore, à
prouve être au moins du cinquiém
sixiéme siécle. *Mabillon*, dans sa
matique, L. 1. les fait remon
core plus haut: il prétend qu'el
plus anciennes que *Charlemagne*
ans. Ces Inscriptions étoient fa
l'honneur du petit nombre des
qui, après leurs expéditions
tes, revenoient dans leur Patri
achevoient paisiblement leur c
Le Nord, d'abord surchargé
tans, se dépeuploit de jour en jo
la pépiniere des Nations seroit d
un désert, si l'on n'avoit cher
moyens de ramener dans leur
au moins un certain nombre c
qui l'avoient abandonnée. Cett
jecture est fondée sur cette an
Loi : *Qu'aucun de ceux qui fix
séjour dans la Grèce ne succéde à
tage de celui qui mourra dans sa*
On voit encore dans toute l'Euro
traces de l'irruption des Peup
Nord, sans compter celles qui
tent dans les Langues moderne
tanosa, dans son Traité *de las M
desconocidas Espanoles*, rappor

Monnoye dont les Caractères Puniques sont mêlés avec des Lettres Runiques ; & il n'est pas douteux, ainsi que l'observe un sçavant Italien, que quantité de Monumens & d'Inscriptions que *Dempster*, *Buonarotti*, *Maffei*, *Gori*, *Bourguet*, *Hishuill*, *Passeri*, &c. ont regardés comme Etrusques, ne soient purement Runiques. *Keder*, dans son Traité des Médailles Runiques, en rapporte deux, dont les Caractères sont exactement conformes à ceux qu'on prétend tous les jours être Etrusques. Cette Inscription gravée sur une Lame d'Epée qui fut découverte dans les environs de Vérone, & que le Comte *Moscardo* publia en 1672 dans la deuxiéme Partie de son *Museo*, *Périnskiold*, dans ses Remarques sur *Cochlæus*, pag. 530, la met au nombre des Inscriptions Runiques. De plus, sans s'écarter de son Alphabet, il l'explique de la maniere la plus aisée & la plus heureuse ; tandis que *Maffei*, la croyant Etrusque, la rapporte simplement, sans sçavoir qu'en dire. Il n'est pas vraisemblable que les Goths ayent fait un si long séjour en Italie, sans y laisser aucun Mo-

nument, fur-tout lorfqu'il eft pı
que dans ce même tems leur Pays
rempli d'Infcriptions. La confoı
qui fe trouve entre les Caractères
tendus Etrufques de quelques-un
ces Infcriptions & les Caractères F
ques, rend la chofe encore plus évid



ITALIE.

I.

*NOTICE des Ecrits & de la Personne d'*Alexandre Marchetti, *Auteur de la belle Traduction Italienne de Lucrèce, dont on a donné vers la fin de l'année dernière à Lausanne une nouvelle Edition très-correcte en un vol.* in-8°.

QUELQUES Gens de Lettres éblouis des chefs-d'œuvres que la France a produits sous le regne de Louis XIV, ont composé, sur le modéle des siécles d'*Alexandre* & d'*Auguste*, un siécle Littéraire, tout François. Ils ont cru qu'après le regne de *Léon X*, la Nature avoit fermé en Italie les veines du Génie & de l'Esprit, toujours abondantes sous un Ciel si favorable aux Lettres & aux Arts. Le siécle de *Léon X.* est sans doute le siécle brillant de la Littérature Italienne; mais c'est une grande erreur que de penser que les Lettres, pour s'établir en Fran-

ce, ayent abandonné l'Italie, comme en passant en Italie, elles avoient déserté la Grèce.

Le nom de *Marchetti* est consacré dans les fastes du dernier siécle à côté de ceux d'*Annibal Caro*, de l'*Anguillara*, &c. qui ont fait parler aux Anciens une Langue nouvelle comme leur Langue maternelle, & à côté de ceux de *Malpighi*, de *Corelli*, de *Rhedi*, &c. qui ont travaillé avec tant de succès à répandre le goût & la connoissance de la véritable Philosophie. Nos Lecteurs ne seront pas fâchés d'apprendre ou de rappeller dans leur souvenir quelques traits de la vie & des Ouvrages d'un homme célebre qui, assis pendant cinquante-sept ans dans des Chaires de Philosophie & de Mathématique, s'amusoit à traduire *Anacréon*, après avoir expliqué *Euclide*, & qui, prenant tour à tour la lyre & le compas, ne laissa jamais usurper à l'Esprit Philosophique les droits de l'imagination, ni à l'imagination l'emploi de l'Esprit Philosophique.

Le goût de M. *Marchetti* pour la Poësie attendit à peine pour éclater le développement de sa raison. Il se jetta

dès son enfance sur les meilleurs Poëtes de sa Nation, & les lut avec tant d'application & de plaisir, que ce que leurs Ouvrages renfermoient de plus beau, se grava pour toujours dans son cœur autant que dans son esprit & dans sa mémoire. Bientôt il composa des Poësies pleines d'élégance & de facilité : un de ses Sonnets qu'il avoit fait à l'âge de dix-sept ans, a été cité par le sçavant *Crescembeni* dans son Histoire *della Poesia Volgar*, comme un des plus beaux qui eussent paru jusqu'alors. A peine avoit-il atteint sa seiziéme année, qu'il osa traduire en vers l'*Eneïde* ; il n'existe de cette Traduction que quatre Livres rendus très-heureusement, & comparables peut-être à ceux d'*Annibal Caro*. *Marchetti* avoit un frere aîné qui, craignant sans doute qu'il ne se livrât trop au talent prodigieux qu'il avoit pour la Poësie, l'envoya étudier les Loix à Florence. L'esprit pensant & libre du jeune Eleve ne put se fixer à une Science qui se repose sur les autorités. Il s'en alla à Pise prendre des leçons de Philosophie. Le Péripatétisme triomphoit encore dans l'Université de cette Ville, & le tems

qu'on eût dû consacrer à pénétrer les secrets de la Nature, on le perdoit à commenter les Rêves d'*Aristote*. *Marchetti* cherchoit la Science & la Vérité, & non ces instructions plus dangereuses & plus funestes encore que l'ignorance même. Heureusement pour lui, le célèbre *Borelli* fut nommé dans ce tems-là par le grand Duc *Ferdinand II*, pour remplir la Chaire de Mathématique dans l'Université de Pise. *Marchetti* fut son Disciple, & bientôt son ami, puis son Collégue, & enfin son successeur. Assis dans les Chaires de Philosophie, il appella hardiment de l'autorité à la raison & à l'expérience. Les Professeurs Péripatéticiens, qui en se trainant orguilleusement sous le joug, croyoient avoir acquis le droit de l'imposer, poursuivirent comme un rébelle un Philosophe qui les regardoit comme des esclaves, & qui se préparoit à leur ravir la gloire d'en faire désormais.

Marchetti triompha de l'envie & de l'erreur. Le Grand Duc & le Cardinal *Léopold de Médicis*, Protecteur de l'Université, lui prêterent un appui aussi glorieux pour eux que nécessaire pour

lui. Ce Philosophe eut le plaisir de voir ses lumieres se répandre non-seulement sur la Jeunesse qui venoit en foule l'écouter, mais encore dans les Chaires sous lesquelles l'envie avoit tenté de l'écraser. Il eut toujours à cœur les succès de ses Eleves, parce qu'il regardoit l'emploi d'enseigner les Sciences, non comme un métier, mais comme une espéce de ministère public qui l'obligeoit à veiller à leur gloire, & à travailler à leur progrès. Il sortit de son Ecole des Sçavans célebres. Nous ne citerons que son fils, *Ange Marchetti*, Professeur dans la même Université, connu par plusieurs Ouvrages de Mathématiques, & l'illustre *Marie-Sauvage Borghini*, que l'Abbé *Menzini*, Poëte Satyrique, jugeoit digne d'être comparée à la *Fidelia* de Politien ; & à la Cassandre de Bembe.

M. *Marchetti* donna aussi au Public plusieurs Ouvrages de Physique & de Mathématique, dont il dédia la plus grande partie à son Mécène, le Prince *Ferdinand* de Toscane. Il s'annonça dans le Monde sçavant par un Ouvrage intitulé : *Exercitationes Mechanicæ*,

Alexandri Marchetti, à Pise 1669. Mais un de ceux qui lui firent le plus de réputation en Italie & en France, c'est son excellent *Traité Latin de la Résistance des Solides*, imprimé la même année à Florence (1), qui mérita les éloges des Sçavans de diverses Nations. Plusieurs années aprés la publication de ce Traité, le P. Don *Guido Grandi*, Camaldule, l'attaqua dans son *Traité sur la Quadrature du Cercle, & sur l'Hyperbole*. M. *Marchetti* lui répondit par deux Lettres Italiennes imprimées, la premiere à Lucques en 1711, la seconde à Pise en 1713; & par un Discours Italien Imprimé à Lucques en 1714, & adressé, comme les deux Lettres, à M. *Bernard Trevisan*, Noble Vénitien.

En l'année 1672, il avoit dévéloppé & confirmé la Doctrine de Galilée & de Toricelli sur l'accélération du mouvement, dans un Ouvrage imprimé à Pise sous ce titre : *Fundamenta universæ Scientiæ de Motu universali-*

(1) *De Resistentiâ Solidorum Florentiæ* 1669 in-4°.

tur accelerato. Un Géomètre de Leyde, appellé *Christophe Sadler*, proposa six Problêmes Géométriques aux Mathématiciens Allemands & Italiens ; M. *Marchetti* les résolut, avec quelques Théoremes Géométriques, dans un Livre imprimé à Pise en 1675. Cinelli, dans sa *Bibliothéque Volante*, remarque, que peu de semaines après il fit imprimer une nouvelle Solution de ces mêmes Problêmes, Ces deux Ouvrages sont dédiés au fameux *Antoine Magliabecchi*, son intime ami, que *Marchetti* consultoit toujours dans toutes ses entreprises Poëtiques ou Mathématiques, parce qu'il trouva toujours en lui un ami sincère & un bon protecteur. Le Chevalier *Marini* a conservé plusieurs Lettres que *Magliabecchi* avoit écrites à M. *Marchetti* sur ses traductions d'*Anacréon* & de *Lucrèce*. Tous les Traités dont venons de parler sont écrits en Latin. L'Auteur publia en Italien deux Lettres imprimées à Florence, l'une en 1677 sur les Lames Bataviques, adressée au Prince *Ferdinand*, par l'ordre duquel elle avoit été faite, l'autre en 1684 sur la nature des Comètes, adressée au célebre *Rhedi*.

Au milieu de ses sçavantes occupations, M. *Marchetti* ne manqua jamais à suivre l'attrait que les Belles-Lettres avoient toujours eu pour lui. Il mit au jour diverses Poësies Italiennes & plusieurs Piéces fugitives : il donna en 1704 à Florence un Recueil intitulé, *Saggio delle Rime Eroiche, Morali, e Sacre di Alessand. Marchetti, Academico della Crusca.* On a d'autres Piéces du même Auteur dans deux Recueils imprimés à Lucques en 1710, & à Bologne en 1711. Il y a dans le dernier une jolie traduction de la charmante Elégie d'*Ange Politien* sur des Violettes que sa Maîtresse lui avoit données. Sa traduction d'*Anacréon* parut pour la premiere fois en 1707 à Lucques. L'Inquisition la défendit; mais elle en fut plus recherchée & devint très-rare. Les Italiens l'estiment beaucoup, quoiqu'elle ne soit peut-être pas la meilleure des Traductions qu'ils ont de ce Poëte. Enfin il laissa en manuscrits la Traduction de *Lucrece*, une grande quantité de Vers Italiens, des Lettres sur les Sciences, & autres Ouvrages Italiens en Prose; divers Mêlanges de Philosophie & de Mathématique,

les quatre Livres de l'*Enéide* dont nous avons parlé, & un Essai de *Poëme Philosophique*. Il travailloit avec ardeur à ce Poëme qu'il se proposoit de dédier à *Louis XIV*, & son dessein étoit d'y expliquer les Choses Naturelles, à l'imitation d'*Empedocle* & de *Lucrèce*. Mademoiselle *Borghini* composa sur cet Ouvrage des Vers, dont voici une strophe :

Vero che a te palese, anzi nel Sole
Aquila sì non fissò il guardo inquanto
Come all'incomprensibile, immortale
Lume, che scopre il cielo, erger si suolo
L'ingegno tuo, edispedito, e fianco
Per le più dubbie vie dispiega l'ale,
Per cui avvien, che tale
Virtu t'adorni poi, che quanto cela
Natura in se, non ci si asconde e vela.

» La vérité se découvre à tes yeux. » Jamais l'Aigle ne fixa ses regards sur » le Soleil avec autant de fierté, que » ton esprit porte les siens sur la lu» miere incompréhensible, immortelle » dont les cieux sont éclairés. Il dé» ploye des ailes hardies, & d'un vol » assûré parcourt les routes les plus pé-

» rilleuses, jusques à ce que pénétrée
» par tes sublimes efforts, la Nature
» cesse de nous cacher les profonds se-
» crets, qu'elle renfermoit dans son
» sein. »

Dès l'an 1669, M. *Marchetti* avoit présenté sa Traduction manuscrite de *Lucrèce* au Grand Duc *Cosme III.* Il disoit dans un Avis aux Lecteur, pour justifier son entreprise, que *Lucrèce ayant été Payen & Epicurien, il n'étoit pas étonnant que son Poëme fût en plusieurs points contraire à la Religion; mais qu'il avoit cru pouvoir le traduire en Italien, parce que la lecture en étoit permise en Latin & en François, & que d'ailleurs l'éclat de la plus belle Poësie & d'une Philosophie saine brilloit au milieu de ses erreurs trop manifestes, pour que la foi & la piété d'un Chrétien pussent en être offensées.* Cependant il ne fit point imprimer son Ouvrage: il en fut détourné par ceux de ses amis qui étoient plus jaloux de son repos que de sa gloire. Il se répandit plusieurs Copies de sa Traduction, & l'on tenta plusieurs fois de l'imprimer à Naples, à Venise, hors de l'Italie. Il s'y opposa constamment; mais elle devint publi-

que, sans être imprimée. *Leibnitz* en cite avec éloge un fragment dans sa *Théodicée. Fabricius* la loua dans sa Bibliothéque Latine d'après la voix publique. Le Flamand *Vanden-Broecke* composa des Vers en l'honneur de l'Auteur. *Crescembeni*, dans ses Commentaires sur son Histoire de la Poësie vulgaire, la met à côté de l'Enéïde d'*Annibal Caro*, des Métamorphoses de l'*Anguillara* &c; & dans son Histoire de l'Arcadie, il extrait de la Traduction de *Marchetti* (reçu Arcade en 1691), l'admirable Description de la Peste d'Athènes, dont *Thucydide* a tracé le premier Tableau. Enfin M. *Marchetti* jouit pendant sa vie de la gloire que méritoit son travail, sans avoir couru les risques qu'il avoit à craindre de l'impression. *Alexandre Marchetti* mourut en 1719, âgé de 81 ans. Il étoit né d'une famille distinguée dans le Château de ses Peres, nommé *Pantorme*, entre Florence & Pise. Voici ce qu'on a de l'*Essai de son Poëme Philosophique.* Comme ce morceau est très-rare, & qu'il ne se trouve que dans un Journal d'Italie, nous avons cru par cette raison devoir en faire part à nos

Lecteurs, & leur en présenter en même la Traduction.

SAGGIO del Poëma Filosofico del Signore Alessandro Marchetti.

Oh dell'Eterno Padre, oh dell'Eterno
Figlio, Eterno, ineffabile, infinito,
Vincendevole Amore, Amor fecondo,
Sancto Amor, vero Amore, unico Amore,
Unico Amor, che da principio il Cielo
Creasti, e l'aureo Sol cinto di raggi
E delle Stelle Erranti à lui d'intorno
Librasti in guisa tal, ch'ei puoto
Di luce ornarle, e raggirarle in cerchio,
E sì dolce, sì tremulo, & sì vivo
Fulgor desti alle fisso, ond'è trapunto
L'umido manto dell'oscura notte,
Che cede appena di bellezza al giorno:
Unico Amor, che a' primi semi infondi
Virtù, che l'aria di canori Augelli,
Di muti Pesci le sals'onde, e tutta
D'animai d'ogni specie orna la Terra,
Che per se fora un solitario orrore;
Qualor deposto il freddo, ispido manto,
L'Anno ringiovanisce, e lieto in vista
Zeffiro torna, e'l bel tempo rimena.
Tu Dio, tu sei, che sugli Alpini Monti,
Sciogli

Sciogli in tepido umor le nevi, e'l ghiaccio,
Che quindi scorre a dar tributo a' fiumi.
Tu di Borea il furor, tu del crudele
Austro gli sdegni, e tu di Noto, e d'Euro
Gl'insani impeti orrendi affreni, e molci,
E i Turbini sonori, e le Procelle
Scacci, e dai bando alle Bufere, a'nembi,
E pur col ciglio le Tempeste acqueti.
Tu di fronde novelle, e di virgulti
Le Selve adombri, e le Campagne, e i Prati,
E le Rive, e le Piaggie, e i Colli arreni
Fai d'erbette, e di fior lieti, e ridenti.
Dal tuo divino ardor commosso l'Uomo
Desia la Donna, e in dolce nodo eterno
Di fede marital con lei si lega:
Squassa l'altera fronte, e guerra indice
Per la grassa Giovenca al suo rivale
L'innamorato Tauro: il gelo stesso
D'acque infinite ad ammorzar bastante
Non è l'immensa fiamma, onde il Delfino
Sovente e l'Orca in mezzo al Mare arranpa.
Or se dunque da te principio, e forma
Ebber tutte le cose, e tu ne reggi
Col braccio onnipotente, anzi col cenno

Come à te piace, e ne governi il fren
Almo Spirito di Dio, te solo invoco
Te prego umil, tu la mia mente infia
ma
Di divino furor; tu la tremente
Audace mano or mi sostieni in guisa
Che a scriver basti in Toschi eccelsi
mi
Di Natura, e del Ciel gli alti segreti
Al Gallico Monarca a te sì caro
Che non pur di te stesso ornargli il ma
Ti giova, e duce glorioso e degno
Farlo di tua Religion; ma l'anima
Gli accendi ad alte imprese, onde la
Tua santa spera omai l'antiche piag
Saldar, che già nel suo bel corpo
presse
L'empio Lutero, il perfido Calvino
E sotto l'ombra de' be' gigli d'oro
Stender le sacre sue vittrici insegne
Fin dove in trono ingiusto, ingiusto
pera
D'Asia, e di Libia il domator Tirann
E tu, Monarca Augusto, al cui sovr
Valore invitto è debil schermo, e fra
Contro a te congiurato un mondo inte
Deh se talor, benchè alle glorie inte
Di Bellona, e di Marte, a se ti chia

Forte non men, che saggia amica Palla
E per ristoro di tue longhe e gravi
Generose fatiche in mezzo all'armi
Il cor si volge a più tranquilli studi,
Non isdegnar della mia citra umile,
Benchè straniera, il suon, ch'io con devota
Mente, ed ossequiosa in don consacro,
Magnanimo LUIGI, *al tuo gran nome;*
Di cui forse anche un dì gl'incliti fregi,
Se ciò grato ti sia, con miglior tuba
Farò chiarir'e volar, tempo a scherno,
Fin d'all'Indica Teti al mar d'Atlante
E dall'Orsa Iperborea al Polo Austrino.

TRADUCTION.

O du Pere Eternel, ô du Fils Eternel, Eternel Amour, Amour fécond, saint Amour, Amour unique, ô Amour: c'est toi qui créas les Cieux, qui couronnas le Soleil de rayons, & balanças autour de lui ces Etoiles errantes, ces Globes divers qu'il embellit de sa lumiere, & dont il anime & dirige les mouvemens harmonieux. C'est toi qui allumas dans les Astres, dont tu as parsemé l'humide manteau de l'obscure

huit, ces feux tremblans, vifs & purs, par qui la nuit le céde à peine à la beauté du jour. C'est toi qui peuplas les airs d'Oiseaux mélodieux & les Ondes de Poissons muets : c'est par toi que la terre, qui seroit par elle-même une horreur solitaire, se vit couverte & embellie d'Animaux de toute espéce. C'est ainsi qu'après avoir quitté sa robe hérissée de frimats, l'année rajeunie voit avec transport le retour du Zéphire qui ramène le beau tems (1). O Amour, ton souffle divin fait fondre & tomber dans les profondeurs des Vallons les neiges & les glaçons ammoncelés sur la cime des Alpes, d'où ils vont porter aux Fleuves le tribut rapide & bruyant de leurs eaux. Tu mets un frein à la fureur de Borée ; tu fais taire les mur-

(1) Il a fallu faire ici quelque violence au Texte ; mais notre Langue l'exige ainsi. Chez les Italiens, comme autrefois chez les Grecs, pourvû que la comparaison tienne par un seul point à la chose comparée, cela leur suffit ; mais cela ne suffit point à notre froid & timide Idiome. Ne seroit-ce pas un peu la lenteur de notre imagination qui nous rend plus difficiles ?

mures des fiers Autans ; tu réprimes les élans impétueux & terribles de l'Eurus & de l'Aquilon ; tu chasses au loin les nuages, & d'un coup tu fais expirer en silence la bruyante tempête. C'est toi qui ombrages les Forêts de feuillages nouveaux, qui peints les Prairies & les Campagnes, qui couvres de verdure & de fleurs les rivages & les collines. C'est à ta divine flamme que l'homme allume ses desirs ; que l'Epoux & l'Epouse doivent les feux éternels & sacrés, dont ils brûlent l'un pour l'autre. Le Taureau enflammé du feu que tu versas dans toute la Nature, dispute la Génisse à son Rival, lui présente un front superbe & menaçant, & lui déclare la guerre. Le froid même d'un amas immense d'eaux ne sçauroit éteindre les feux dont tu brûles au sein des Mers le Dauphin & la Baleine. Puisque c'est donc de toi que tout a reçu l'être, le mouvement & la forme ; puisque ton bras tout-puissant, ou plutôt ta seule volonté meut, dirige & gouverne tout, ô Amour, ô divin Esprit de la Divinité, c'est toi seul que j'implore. Que ta divine fureur pénètre mes sens & mon

ame; foutiens ma main tout à la fois audacieufe & tremblante : fais que je puiffe chanter en vers Tofcans & fublimes les fecrets profonds de la Nature & des Cieux; rends mes accords dignes de plaire au Monarque François (2) à qui je les confacre. Il ne te fuffit pas d'*orner fon Manteau de toi-même* (3), ni de l'avoir fait le Chef glorieux de ta Religion : tu prépares fa grande ame à de plus hautes entreprifes. Il fera le Vengeur de ta foi ; c'eft de fa main puiffante qu'elle attend la guérifon des antiques & profondes bleffures, dont l'Héréfie couvrit fon augufte fein. C'eft à l'ombre des Lys qu'elle efpère porter fes Etendards victorieux jufqu'aux lieux qu'opprime le pouvoir tyranique de l'injufte & barbare Ufurpateur de l'Afie & de l'Afrique. Et toi, Monarque Augufte, toi qui vois les efforts réunis de divers Peuples con-

(2) Louis XIV.

(3) Le Poëte qui invoque le Saint-Efprit, fait ici fans doute allufion à l'Ordre du Roi, hardieffe infupportable en notre Langue.

jurés se briser contre ton invincible valeur, ah! si jamais au milieu de la gloire, dont Bellone & Mars te couronnent, la voix de la vaillante & sage Minerve t'appelle; si, pour te délasser de tes grands & longs travaux, ton cœur se tourne vers des goûts plus tranquilles, Magnanime *Louis*, ne dédaignes pas les sons de ma Lyre, quoiqu'étrangers: prosterné à tes pieds, je les consacre à ton grand nom. S'ils te sont agréables, un jour peut-être j'emboucherai la trompette; j'immortaliserai tes vertus & ta gloire; je les ferai retentir des Mers Indiennes jusques aux Mers d'Atlas, depuis l'Ourse Hyperborée jusqu'aux Régions brûlantes du Midi.



II.

Le Pitture Antiche d'Ercolano e Contorni incise con qualche Spiegazione. Tomo primo. Napoli, &c. » Les » Peintures & Desseins Antiques » d'Herculane, gravés avec des Ex» plications. Tome premier. A Na» ples, dans l'Imprimerie Royale. » 1757, vol. *in-folio*, grand pa» pier ».

AVANT que d'entamer le détail où nous allons entrer sur ce Livre, nous croyons devoir observer, que les Antiquités d'Herculane conservées à Portici sont de cinq espéces, qu'on peut partager en cinq Classes. Elles comprennent: 1°. Les Peintures de tout genre trouvées sur les murs, les Peintures ou plutôt les Desseins (de clair-obscur) sur marbre, les Camayeux & les Mosaïques; 2°. Toutes les Statues de Marbre & de Bronze, les Bustes & les Têtes d'une certaine grandeur, les Bas-Reliefs de Marbre, & ceux qui sont au-

tour des Vases ou des Statues de terre cuite ; 3°. Les morceaux d'Architecture, les fabriques, le Théâtre (1), les petits Temples voisins, les Maisons particulieres & les Inscriptions ; 4°. Les Pierres gravées, les Instrumens d'or, d'argent, de bois, de fer, d'os, d'yvoire, de terre cuite, les petites Idoles, ou figures de Dieux, les petites têtes de Philosophes & autres, les Trepieds, Chaires curules ; Lits de Table, Candelabres, Vases sacrés, Vases de cuisine & de bain, outils de Sculpture, de Chirurgie & d'autres Arts qui sont en grand nombre & très-variés, les Vases de Verre & de Terre, les Couleurs, les Masques, les Alimens, les Médicamens, & autres singularités de toute espéce qui sont très-nombreuses ; 5°. Les Manuscrits qu'on est actuellement occupé à imprimer très-fidélement avec les Lacunes & une Traduction. On a commencé à publier le Catalogue des Peintures, comme étant l'objet de l'An-

(1) Le Théâtre qui étoit enfoncé dans la terre à plus de quatre-vingt palmes de profondeur, a été laissé intacte comme on l'a trouvé.

tiquité le plus rare, & celui de tous pour lequel la curiosité générale a paru le plus empressée, le plus vive.

A la tête de ce Volume est un Portrait fort ressemblant du Roi des deux Siciles, maintenant Roi d'Espagne, auquel l'Ouvrage est dédié par l'Académie Royale de Naples. La Vignette de la Préface représente une éruption du Vésuve vûe du côté de la Mer, & pendant la nuit. On voit la *Lave* couler en ruisseaux. Après la Préface, on trouve encore une Carte des côtes du Golphe de Naples.

Ce Volume contient cinquante Tableaux gravés avec beaucoup de soin. Chaque sujet est accompagné d'une explication en Italien, au commencement & à la fin de laquelle, on a mis pour ornemens différentes vûes de Maisons de campagne, la plûpart situées sur le bord de la Mer. Plusieurs de ces Vûes paroissent être de fantaisie, & d'autres dans le goût Egyptien. Ces ornemens sont expliqués dans des observations séparées qui terminent le Tome. On remarque dans tous ces Edifices, & même dans celui d'un petit Village, repré-

ſenté à la cinquiéme Planche, le goût des Anciens pour les Portiques & pour les Colonnes ou les Pilaſtres.

On ſçait que les Anciens peignoient ſur les Murailles, ſur des Tables de Bois & ſur des Peaux, à freſque, & à gouaſque ou à l'eau. Il s'agit ſeulement de ſçavoir, s'ils avoient l'uſage de peindre *à tempéra*, en détrempe ſur les murs. Or les Peintures d'Herculane, qui ſont toutes ou preſque toutes peintes en détrempe décident entierement la queſtion (2). On le voit par l'état de ces Peintures, dont les couleurs ſupérieures ou de la ſurface ont été emportées par les injures du tems, ſans que celles de deſſous ſoient endommagées. Elles ont toutes leurs premieres teintes d'une ſeule couleur rouge, jaune ou verte, &

(2) Il n'y a que deux Morceaux, repréſentant un ſacrifice à des Divinités Egyptiennes, qu'on puiſſe ſoupçonner être peints à freſque, à notre maniere. Tous les autres paroiſſent avoir été peints de cette façon : Après une forte détrempe, ou premiere couche ſur le mur, avant qu'elle fût ſéchée, ils peignoient avec des couleurs détrempées dans l'eau, & c'étoit ordinairement des choſes où il ne falloit pas de blanc, comme feuillages, Arabeſques, &c.

c'est sur ce fond que sont peints ave
autre couleur des Arabesques ou
tres figures. Dans quelques-un
ces Peintures, on distingue, pou
dire, jusqu'à trois couches de di
couleurs ; mais les deux der
couleurs sont emportées dans
ques endroits, & il ne reste que
miere teinte, ce qui est exprimé d
Gravure par des points ou par de
ses noires. Au surplus les dégrad
& les demi-teintes sont observée
la plus grande partie avec l'art le
rafiné qu'on ait découvert de nos
& l'on voit qu'ils y employoient

Quand ces Peintures sortent de
les couleurs ordinairement en son
belles & aussi vives que celles des
tures les plus fraiches ; mais au
qu'elles sont exposées à l'air, elle
frent quelque altération, les unes
les autres moins. Il y en a cepe
beaucoup qui se soutiennent dan
leur éclat. C'étoient les plus méd
Artistes qui peignoient les Maiso
Particuliers; mais à juger par les
tures d'Herculane, dont le desse
souvent très-correct, & où se tro
même des finesses que les plus h

Modernes, au jugement des Connoisseurs, atteindroient difficilement, on peut imaginer quelle devoit être l'excellence des Artistes célèbres. En général, à l'exception d'un petit nombre de morceaux qui sont évidemment grossiers & mauvais, on apperçoit dans presque tous une main sçavante, exercée, & partout de la pensée & du feu; mais il faut convenir aussi qu'il n'y a que les habiles gens, qui dans ceux où le fini de l'Artiste & les derniers coups de pinceau sont évanouis, puissent voir ce qui n'est plus visible aux yeux ignorans, & à des Connoisseurs médiocres. Les grandes figures sont ici dessinées noblement & de grande maniere, la touche en est franche & hardie, & toujours l'œil attentif y démêle quelque finesse qui dédommage de ce qui peut s'y rencontrer de défectueux.

Quant aux Régles de la Perspective, on voit dans toutes ces Peintures que ces Régles sont indiquées plutôt qu'exécutées bien sévèrement; cependant la dégradation des couleurs & celle des objets y sont ordinairement observées. Enfin, si l'on pouvoit douter encore que les Anciens eussent connu cette

Partie si importante (la Perspective); ces mêmes Peintures suffiroient pour le démontrer pleinement (3).

---

(3) Si après avoir lû les *Tableaux de Philostrate*, Liv. 2. Tab. 4. & 13. & Liv. 2. Tab. 20, il en restoit le moindre doute, les deux Passages si connus de *Vitruve* acheveroient la démonstration. Remettons-les sous les yeux du Lecteur. *Scenographia*, (dit-il, L. 1. C. 2.) *est frontis & laterum abscedentium adumbratio, ad Circinique centrum omnium linearum responsus*. Et dans la Préface de son huitiéme Livre : *Primùm Agatarchus Athenis, Æschylo docente Tragœdiam, scenam fecit, & de eâ commentarium reliquit. Ex eo moniti Democritus & Anaxagoras de eâdem re scripserunt; quemadmodùm oportèat ad aciem oculorum radiorumque extensionem, certo loco èentro constituto, lineas naturali ratione respondere; uti de incertâ re certæ imagines ædificiorum in scenarum picturis redderent speciem, & quæ in directis planisque frontibus sint figurata, alia abscedentia, alia prominentia esse videantur.* » La Scénographie est » l'art de dessiner le front & les côtés de la scène » dans leur éloignement graduel, de faire ré» pondre toutes les lignes au centre du Com» pas. ----- » Agatarchus fut le premier à » Athènes qui décora le Théâtre d'une Scène » peinte, tandis qu'Eschile y montroit la Tragé» die *régulière*, & il a laissé un Traité sur ce genre » de composition. D'après cette idée, Démo» crite & Anaxagore ont écrit sur la même ma» tière. Ils ont fait voir comment, après avoir » fixé un centre en certain lieu, il faut que tou-

Les Paysages & les Campagnes sont d'une touche agréable & spirituelle ; ils ne sont pas si terminés que ceux des Modernes, mais ils sont faits avec franchise, & l'intelligence des lointains y est remarquable. Les feuillages, les fruits & les animaux sont d'un goût & d'un fini admirables. La sixiéme Planche, entre autres, est ornée d'une branche de vigne d'une legereté surprenante.

Enfin on trouve ici de tous les genres de Peinture connus des Anciens ; de la *Megalographie*, décrite par Vitruve, L. 7. C. 5 ; c'est-à-dire, de celle qui représentoit les Dieux, les Héros, & les grands Sujets de Peinture ; de la *Riparographie*, laquelle, selon Pline, L. 35. C. 10, peignoit les choses basses & petites, comme les Boutiques des Artisans, les Comestibles, &c : genre qu'on peut rapporter à celui qui est dési-

» tes les lignes répondent naturellement au point
» de vûe du Spectateur, & à l'étendue de ses
» rayons visuels, pour former, dans les peintures
» des Scènes, de véritables représentations
» d'édifices résultant d'un assemblage d'objets à
» peine indiqués, & afin que des corps peints
» sur des chassis plats & vûs de face, les uns
» paroissent s'éloigner, les autres au contraire
» être en avant ».

gné par les *Xenia* (4), dont parle Vitruve, L. 6. C. 10; des Peintures libres appellées *Libidines*, dont Zeuxis, selon Pline, faisoit de petits Tableaux fort recherchés; des Caricatures & de ces Grotesques appellés par le même Pline *Grilli*, & bien indiqués par Vitruve, L. 7. C. 5; de ces Optiques ou Vûes de Jardins nommées encore par Vitruve *Topiaria opera*; & beaucoup de ces Arabesques que les Anciens appelloient *Méandres*. Ce dernier genre & celui des Grotesques, ne déposent pas favorablement pour le goût du siécle auquel on peut attribuer ces sortes de Peintures.

Voici l'ordre observé dans ce Volume. On trouve : 1°. Les Camayeux, ou les Sujets peints d'une seule couleur (5); 2°. Les grands morceaux de Peinture, & les moyens qui représentent des sujets fabuleux; 3°. Les figures représentant divers exercices, &c; 4°. Des Perspectives, des Vûes, & des Jeux. A la fin sont les sujets Egyptiens, & le tout est mêlé de petits morceaux d'Archi-

---

(4) Ces *Xenia* représentoient des fruits, des herbages, des légumes, &c.

(5) *Monogrammata*.

tecture, de Paysages, d'Oiseaux, de Fruits, d'Arabesques.

Il n'y a que quatre Camayeux peints sur marbre, mais très-singuliers & très-beaux; cependant l'unité de la touche & la maniere séche dont ils sont traités, ont fait douter à quelques Artistes, si c'étoient de simples desseins ou des morceaux de clair-obscur. Le premier est de la main d'*Alexandre*, Peintre Athénien, dont le nom y est inscrit en caractères Grecs qui font connoitre l'âge du Tableau fait un peu avant l'Ere Chrétienne. Il représente Latone, Niobe, Phœbé, Ilaire & Aglaé, dont on lit les noms. Ce Groupe de femmes a des beautés : trois sont debout, & deux autres accroupies jouent aux Osselets.

Le deuxiéme Sujet également bien conservé représente un incident de la guerre des Lapithes avec les Centaures. On voit un Centaure dont les yeux expriment une violente passion, qui veut enlever une femme fort triste, & un jeune homme d'une belle conformation & tout nud, si ce n'est qu'une espéce de manteau voltige légerement autour de ses épaules, qui ayant le ge-

nou appuyé sur la croupe du Ravisseur, d'une main puissante lui tient la tête par la chevelure, & de l'autre est prêt de le percer. On conjecture que la femme est Hippodamie, femme de Pirithous, que le Centaure Euritus veut enlever, & que son Défenseur est Thésée ou un autre Héros (6). Les conjectures sont partagées sur le sujet du troisiéme Camayeu. Les uns veulent qu'il représente l'Education d'Achille, d'après Homère : d'autres croyent que c'est l'aventure de Neptune, lorsque l'antique Rhée, sa mere, ayant feint d'être accouchée d'un Poulain, le présenta à Saturne pour le dévorer, & confia la garde de son fils à des Bergers d'Arcadie ; ou le double enfantement de

---

(6) Ce Tableau a peut-être été fait d'après cette Description de Virgile. Enéide. L. 12. ---

Super ipse secutus,
Cæsariem lævâ turbati corripit hostis,
Impressoque genu nitens terræ adplicat ipsum ;
Sic rigido latus ense ferit (Corynœus).

» Corynée tombant sur son ennemi troublé, » le saisit par les cheveux de la main gauche, & » lui appuyant avec force le genou sur les » reins, le tient comme cloué à terre. En cet » état, il lui perce le flanc de sa terrible épée.

Cérès qui, ayant été violée par Neptune, son frere, métamorphosé en cheval, accoucha d'un Enfant dont le nom devint un grand secret, & d'un Cheval qui fut appellé Arion. A juger de cette composition par l'Estampe, c'est l'un ou l'autre des deux derniers Sujets, & non le premier, à moins que ce ne soit un sujet historique, ce qui n'est pas sans apparence. Le Grouppe du Vieillard, de l'Enfant qu'il tient entre ses jambes, & de la femme qui lui parle, est fort beau; mais le cheval paroit estropié. Le quatriéme Camayeu représente trois Personnages Tragiques, en masque, ou des Pleureuses funéraires, *Præficæ*. Le sujet du cinquiéme Tableau, est Thésée Vainqueur du Minotaure qu'on voit étendu à ses pieds, & la reconnoissance de plusieurs jeunes Athéniens qui remercient leur Libérateur. Thésée est debout dans une belle attitude, ayant un pied sur la tête du Minotaure, qui est celle d'un Taureau jointe à un corps humain. Ces figures sont bien disposées: celle du Minotaure est dessinée & peinte avec beaucoup d'intelligence. Ce Tableau, qui a un peu plus de cinq pieds de hauteur, étoit bien conservé

& d'une belle couleur quand il est sorti des fouilles ; mais il a perdu de sa fraicheur à l'air. Le sixiéme Sujet est Telephe, fils d'Hercule, allaité par une Biche. Hercule appuyé sur sa massue est couronné par une Victoire suspendue en l'air. La Nature personnifiée assise devant lui, semble applaudir à ses travaux. Le Dessein de ce Tableau est très-bon ; toutes les Têtes des figures en sont belles. Les Animaux, qui sont la Biche de Telephe, une Aigle & un Lion, sont excellens dans leur genre. La Biche léche les genoux de l'Enfant, & par l'arrangement de ses jambes, on voit qu'elle craint de se blesser. Le septiéme Sujet qui est de la plus grande beauté, est Hercule Enfant étouffant dans ses mains deux Serpens. Amphitrion & Alcmene qui paroissent le regarder avec surprise, sont tous deux d'un grand caractère. Une Vieille femme emporte le jeune Eurystée. Le huitiéme Sujet est Achille instruit par Chiron à jouer de la Lyre. Un Centaure enfermé dans une chambre cause d'abord quelque surprise ; mais cette figure est très belle. Les Connoisseurs admirent sur-tout le naturel & la légereté de ses mouvemens.

S'il y a quelques incorrections, elles sont bien rachetées par la beauté de l'ensemble. L'Achille, figure élégante, délicate & remplie de graces, est de la plus grande manière. Ce Tableau a cinq pieds de longueur sur quatre de largeur. Les figures en sont moitié grandes comme nature, d'une bonne couleur, & fort fraiches. Le neuviéme Sujet est le satyre Marsyas, montrant au jeune Olympus à jouer de la flûte. Le dixiéme est Polipheme assis sur un rocher au bord de la Mer, & recevant une Lettre de Galatée de la main d'un Amour qu'elle lui a dépêché sur un Dauphin : idée agréable & galante. On croit que le onziéme Sujet est Oreste reconnu par Iphigénie en Tauride, & que c'est la scène d'Euripide. Suivant cette explication, Iphigénie qui est la principale figure, est debout; Oreste & Pilade sont assis : il y a de plus, outre la Statue de Diane, trois personnes du Chœur. Si ces conjectures sont justes, le douziéme Sujet est une suite du même Tableau. Il représente Oreste & Pilade les mains liées, & qu'on prépare pour le sacrifice; Iphigénie est devant eux en habits sacerdotaux. Le treiziéme

Tableau eſt une femme, figure ſeule qui réunit avec un grand caractère de fierté la triſteſſe & la fureur. On penſe aſſez généralement que c'eſt Didon tenant l'épée d'Enée, *non hos quæſitum munus in uſus.* Cette figure, quelle qu'elle ſoit, eſt très-belle, & ne peut être que l'Ouvrage d'un grand Maître. Le quatorziéme Tableau repréſente un Repas domeſtique, où deux figures couchées ſur des Lits de Table, ce qui donne une idée préciſe du *Triclinium*, ou de la façon dont les Romains prenoient leurs repas. Le quinziéme & le ſeiziéme Tableaux ſont deux Pendans du même caractère, & qui paroiſſent de la même main. Le premier repréſente une Bacchante nue, couchée à terre, & embraſſée par un Faune d'une façon laſcive; ſujet licencieux, mais familier aux Anciens, & qu'on retrouve aſſez ſouvent ſur des Pierres gravées. L'expreſſion & la couleur de ce Tableau ſont excellentes. Le ſecond eſt un Satyre qui veut arracher d'une Nymphe auſſi toute nue des faveurs dont le refus eſt marqué par ſa réſiſtance. Ces deux figures, dignes du *Carache*, ſont comparables à ce qu'il a fait de mieux

en ce genre ; on diroit qu'il a deviné ce ſtyle. Les douze Morceaux ſuivans, dont les proportions ſont les mêmes que celles des Originaux, ont été trouvés dans un ſeul endroit. Ils ſont tous du même genre & de la même beauté. Les Antiquaires croyent avec aſſez d'apparence, que ces Peintures ornoient un de ces Cabinets de plaiſir, dont parle Athenée, & qui étoient appellés *Aphrodiſion*. La premiere repréſente deux Danſeuſes ſe donnant la main avec une grace infinie ; c'eſt une eſpéce de *Pas-de-deux*, dont l'expreſſion eſt admirable. La ſeconde eſt une figure ſeule d'une beauté exquiſe. Toutes les autres ſont également belles, légeres & remplies d'agrément. Les 25e, 26e, 27e & 28e Planches repréſentent de jeunes Centaures & des Centaureſſes, figures très-belles encore & très-gracieuſes : les Centaureſſes, & ſurtout la derniere, ſont des figures achevées. Les quatre Centaures en général ſont les modéles les plus parfaits que puiſſent étudier les Artiſtes qui ont à traiter ces ſortes de figures. La jonction, &, ſi nous l'oſons dire, la *Commiſſure*, ou l'emboitement des parties de l'homme

& de celles du cheval ſont du plus ingénieux artifice. On trouve enſuite huit petits ſujets ſur un fond noir, compoſés d'Exercices & de Jeux d'enfans ailés, ou d'Amours. Ces Enfans ſont d'une beauté charmante ; ce ſont apparemment les ainés de ceux du *Correge.* Il y a une Boutique de Cordonnier, où deux petits Artiſans travaillent aſſis près d'une Table. Le reſte du Volume contient divers ſujets d'Architecture.

Parmi les Groteſques ou les ornemens de Caprice, eſt un ſujet plaiſant & biſarre. C'eſt un morceau dont l'Original a dix-huit pouces de hauteur ſur neuf de largeur, & qui repréſente un Perroquet trainant un char, dans lequel eſt une groſſe Mouche, dont les cornes allongées ſervent de rênes pour conduire le Perroquet. Ceci a bien l'air d'un Tableau ſatyrique.

Nous avons fait connoitre à peu près ce que renferme le premier Tome de l'Ouvrage dont nous rendons compte ; les Gens de Lettres & les Artiſtes n'ont pas beſoin de nos Réflexions, pour ſentir combien ce magnifique Recueil peut contribuer à perfectionner le *Coſtume*, & à répandre des lumieres ſur l'Antiquité,

ſur

sur les Arts, &c. Il est d'abord évident que les Anciens avoient toutes nos couleurs, outre plusieurs autres, dont on ignore aujourd'hui la composition, comme un certain Rouge profond & vif, & un beau Violet qui se trouve employé fréquemment dans les Tableaux d'Herculane (6). On voit en même tems qu'ils avoient porté l'art de dégrader les Couleurs, & l'artifice des demies Teintes au plus excellent dégré. C'est pourquoi ceux qui posséderont ce beau Livre, doivent y joindre le *Catalogue du Cabinet de Portici*, publié en 1754, où le Coloris particulier de chaque Tableau est marqué ; ce qu'on ne trouve pas ici, les Académiciens de Naples s'étant contentés, pour cet objet, de renvoyer au Catalogue. Nous n'avons point parlé des Explica-

---

(6) Quoique conformément au titre du Livre, on dise toujours les Tableaux ou les Antiquités d'Herculane, tout ne provient pas des seules ruines de cette Ville. On en a tiré de l'endroit où l'on croit qu'étoit situé *Pompeium*, & de l'ancienne Ville de Stabies, *Stabiæ*. *Pompeium* en a fourni presque autant qu'Herculane, mais Stabies très-peu.

tions qui accompagnent les Planches, & qui contiennent l'Hiſtoire de chaque Tableau, parce que nous en avons fait paſſer ce qui nous a frappé le plus dans la ſubſtance de cet Extrait. Ces Explications au reſte ſont très-curieuſes. Il y a de plus de nombreuſes & ſçavantes Notes ſur la Mythologie, ſur l'Hiſtoire, & ſur les Antiquités Grecques & Romaines, mais qui ſont peut-être un peu prolixes.

On croit bien qu'un pareil Ouvrage, qui eſt un des plus beaux Monumens de l'heureux ſéjour de *Charles III* en Italie, eſt d'une magnificence Royale, & que rien n'a été épargné, ni pour la beauté du Papier, ni pour celle des Caractères, ni pour l'élégance & la perfection des Gravures. C'eſt dommage qu'il ne ſoit pas à portée de tous les Artiſtes & de tous les Amateurs; qu'on ne puiſſe pas l'acquérir comme un autre Livre, & qu'un petit nombre de perſonnes en jouiſſe par la ſeule libéralité du Monarque qui s'eſt réſervé la ſatisfaction d'en faire des préſens. Terminons cette longue Notice par une Réflexion qui ne nous paroit pas déplacée.

Quelle heureuse époque pour la mémoire du Prince qui regnoit alors sur les deux Siciles, que la découverte de tant de précieux Monumens ! Et quel sera l'étonnement de la Postérité, quand elle apprendra, que dans le tems même où *Charles III.* commençoit à donner la plus sérieuse attention à la recherche des Antiquités d'Herculane, ce Prince à peine assis sur le Trône ; étoit occupé à rétablir l'ordre dans deux Royaumes que l'absence des Souverains avoit réduits à une espéce d'Anarchie ? lorsqu'elle lira qu'en moins de 20 ans ce Prince actif a sçu se rendre respectable aux Puissances voisines ; se procurer une paix durable avec l'Empire Ottoman ; se faire redouter des Barbaresques qui ont cessé d'infester ses Mers ; terminer d'anciens & longs différens entre le Sacerdoce & l'Empire ; faire différens Traités de Paix & de Commerce aussi sages qu'avantageux à ses Etats ; former un nouveau systême de Finances, qui a remis l'égalité dans les Impositions ; réformer les Tribunaux ; établir de nouvelles Magistratures & un nouveau Code ; décorer la Noblesse de ses Royaumes d'un nouvel Ordre de

Chevalerie ; augmenter considérablement ses Troupes ; créer une Marine qui est déjà florissante ; préserver ses côtes de l'incursion des Barbares, par le bon ordre mis à la garde des Tours Maritimes, auparavant négligée ? lorsqu'en même tems elle verra la Ville de Naples décorée de nouvelles rues, de plusieurs Ponts, d'un Port, d'un Théâtre, de Casernes, & fort embellie ; de vastes Maisons de Plaisance, de grands Jardins, des Bois & des Aquéducs construits dans les environs de cette Capitale à Portici, à Caserte, & ailleurs ; toutes les Forteresses du Royaume rétablies & bien entretenues ; de Nouveaux Ports ouverts sur les Côtes, & pourvûs de bons Lazarets ; des Logemens pour la Cavalerie ; l'Artillerie refondue & augmentée ; les Etudes, les Sciences & les Arts renouvellés partout & encouragés ; le fameux Collége de Naples aussi restauré ; l'érection de plusieurs Académies pour l'instruction des jeunes Officiers de Marine, d'Artillerie, du Génie ; l'établissement de plusieurs Fabriques & Manufactures de Draps, de Gallons, de Crystal, de Sculpture en bois ; l'Art de la Sculptu-

te, & quelques autres ramenés comme dans leur Patrie naturelle ; la fondation d'une Académie de Desseins ; celle d'une Manufacture de Porcelaine ; l'Art de l'Agriculture remis en honneur, &c, &c, &c? C'est au milieu de toutes ces occupations si grandes & si variées, que des Ouvriers & des Artisans sont appellés à grands frais de tous les endroits d'Italie, pour fouiller la terre, pour polir les marbres, restituer les Statues, restaurer les Mosaïques, réparer les Bronzes, nettoyer les Peintures, & dessiner les Antiquités. Quelle entreprise de cette nature a jamais été si célèbre? De quelles autres fouilles a-t-on l'Histoire, le Journal exact jour par jour, & le plan, comme on les a de celle-ci?



III.

RACCOLTA di Lettere, sulla Pittura, Scultura, ed'Architettura, scritte da più Celebri Professori, &c.

» RECUEIL de Lettres sur la Peinture, la Sculpture & l'Architecture, écrites par les plus grands Maîtres qui ont fleuri dans ces trois Arts, depuis le quinziéme siécle jusqu'au dix-septiéme. A Rome, chez les Héritiers de *Barbielli*, 1754. *in*-4°.

PREMIER EXTRAIT.

CE Recueil qui doit être bien précieux aux Artistes, a été formé par les soins de M. *Antonio Martini*, Gentilhomme Florentin ; de M. *Ignace Husfort*, Peintre célèbre de la même Ville, & du Cardinal *Alexandre Albani*, dont le Libraire de Rome a sçu mettre les Cabinets à contribution. Nous commencerons l'Extrait de ce Livre par la Traduction de quelques Lettres, concernant la fameuse dispute qui s'éleva dans le seiziéme siécle entre les Artistes d'Italie, sur la prééminence de la Peinture, ou de la Sculp-

ture. Nous parcourrons ensuite les autres, & nous tâcherons de donner toute la substance d'un Ouvrage assez peu connu parmi nous, & qui mérite tant de l'être.

Lettre de Michel-Ange Buonarotti *à Benoit Varchi* de Rome.

POUR vous convaincre que j'ai fait l'accueil que je devois au Livre que vous avez eu la bonté de m'envoyer, je vais déployer toute mon ignorance, & répondre comme je pourrai à la question que vous me faites: voici donc mon avis. Voyant que la Peinture est, si je ne me trompe, d'autant plus estimée, qu'elle tend au Relief, & que le Relief au contraire l'est d'autant moins qu'il se rapproche plus de la Peinture, j'avois toujours conclu jusqu'ici, que la Sculpture étoit le flambeau de l'autre Art, & qu'il y avoit entre eux la différence du Soleil à la Lune. Mais depuis que j'ai appris par votre Ouvrage à raisonner plus philosophiquement, & que j'y ai lû cet axiome: Que deux choses qui tendent à une même fin ne diffèrent point entre elles,

j'ai réformé ma façon de penser, & je dis maintenant que, s'il est vrai qu'un Art n'en soit pas plus noble pour réquérir plus d'intelligence & de soins, pour présenter plus de peines & de difficultés qu'un autre, à coup sûr il n'y a de la Peinture à la Sculpture nulle différence, que c'est exactement une seule & même chose, & qu'un Artiste devroit s'appliquer à réunir l'une & l'autre partie, c'est-à-dire, être également habile à sculpter qu'à peindre, afin qu'à l'avenir le Public s'habituât à en juger de la sorte.

Au reste, je pense que, puisque l'un & l'autre Art partent de la même source, il est aisé de les mettre d'intelligence. Et c'est à quoi l'on devroit, selon moi, travailler, plutôt que de fomenter une dispute, à laquelle on perd plus de tems qu'il n'en faudroit pour acquérir l'un ou l'autre de ces talens. Je dis encore, que l'Auteur qui s'est avisé de donner à la Peinture la prééminence, n'y a rien entendu; ma Servante eût mieux rendu que lui la Question, si elle s'en fût mêlée. Il y auroit mille choses neuves à dire sur ces deux Sciences; mais, je le répete, cela de-

mande trop de tems; & comme il ne m'en reste guères à mon âge, n'étant déjà presque plus du nombre des vivans, je vous prie d'excuser, si je ne puis l'employer à cette discussion; outre que c'est un honneur trop au-dessus de ma capacité, & qui ne me convient nullement.

Autre Lettre de Benvenuto Cellini, *Orfévre, au même, sur le même sujet.*

Je répondrois beaucoup mieux de vive voix à votre Question, que par Lettres; car j'écris encore plus mal que je ne compose. Me voici tel que je suis, & qu'elle est ma façon de penser. Selon moi, de tous les Arts où il s'agit du Dessein, la Sculpture est celui qui l'emporte sur tous les autres, & il est sept fois plus distingué, par la raison qu'il y a à une Statue huit Points de Vûe différens, sous lesquels elle doit se présenter également correcte & bien saisie. Aussi est-ce là le nœud gordien de l'Art, & ce qui fait que souvent le Sculpteur, (à moins que la passion de la gloire ne l'anime), se contente de perfectionner un ou deux Points de

vûe tout au plus, que la patience l'abandonne à l'égard des six autres, & que de dix Spectateurs qui environnent son ouvrage, un tout au plus en sera flatté. Mais ce défaut vient de l'Artiste, & non de l'Art. Comment *Michel-Ange* est-il parvenu à cet éclatant dégré de sçavoir, qui le met aujourd'hui non-seulement au-dessus de ses Contemporains, mais encore de tous les Peintres connus de l'Antiquité ? C'est que son Pinceau a toujours pris les plus grands chefs-d'œuvres de Sculpture pour modéles. Le Bronzino est à mon gré celui qui approche le plus de ce grand Homme : tous les autres ne font que glaner.

Mais, pour revenir à la Sculpture, l'expérience seule prouve bien sa supériorité. En effet, essayez d'exécuter les choses les plus simples, telles qu'un vase ou une colonne, en vous appliquant à imiter le modéle le plus parfait en ce genre, rendu sur le papier avec toutes les régles du dessein, vous ne ferez jamais que quelque chose de défectueux & de gauche, qui n'aura ni correction, ni grace, malgré la bonté du modéle. Rendez au contraire sur le papier les mêmes objets copiés d'après le Relief, votre co-

pie aura toute la grace imaginable. Aussi notre grand Maître, *Michel-Ange*, n'a-t-il jamais fait aucun de ces chefs-d'œuvres de Peinture que nous admirons, sans en avoir exécuté auparavant le projet en relief.

J'ajoûterai encore, pour relever l'Art de la Sculpture, que le Statuaire, pour exceller dans son genre, doit être universel. Il faut pour bien saisir, par exemple, la ressemblance d'un Militaire, qu'il ait l'ame guerriere, & qu'il connoisse la bravoure. Pour rendre un Orateur, il faut que l'Eloquence lui soit connue, &c. En un mot, la Sculpture est la mere de tous les Arts, où il est question du Dessein ; & l'Artiste qui excellera en ce genre, sera nécessairement tout à la fois bon Opticien, bon Architecte, excellent Peintre, & plus habile à coup sûr en ce dernier genre, que ceux à qui l'Art de la Sculpture ne sera pas familier. Qu'est-ce que la Peinture ? l'image d'un objet réfléchi dans une fontaine : c'est l'ombre des choses, dont la Sculpture exprime la réalité.

Voilà ce que la lecture de votre Lettre & ma franchise m'ont occasionné

de penser sur cette matiere. C'est un impromptu auquel je vous prie de passer le défaut d'exactitude, comme aussi de me croire, &c.

Autre de Jacques de Pontorme, *Peintre, au même.*

Je ne suis point étonné, vû le goût que je vous connois pour la Peinture & la Sculpture, de voir que vous preniez tant d'intérêt à fixer la prééminence entre elles, & que vous cherchiez avec tant d'ardeur à découvrir celle des deux qui doit l'emporter sur l'autre. La matiere, vû sa difficulté, ne demandoit rien moins qu'un rare Génie, tel que le vôtre, pour être approfondie. Quant à moi, je ne me sens guères capable de répondre clairement aux Questions que vous me proposez à ce sujet. Je vais donc coucher simplement par écrit, ce qui me viendra d'abord en tête, mais sans prétendre en tirer aucune conclusion, ni me mêler de décider la chose. Je ne la crois pas même au fond susceptible de discussion. Tout le mérite de ces deux Arts a pour base commune le Dessein. Voilà par où l'un & l'autre se distingue, & c'est là le point es-

ſentiel ; auſſi quiconque poſſéde à fond ce talent, eſt capable de peindre comme de ſculpter. Or comment ſéparer deux Arts qui n'ont qu'une ſeule & même ſource, où ils puiſent à frais communs toute leur beauté ? Ou ſi l'on prétend faire abſtraction de cette baſe réciproque, comment ne pas tomber dans des diſcuſſions qui ne finiront jamais ? Le Partiſan de la Sculpture, par exemple, dira que pour la perfection rien ne l'emporte ſur un ouvrage arrondi de toutes parts par le moyen du tour. Il vantera ces endroits délicats ſi ſcrupuleuſement recherchés avec le Burin, que l'on ne conçoit pas que la main d'un homme ait été capable de conduire l'outil aſſez légerement ſur des corps auſſi durs que l'eſt la Pierre. Que n'aura-t-il point à alléguer ſur la difficulté de produire un bras avancé en l'air qui n'eſt ſoutenu par rien, & qu'il faut conduire à ſa perfection, au riſque de le rompre en le dégroſſiſſant ; ſur l'impoſſibilité de réparer une faute, lorſqu'elle eſt commiſe ; enfin ſur la peine qu'il y a à faire accorder enſemble toutes les parties, attendu que l'effet ne s'en peut voir, que quand tout eſt

achevé ? Voilà ce que peut dire, entre autres choses, celui qui tient pour la Sculpture, & il aura raison. Mais par où l'Artiste vient-il à bout de vaincre ces difficultés ? N'est-ce pas par la correction du Dessein ? Sans cette base, il fera sans doute à chaque pas des fautes grossieres ; & de quelque nature qu'elles soient, je les tiens aussi irréparables dans un Art que dans l'autre. On peut encore, pour relever la Sculpture, faire l'énumération des différens corps sur lesquels elle s'exerce, comme le Marbre, le Bronze, tant d'espéces de Pierres différentes, le Bois, la Terre, &c. variétés qui demandent dans l'Artiste beaucoup d'usage & d'expérience. Je ne parle pas ici de ce que cet Art a de fatiguant pour le corps, parce que, tout pénible qu'il est, la situation de l'Ouvrier est en même tems salutaire, & contribue à fortifier sa complexion ; ce qui n'est pas dans la Peinture, où l'attitude est au contraire pernicieuse, & capable de causer de l'ennui.

Maintenant que ne peut-on pas dire en faveur du Peintre ? Son audace & son courage vont non-seulement jusqu'à vouloir imiter les Productions de la

Nature, & les rendre avec la couleur qui leur appartient, mais même jusqu'à l'embellir & enchérir sur elle. La Nuit en Peinture ne porte pas ce caractère d'obscurité, qui ne laisse rien entrevoir; elle est variée par des feux, par des éclairs qui l'embellissent. L'air est accompagné de petits nuages; une campagne représentée voisine du Spectateur, a un lointain qui la recule, & ainsi du reste; de façon qu'il est possible qu'un seul Tableau vous remette tout à la fois sous les yeux tout ce que la Nature a jamais pû inventer & produire. Le Peintre a encore pour lui ce goût de discernement qui le rend si recommandable, & qui consiste à donner à chaque chose un port gracieux, à placer avantageusement ses objets, & à répandre sur-tout de l'harmonie. Cet Art a aussi ses branches différentes. Il y a la Peinture à fresque, à l'huile, en détrempe, à la colle; ce qui exige une grande habitude, & beaucoup d'art pour connoitre à fond le mêlange des Couleurs dans tous ces différens cas, & l'effet qu'elles doivent produire.

Quant à la qualification d'audacieux, que je me rappelle d'avoir donné ci-

dessus au Peintre, je crois qu'elle lui convient, pour prétendre, comme il fait, enchérir sur la Nature, en tâchant de donner à une figure plane, la vie & jusqu'à l'expréssion. Il n'eût pas eu cette témérité, s'il eût daigné réfléchir, que quand Dieu créa l'homme, il le fit de relief, comme plus facile à animer sous cette forme. Cela devoit nous servir, ce me semble, de leçon, & nous détourner de chercher à faire un miracle, en animant une toile.

Ce n'est pas tout : on peut appuyer ces raisonnemens d'exemples pour & contre. Ce n'est point dans les admirables ouvrages de relief de *Michel-Ange*, qu'ont le plus brillé la grandeur de l'imagination & la correction du Dessein de cet Artiste, mais dans ses Tableaux, dans la régularité de ses profils. La Peinture l'attacha toujours, comme étant la plus difficile à acquérir, & ouvrant à son vaste génie une plus riche carriere. Cependant il n'ignore pas que c'est de la Sculpture qu'elle emprunte son éclat & sa durée. En effet, cet Art a l'avantage sur cet Article ; avantage dont la vraie source est plutôt dans la nature même

du Marbre que l'on y employe, que dans le mérite de l'Ouvrier. C'est pourquoi je pense qu'il en est de ces deux Arts comme du vêtement : l'un est, pour ainsi dire, l'Etoffe de Soie qui dure plus, & est aussi plus chere ; l'autre, je veux dire, la Peinture, ressemble au drap qui coûte & dure moins ; lorsque le lustre & le duvet en sont partis, on n'en fait plus de cas. Au reste, qu'elle est la chose qui ne doive pas avoir de fin ? Que n'y auroit-il pas d'ailleurs à dire à ce sujet ? mais je vous prie de m'en dispenser. Ma plume refuse d'aller plus avant, si ce n'est pour vous assûrer que personne ne vous est plus dévoué que moi; mais j'aurai encore assez d'encre, pour mettre la date de ma Lettre. Je suis, &c.

Autre de Tribolo, *au même.* (On ne marque point qui étoit ce Tribolo).

Je ne puis vous exprimer la joie que votre Lettre m'a causée, ni avec quelle satisfaction j'y ai vû que vous prenez à cœur une chose qui ne peut manquer d'intéresser effectivement quiconque aime les gens de bien. Il n'y a que

Dieu qui puiſſe pénétrer certaines choſes, & tout ſçavoir : pour nous, notre ſort eſt de trouver tout bon. J'ai encore appris avec un vrai plaiſir, que votre ami *Luc Martini* vous avoit apporté des nouvelles du divin *Michel-Ange*, & je m'en réjouis de bon cœur avec vous. J'eſpère, (& Dieu veuille que ce ne ſoit point en vain) qu'il reviendra parmi nous. Je voudrois auſſi pouvoir réſoudre ce que vous me propoſez. Ce n'eſt pas ſans peine que j'éprouve combien je ſuis incapable de remplir là-deſſus votre attente ; cependant je vous aime trop pour ne vous pas dire mon avis en deux mots. Je crois d'ailleurs devoir cette franchiſe au zéle avec lequel je vois que vous cherchez à découvrir la vérité ſur ce point. Car je m'imagine que vous connoiſſez toutes les raiſons, qui de part & d'autres la contrebalancent. Voici donc ce qu'il m'en ſemble. Le but de la Sculpture eſt de montrer aux hommes la vérité, & de la leur faire toucher au doigt, de façon que tout le monde ſoit à portée de la connoitre, fût-ce même un aveugle de naiſſance,

qui pourroit par le tact seul, en s'approchant d'une Statue, dire si c'est un Homme ou une Femme, ou un Enfant qu'elle représente. Il n'en est pas ainsi de la Peinture : en vain chercheroit-on à s'instruire, en touchant, on n'y trouveroit rien. D'où je concluds que cet Art est un Art trompeur, qui ne présente pas la vérité, & s'éloigne en cela de la Nature qui n'en a jamais imposé aux hommes. Ainsi il y a de la Peinture à la Sculpture la même différence que de l'ombre à la réalité ; en sorte que, pour moi, s'il falloit personnifier le mensonge, ce seroit sous la forme d'un Peintre que je le représenterois. Voici encore un fait certain. Faites exécuter un même Sujet par un Peintre & un Sculpteur égaux en mérite : vous trouverez toujours de plus dans l'ouvrage du Sculpteur cet air de vérité qui assûre à l'homme que ce qu'on lui présente est tel qu'il le voit ; faites la même expérience, en prenant deux Artistes égaux en maladresse, le mauvais Statuaire aura toujours sur l'autre le même avantage. Aussi je me rappelle d'avoir vû à Rome un Em-

blême, où la Sculpture est d'or massif, & la Peinture d'argent : la premiere tend la main droite, & l'autre la main gauche. Je ne finirois pas sur cette matiere : mais comme la fin de cette discussion seroit d'en revenir toujours au même but, je finis en vous demandant votre amitié, & vous disant adieu.

Autre de Maitre Tasso, (*très-habile Graveur en Bois, & Architecte*).

Je n'avois osé jusqu'ici répondre à la Lettre que vous m'avez écrite, pour me demander mon avis sur la grande Question de la prééminence entre la Sculpture & la Peinture, parce que quand je l'ai reçue, la plûpart de nos Artistes de l'un & de l'autre genre, les Peintres sur-tout, étoient soulevés contre vous, & très-scandalisés des Lettres que vous écriviez de toutes parts sur cette matiere. Mais je passe aujourd'hui par-dessus cet inconvénient, en faveur de la Lettre que notre ami *Luc Martini* vient de me montrer de vous, au sujet de la Tour ruinée qu'il a faite, & que tout Florence connoit.

Ainsi je suis déterminé, malgré que j'en aye, à vous dire ce que je pense sur la Peinture & la Sculpture, quelque peu capable que je sois de traiter une telle matiere. Je serai court, comme vous m'en priez ; car il est hors de mon pouvoir de ne vous pas obéir. Je vais donc, au risque d'être traité de présomptueux & de téméraire, m'expliquer en deux mots, aimant mieux passer pour tel, que de paroitre à vos yeux ignorant ou dissimulé. Pour des raisons, mon avis n'a pas besoin d'en chercher qui l'étayent, tant il est clair & aisé à comprendre ; d'ailleurs vous avez tant reçu à ce sujet de pour & de contre, que cela deviendroit superflu. Je n'entends non plus décider que la Question de la noblesse, & je dis que c'est à la Sculpture qu'en ce genre le pas appartient, puisqu'elle a l'avantage d'être ce qu'elle paroit, au lieu que la Peinture paroit simplement ce qu'elle devroit être, & ce qu'elle n'est pas, je veux dire, de relief. Prenez la Sculpture en tout sens & de tous les côtés, par-tout vous trouverez la véritable Nature, & vous la toucherez

même. Dans la Peinture au contraire, tout se borne au plaisir de la vûe. C'est ce qu'il est facile d'éprouver, en visitant dans Rome les magnifiques chefs-d'œuvres qui s'y trouvent dans ces deux genres... La Peinture vous ravit, mais la Sculpture vous enleve pour le moins autant. En un mot, la fin que la Sculpture se propose étant la plus noble, son Art l'est aussi davantage. On ne sçauroit refuser de convenir, que c'est lui qui approche le plus de cette Nature qui m'a fait, comme vous me voyez, de relief, & qui veut que je sois rendu de même. Je vous écris ceci (vous le verrez bien), en poste, & presque malgré moi. C'est l'effet, encore un coup, de la Lettre que vous avez écrite à *Martini*, dans laquelle vous ne voulez plus, dites-vous, m'appeller *Maître*. En ce cas, je me dirai de mon chef, votre serviteur, Maître *Tasso*.

Autre du Bronzino, *Peintre, au même.*

Mon deſſein eſt de vous écrire de la maniere la plus claire, & la plus courte cependant qu'il me ſera poſſible, touchant cette diſpute de rang & de nobleſſe entre les deux Arts qui font le plus d'honneur à l'induſtrie humaine, je veux dire, la Sculpture & la Peinture. Pour décider la queſtion, je crois à propos de rapporter les raiſons que chacune allégue en ſa faveur, & d'en faire enſuite la comparaiſon. Je commence par vous prévenir cependant, que c'eſt pour la Peinture que je crois devoir pencher, & que mon intention eſt de défendre ici ſes droits, comme étant ceux qui me paroiſſent les plus légitimes & les mieux fondés. Cela ne m'empêchera pas de mettre très-fidélement au jour & ſans aucune partialité, les raiſons du parti contraire. Cette diſcuſſion demanderoit, je l'avoue, attendu ſa difficulté, un long & ſérieux examen; auſſi ne vous attendez pas à me la voir traiter à fond : mais je ferai cet examen, comme je vous l'ai dit, le plus clairement

& le moins longuement qu'il me sera possible.

Ceux qui prennent le parti de la Sculpture, ont coutume de relever d'abord l'avantage que cet Art a sur la Peinture, de durer plus long-tems. En conséquence ils prétendent que l'un est plus beau & plus noble que l'autre. Plus, disent-ils, un Chef-d'œuvre qui a coûté à l'Artiste des soins infinis pour le conduire à sa perfection, est solide & durable, plus long-tems il fait de plaisir. Il porte dans des âges bien plus reculés le souvenir, tant des objets qu'il retrace, que de l'Ouvrier qui l'a fait : donc il est plus utile que la Peinture, & produit de plus grands avantages. La difficulté est encore, selon eux, un mérite de cet Art. Une Statue est plus difficile à faire qu'un Tableau, vû la dureté de la matiere qu'on y emploie, telle que le Marbre, le Porphyre, &c : joint à ce que l'on n'y a pas la ressource de réparer une faute commise, & que l'ouvrage se faisant par la soustraction des parties, on ne peut rajouter, si l'on a trop enlevé ; au lieu que la Peinture permet d'effacer, & de recommencer à l'infini.

ini. Donc, concluent les Partisans de la Sculpture, cet Art demande plus d'adresse, de jugement, & d'attention que l'autre ; & par conséquent il est le plus noble, & le plus relevé des deux. Ils ajoutent à cela, que le but que l'un & l'autre se propose, étant d'imiter la Nature, leur commune maîtresse, & la nature ayant donné du relief à toùs ses ouvrages, celui qui l'imite en ce genre, remplit mieux la fin qu'il s'est proposée, en ne travaillant pas seulement pour la vûe, comme la Peinture, mais encore pour le tact ; qu'ainsi une Statue s'appercevant par plus de sens qu'un Tableau, est un ouvrage plus universel, & qui réunit plus de perfections. Une autre raison que l'on allégue encore pour cet Art, c'est que le Sculpteur ayant à présenter son ouvrage, sous autant de points de vûe, qu'il y a de parties dans le cercle, où l'on peut se placer pour l'envisager én tournant autour, il faut qu'il le travaille de toutes parts, & que sa Figure soit dessinée aussi correctement par derriere & sur les côtés qu'en face : au lieu que le Peintre n'offre jamais qu'un seul & même point de

vûe, encore le choisit-il selon sa f
taisie; & pourvû que du côté c
présente son objet, il le fasse avec gr
tous les autres lui sont indifféri
Donc, ajoute-t-on, la Sculpture est j
difficile & demande plus d'habil
Outre qu'il est plus agréable de tem
ver dans la même figure toutes
parties d'un même objet, & de p
voir y admirer successivement le
sage, la Poitrine, les Flancs, la cl
des Reins, la position des Epaule
des bras, & de considérer la parf
harmonie qui régne dans tout cet
semblage, plaisir complet que n'c
pas la Peinture.

Enfin, pour rehausser la Sculptu
ses Sectateurs avancent que les v
qu'elle se propose, sont plus relev
que celles de la Peinture; que son o
est d'orner les Villes & les Places
bliques de Statues de Bronze ou
Marbre, en l'honneur des grands h
mes, de contribuer à leur immo
lité, & d'animer par là les autres
désir de la gloire, & d'un pareil h
neur. Ils n'oublient pas d'ajoûter
core, que cet Art est bien plus vér
que que l'autre, en ce que les p

portions y sont réelles, & ne peuvent s'y donner par la simple apparence, comme dans la Peinture. Enfin ils se rejettent sur son utilité, & ils prouvent qu'en ce genre elle l'emporte encore, étant employée dans presque tous les ouvrages publics, comme Fontaines, Mausolées, & autres morceaux d'Architecture; au lieu que ce qui sort des mains du Peintre, n'est qu'une pure fiction qui tend uniquement à l'amusement, & qui n'est d'aucune utilité réelle.

Ceux qui au contraire tiennent pour la Peinture, ne manquent pas de répliques à toutes ces raisons; & pour commencer par la premiere, qui est la durée, ils répondent que cet avantage n'est point un effet de l'Art, mais de la Nature qui a formé le Marbre & le Porphyre, dont se sert le Sculpteur, & qui leur a donné ce caractère de solidité qui fait que l'Ouvrage subsiste plus long-tems; qu'ainsi c'est à elle que la gloire de cette solidité de la matiere appartient, non à l'Art qui ne fait qu'en limer & polir, comme on sçait, la superficie.

Quant à la seconde objection qui

roule ſur la peine de l'Artiſte ayant un ſujet auſſi dur à traiter que la pierre, & ſur la difficulté de réparer, ſi par malheur il a trop enlevé : on répond encore que, ſi l'on entend parler de la fatigue corporelle, loin que cela rende un Art plus relevé, c'eſt au contraire ce qui l'avilit, attendu que plus il tient au Méchanique, moins il eſt eſtimé ; autrement les plus nobles métiers ſeroient ceux de Carriers, de Paveurs, des Payſans qui bêchent la terre, ou des Maréchaux, &c. Si c'eſt de la fatigue d'eſprit & de ſa contention qu'il s'agit, la Peinture, ajoutent ſes Partiſans, non-ſeulement en cela ne le céde point, mais l'emporte même beaucoup ſur l'autre. A l'égard de la difficulté, ou, pour mieux dire, de l'impoſſibilité de remettre lorſqu'on a trop enlevé, la réponſe eſt, qu'il n'eſt point ici queſtion de ces Sculpteurs, ni de ces Peintres qui ne ſemblent nés que pour déshonorer les Beaux-Arts, mais de ceux qui y excellent ; or un grand Artiſte ne tombera jamais dans l'inconvénient d'avoir enlevé plus qu'il ne falloit de ſon bloc, ſans quoi il pécheroit eſſentiellement contre les ré-

gles. Il commencera donc par ébaucher son ouvrage, de façon qu'il soit ensuite le maître de laisser ou d'enlever ce qui convient, beaucoup plus aisément même que le Peintre. Mais en supposant qu'il fût inévitable d'ajouter à une partie trop évuidée, qui ne sçait combien cela est facile ? Ne voit-on pas tous les jours des Statues de plusieurs piéces ? Combien n'y en a-t-il pas, dont on refait après coup le buste ou les bras ? La dextérité même de l'Art consiste à réunir ces différens morceaux, de façon que cela ne s'apperçoive pas ; & lorsqu'on y a réussi, une Statue a beau être de plusieurs piéces, elle ne perd rien de son mérite.

Enfin pour réponse à la troisiéme objection, les Défenseurs de la Peinture disent : qu'il est bien vrai que ces deux Arts tendent au même but, qui est l'imitation de la Nature, mais que celui des deux qui travaille en relief, n'en est pas pour cela plus parfait que l'autre. L'avantage du relief est un de ceux dont l'honneur est encore dû tout entier à la Nature. C'est elle qui a placé dans la matiere ces dimensions de longueur, largeur &

profondeur, qui constituent le relief. L'Art ne fait que développer sous une certaine forme ces propriétés, ou, pour mieux dire, appliquer aux corps, qui les possédent, une détermination extérieure, & qui ne consiste qu'en lignes superficielles. La même réponse sert encore à l'objection de la pluralité des sens que la Sculpture contente: c'est toujours la Nature qu'il faut admirer en cela.

Lettre de François Sangallo, *Sculpteur*, *au même.*

Versé, comme vous l'êtes, dans toute sorte de Sciences, vous n'aviez pas besoin assurément de mes lumieres pour décider la Question que vous me proposez, & en supposant même qu'elle fût épineuse, vous seriez venu à bout de la résoudre, sans le secours de personne. Mais la façon obligeante avec laquelle vous vous y prenez, exige du retour, & je me sens indispensablement obligé de satisfaire la noble curiosité qui vous anime, malgré la difficulté de l'entreprise, qui devroit plutôt m'engager au silence. Pour vous obéir donc en partie, je vous dirai

d'abord ce que vous n'ignorez pas: c'est que la Peinture est un Art très-noble, & dont les Anciens faisoient beaucoup de cas, vû les difficultés qu'y rencontrent ceux qui la cultivent. Vous sçavez encore que dans ce monde chaque chose se présente sous deux faces, & que, si la Peinture a ses désagrémens, elle ne laisse pas de faire éprouver à l'Artiste un plaisir secret qui le dédommage.

Il contemple avec satisfaction la réalité qu'il vient de donner, en peu de tems & à peu de frais, à une idée dont il est le pere; ce mêlange agréable des couleurs, si flatteur pour la vûe, le réjouit. L'exécution vient-elle à ne pas répondre d'abord à son dessein, il a l'agrément d'effacer autant de fois qu'il lui plaît, & de faire renaître divers objets sur sa toile, jusqu'à ce qu'ils lui plaisent. C'est principalement à cet avantage que nous sommes redevables de la perfection où nous voyons cet Art parvenu. Sans ce pouvoir d'effacer & de refaire sur le champ, tous nos grands Maîtres, moins animés par la possibilité du succès, n'eussent pas poussé si loin leur scrupuleuse exactitude. Un autre

motif de contentement que fournit encore la Peinture à ceux qui l'exercent, c'eſt qu'ils n'ont jamais qu'un ſeul point de vûe de leur objet à perfectionner. Si c'eſt, par exemple, une nudité de face, pourvû que le côté qui s'en apperçoit, c'eſt-à-dire, tout l'abord antérieur, ſoit régulier, ni le dos, ni les côtés ne l'occupent point; ce qui eſt d'autant plus heureux, que rarement, comme on ſçait, le Peintre préſente une figure nue, tellement diſpoſée, qu'onpuiſſe la voir & l'examiner tout autour, comme dans la Sculpture. Le Peintre a donc l'avantage de choiſir l'attitude qui lui paroit la plus gracieuſe, & d'y mettre toute ſon attention, Enfin j'ajoûterai, que cet Art a encore l'agrément de ne point fatiguer le corps, & de pouvoir s'exercer par un homme délicat, ſans qu'il en ſoit incommodé. Il eſt donc vrai que toute choſe a, comme je vous l'ai dit, ſon bon & ſon mauvais côté. Retournez en effet la Médaille, vous appercevrez des difficultés conſidérables, telles que le mêlange des Couleurs, pour la diverſité des nuances & le traitement des ombres, d'où dépend tout l'Art de la

Peinture, & ce merveilleux ſecret qui conſiſte à faire ſaillir les objets ſur le plan uni d'une toile, ou à les y repréſenter tellement enfoncés, que l'œil du Spectateur s'y trompe, & croye voir du relief où il n'y en a pas : car voilà le vrai but & le point de la perfection que cherche tout Peintre un peu jaloux de ſa réputation. Mais ce n'eſt pas ſans peine qu'on y atteint, & quiconque y eſt parvenu, mérite les plus grands éloges. La difficulté eſt telle, ſelon moi, qu'un Peintre de la ſeconde claſſe eſt encore, à mon avis, un homme rare & recommandable. Malheureuſement pour cet Art, il n'eſt plus de Mécènes, & l'on ne s'aviſe guères de nos jours de payer les chefs-d'œuvres, ſoit de Peinture, ſoit de Sculpture, comme autrefois, au poids de l'or. Qu'arrive-t-il de-là ? C'eſt que les hommes quittent le noble chemin de la gloire, pour tenter la fortune par d'autres voies moins honorables, & ſouvent vicieuſes.

Voilà ce que j'avois à vous dire ſur la Peinture ; venons maintenant pour remplir notre tâche à l'Art dont vous parlez, je veux dire, à celui des *Sta-*

tuaires ; car c'eſt ainſi que les An
nommoient ceux qu'aujourd'hui l
gaire appelle *Sculpteurs*. Il eſt trè
ble ſans contredit : le nom d'A
lui convient même que relative
à la fatigue corporelle qu'il occa
ne ; car, ſi on le conſidère du cô
facultés ſpirituelles qu'il exige,
que l'imagination & la préſence
prit, il mérite le nom de Science
pendant je vous dirai, que, depui
votre Lettre m'eſt parvenue, j'ai
coup réfléchi ſur cette matiere : j
cherché le côté le plus favorable, je
dire, ce que l'Art a de plus ſatisfai
comme je viens de vous le faire
dans la Peinture, mais fort en
De quelque côté qu'on l'enviſage
n'apperçoit que fatigues, embar
difficultés, déſagrémens ; ce ne
que ſujets perpétuels d'allarmes &
quiétudes, tant que dure l'ouvrag
n'eſt que lorſqu'il eſt achevé que
tisfaction ſe manifeſte, & que
goûte le plaiſir du repos que tan
fatigues ont rendu piquant & n
faire. Entrons dans le détail,
mieux vous en convaincre. D'abo
Sculpteur n'a pas ſeulement be

d'autant de correction que le Peintre dans le Dessein, il faut encore, s'il est permis de parler ainsi, qu'il le sçache mieux qu'aucun autre Artiste, & le possède plus en détail, attendu que la diversité des attitudes est plus grande dans son Art. Je veux dire que le même objet, une nudité, par exemple, rendue par le Peintre & par le Sculpteur, offrira chez le dernier plus de parties que sur la toile, où un côté seul est apperçu; au lieu que, dans la Statue, il y a autant d'attitudes que de points de vûe différens. C'est une figure, qui, pour ainsi dire, en rassemble nombre d'autres, selon le côté d'où on l'envisage. Donc il faut une connoissance plus étendue du Dessein dans le Sculpteur, ce qui rend en cela son Art plus difficile que l'autre.

Mais passons cela. La premiere difficulté que l'Artiste a à surmonter, c'est celle de se pourvoir de sa matiere, je veux dire, de Marbre. Car pour le Bronze & les autres matieres, je n'en parle pas, puisqu'ils lui sont fort inférieurs. Or comment l'Artiste se procurera-t-il du Marbre? Le prix en est si considérable, qu'il n'y a

qu'une République ou un Souverain qui puisse en faire la dépense. Si par malheur pour cet homme son mérite ne perce pas jusqu'à eux, le voilà hors d'état d'exercer son sçavoir faire, ce qui n'arrive que trop souvent : car l'envie est sans cesse à épier le talent, mais pour l'étouffer, & l'empêcher de se produire. La Cour, toujours faite pour ignorer la vérité, croit son témoignage. Et en effet, obsédée par mille gens qui, pour avoir vû trois ou quatre Médaillons, & s'être meublé la mémoire de deux ou trois mots de l'Art, font profession d'être Connoisseurs, comment ne s'y laisseroit-elle pas tromper ? Ces gens louent ou blâment d'un ton décisif, quoique sans y rien entendre; ou, pour mieux dire, à travers mille flatteries basses, que leur arrache sans cesse l'ambition de se voir considérer, ou la crainte de perdre le crédit qu'ils croyent avoir auprès du Prince, ils blâment constamment les autres, pour mieux se faire valoir. Souvent même la conformité d'ineptie, de méchanceté & de jalousie, venant à former entre eux une espéce de liaison, vous les voyez se liguer d'un commun

accord, pour censurer tout ce qu'ils voyent, & ne trouver qu'eux dignes d'éloge : complots odieux qui annoncent le peu qu'ils valent. Car s'ils se sentoient un mérite réel, chacun travailleroit de son côté à le mettre au jour, louant dans autrui sans partialité & généreusement ce qui mériteroit de l'être, & ne haïssant que le vice. Tel est le caractère des gens vertueux & vraiment recommandables. Vous trouverez sans doute que je m'éloigne un peu trop de mon sujet : c'est lui au reste qui m'a conduit à cette disgression, qui vous fera sentir à combien d'inconvéniens la Sculpture est sujette. Mais revenons à notre argument. Sans l'aide donc de ce Souverain ou de cette République, notre Sculpteur ne peut exercer son talent. Il faut qu'il renonce à l'Art, en maudissant la Nature qui l'a engagé inutilement dans une pareille carriere, à moins qu'il ne fasse, comme fit il y a quelque tems un de nos Confrères, dont l'Histoire seroit trop longue à vous conter, & m'éloigneroit trop de mon sujet. Poëtes & Philosophes, que vous êtes

heureux de pouvoir seuls, & à si
de frais, mettre au jour vos prod
tions ! Supposons à présent que l
ait accordé à notre Artiste le Mar
qu'il demandoit, que d'hommes,
de machines & de leviers ne fau
t-il pas pour remuer cette masse én
me ! Cela fait, c'est à l'Artiste à s
mer ensuite d'une patience & d'
persévérance de plusieurs années, se
la nature de l'ouvrage, & à soutenir p
dant tout ce tems son imagination
le même ton, ce qui n'est pas
de chose. Le plus long ouvrage
Peinture peut aller à un an, mai
n'en est pas de même en Sculptu
les longueurs de cet Art sont inco
préhensibles. Si ceux qui ne sont
au fait de ce talent, sçavoient tou
qu'il renferme de peines & de d
cultés, ils en demeureroient interd
Quand il n'y auroit que la fatigue
corps, qui tantôt est renversé, ta
à genoux, & prend mille autres a
tudes gênantes, sans oublier ce pe
maillet qu'il faut toujours avoir le
& ce ciseau qui fatigueroit à la
gue l'homme le plus robuste &

mieux constitué. Le Sculpteur, au bout de sa journée, se trouve aussi plein de dégoût que de poussiere, & dans un état à rougir de sa propre figure. Voilà du côté du corps les agrémens & la satisfaction que cet Art procure. Examinons-le maintenant par un autre endroit, & voyons ce qui se passe dans la tête du Sculpteur. J'y vois une crainte perpétuelle, que sa matiere ne vienne à lui manquer, soit par la rencontre de quelque défectuosité, soit pas sa faute à lui-même : car que l'un ou l'autre cas arrive, voilà le Statuaire hors d'état de continuer, ou, s'il a la témérité de reprendre l'ouvrage, malgré ce défaut, il est dans l'obligation du moins d'y rajuster une piéce ; ce qui fait un très-vilain effet, comme il est aisé de le voir à ces Statues publiques faites dernierement, dont une péche par un défaut à la tête, de façon que le modèle mis auprès, on est frappé de la défectuosité & de l'erreur que l'Artiste a commise en enlevant trop de matiere. Comme il n'est pas possible de réparer la faute, on a été obligé d'y appliquer après coup un morceau de marbre rapporté, ce qui déshonore l'Art,

& en blesse toutes les régles. Le Peintre ne court pas ces risques : il efface tant qu'il lui plait, & recommence sans qu'il y paroisse ; au lieu que le Sculpteur en cherchant même à réparer sa faute, s'affiche pour ignorant & maladroit. Voyez donc par là combien cette profession est épineuse. Je ne vous ai cependant rien dit de cette dureté du Marbre, qui est cause que l'ouvrage exige tant de tems pour être conduit à sa perfection, & par conséquent tant de courage, d'assiduité & de patience de la part de l'ouvrier. Car les progrès que l'on fait en ce genre de travail, ressemblent à ceux de la Nature ; ce n'est qu'à la longue qu'ils deviennent sensibles. Aussi étoit-ce très-à-propos que ce Statuaire à qui Alexandre le Grand demanda ce que c'étoit que la Sculpture, répondit : *que c'étoit une seconde Nature.* Ces paroles ont été depuis gravées sur la pierre, & sont passées en Sentence. Que l'on cherche aujourd'hui, parmi les gens de cet Art, des Philosophes de la trempe de celui qui fit cette réponse, en trouvera-t-on ? Que dis-je ? la plûpart sont fiers, grossiers, avares, envieux, mé-

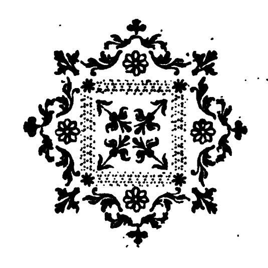
disans, peu dignes du nom de *Virtuoses*, puisque c'est au contraire le vice même personnifié. Voilà ce que produit en eux le rehaussement de fortune dont ils jouissent aujourd'hui; mais qui ne fait que mieux sentir le peu de noblesse & d'élévation dont leur ame est susceptible. Revenons à la Sculpture. Voici encore un nouvel inconvénient qu'elle présente : c'est que si l'Ouvrier a, par inadvertance, trop enlevé de son bloc, & qu'il veuille y remédier, plus il dégrossit, plus il gâte son ouvrage, & plus sa matiere décroit, de façon que le mal est si difficile à réparer, qu'il n'y a que les gens du métier qui puissent le concevoir. En voilà assez pour vous faire juger des désagrémens de cet Art. Je vous laisse maintenant à décider laquelle des deux Professions l'emporte sur l'autre. Il est bien vrai que la Sculpture promet à celui qui y réussit une gloire durable, & qu'elle le rend immortel, attendu que, si quelque chose en ce monde a la solidité en partage, c'est le Marbre. La matiere employée dans tous les autres sortes d'Ouvrages, dégénere bientôt, au lieu que la Sculp-

ture n'a rien à redouter, par exemple, ni du feu, ni de la glace. Le tems seul, ce destructeur universel, parvient enfin, mais non sans peine, à l'endommager. Ainsi le Statuaire est dédommagé de toutes ses peines, par le point de vûe flatteur d'une gloire durable, & l'on peut placer ici à propos une maxime de notre divin *Dante*, qui veut que l'on juge de la perfection d'une chose par la vivacité du plaisir & de la peine tout ensemble qu'elle est capable de faire éprouver. Or il est certain que, si les désagrémens sont aussi considérables que nous venons de le voir, le plaisir & la satisfaction de vivre long-tems dans l'avenir sont bien suffisans pour les compenser tous, quels qu'ils soient. Je concluds donc, en disant, que, si la Peinture a la difficulté des ombres & de la lumiere, la Sculpture en trouve dans la coupe de la matiere qu'elle employe : dans l'une, ce sont les profils, dans l'autre la multiplicité des points de vûe pour le même objet. La peine du Peintre consiste à faire bien saillir ses sujets sur une surface plane, telle que la toile ; celle du Sculpteur, à ne pouvoir réparer sa

faute, lorsqu'il a trop enlevé de matiere, sans qu'il y paroisse. Enfin le premier fait, avec moins de peine & de tems, des ouvrages que le feu, l'eau, le froid peuvent gâter très-facilement; tandis que le second enfante, après de longs & rudes travaux, un Chef-d'Oeuvre que la seule longueur du tems peut altérer. D'où je crois pouvoir tirer la conséquence, que la Sculpture, comme plus difficile & plus durable, est des deux Arts le plus noble, puisque c'est par leur solidité que les choses acquierent le titre d'immortelles; & quand elle n'auroit que cette qualité qui seule la rend recommandable, elle est plus que suffisante pour qu'aucun autre Art ne puisse point entrer en comparaison avec elle & pour confondre ses Adversaires. Je pourrois m'étendre encore plus que je n'ai fait sur cette matiere, mais je crains de multiplier mal-à-propos les moyens. Je ne vous dirai rien par conséquent de tous ces différens genres de Sculpture qu'on nomme Bas-reliefs à demi-saillans & de trois quarts, qui ont chacun leurs difficultés. Je passe ici tout ce détail sous silence, attendu

que j'en ai parlé plus au long ailleurs, comme je me propose de vous le faire voir, si votre patience vous permet de m'écouter. Je n'ai plus qu'une seule preuve à vous donner de la supériorité de la Sculpture, par rapport aux difficultés. Vous sçavez qu'en Flandres, dans la France, & même en Italie, il n'est pas rare de voir des femmes estimées pour leur habileté en fait de Peinture; mais nulle part, ni en aucun tems, vous n'en trouverez qui se soient mêlé de sculpter. Ce que j'en dis au reste, n'est pas pour déprécier l'autre Art, mais seulement pour vous faire voir combien la Peinture est bornée, relativement à la Sculpture, que l'on peut vraiment qualifier d'infinie. Mais je m'apperçois de ma prolixité : j'avois compté que deux lignes suffiroient pour vous faire part de mon avis, lorsque j'ai tout-à-coup senti mon imagination se monter & m'entraîner, comme malgré moi, au point que voici plus d'une feuille d'écriture. Ce n'est pas cependant que j'y aie regret : je compte trop sur votre complaisance & sur votre bonté, pour craindre de vous avoir ennuyé. Je vous prie de tenir cette Lettre

mal rédigée dans le secret, & d'en réserver le plaisir pour vous seul. A tout autre que vous, je n'en aurois sûrement pas écrit si long, pour bien des raisons. Aimez-moi toujours aussi sincèrement que je vous aime. Adieu &c.



SUISSE.

LETTRE adressée aux Auteurs du Journal Etranger, *par M.* Schmidt, *de Berne.*

GUILLAUME TELL. Fable Danoise. *L'homme est de glace aux vérités, il est de feu pour le mensonge*, in-8°. 1760.

VOILA, Messieurs, le titre d'une Brochure publiée il y a peu de jours en cette Ville. Quoiqu'elle n'ait que trente pages, je crois qu'elle mérite plus d'attention que bien des *in-folio*. Quoi de plus intéressant pour notre Nation, qu'une Piéce écrite avec force & avec chaleur, où l'on entreprend de prouver, que tout ce qu'on a dit de *Guillaume Tell*, cru le Fondateur de notre liberté, dont nous sommes toujours très-jaloux, n'est qu'une fable qui n'a pas le moindre fondement? On connoit l'Auteur de cette Brochure. C'est un Sçavant des plus versés dans l'Histoire de la Suisse; mais on n'est pas d'accord sur le but qu'il s'est pro-

posé dans cet Ouvrage. Est-ce un badinage, ou parle-t-il sérieusement ? C'est ce que je ne déciderai point. L'Histoire de notre Patrie étant peu connue chez vous, je dois d'abord vous rappeller en peu de mots le fait de *Guillaume Tell*, dont il est question, & je me sers des paroles de notre Auteur.
» Nos Annalistes, se copiant l'un l'autre, s'accordent à dire, qu'en 1307 un Paysan de Burglen, au Canton d'Uri, habitant à Altorf, nommé *Guillaume Tell*, fut condamné par *Gessler*, Baillif Autrichien, d'abattre une Pomme sur la tête d'un de ses Enfans qui n'avoit pas respecté le Chapeau du Baillif planté sur une perche. Ce coup ayant réussi, *Gessler* lui demanda à quel dessein il avoit une seconde fléche dans son carquois. *Tell* répondit d'abord, que c'étoit la coutume des Arbalêtriers ; mais pressé plus vivement, il dit, que cette fléche n'auroit pas manqué le Baillif, s'il avoit eu le malheur de tuer son Enfant. *Tell* fut lié, garotté & conduit sur un Navire, pour être enfermé le reste de ses jours à Kusnacht. Un orage étant survenu, *Tell*

» fut relâché pour prendre le gouver-
» nail. Il conduisit le Navire vers la
» Blatten, il prit son carquois & sa
» fléche, sauta du Vaisseau, en le re-
» poussant d'un coup de pied, se sauva,
» attendit *Gessler* dans des défilés, &
» le tua. *Tell* courant ensuite à Schwyz,
» fit part à ses Concitoyens de ce qu'il
» avoit fait, ce qui donna lieu à la fa-
» meuse confédération des Suisses». C'étoit-là ce qu'on croyoit jusques ici de *Guillaume Tell*, & la mémoire de ce fait a été consacrée depuis par des Chapelles fondées en actions de graces, par des Processions, des Médailles, des Inscriptions, & par une infinité de Chansons faites en l'honneur de ce Héros Républicain. Voyons les raisons qui ont engagé notre Sçavant à mettre cette Histoire au nombre de plusieurs Fables dont l'Histoire ancienne de notre Patrie est défigurée, comme celle de tous les Peuples du Monde.

Notre Auteur observe d'abord, qu'on doit lui sçavoir gré de ce qu'il efface de notre Histoire un fait qui lui paroit ternir les vertus de nos Ancêtres. *Y a-t-il*, ce sont ses termes, *de faits plus odieux que ceux de l'assassinat? Est-ce*

à nous à reprocher aux Autrichiens l'orgueil de Gesſler, *qui obligea le Payſan à reſpecter ſon Chapeau planté ſur une perche ; lorſque ces mêmes Autrichiens nous peuvent reprocher la ſanglante vengeance que* Tell *en prit ?* On cite M. *de Voltaire*, *Guilliman*, *Jacques Chriſtophs*, & *Iſaac Iſelin*, auxquels cette Hiſtoire a paru ſuſpecte ; puis viennent les régles, ſelon leſquelles la ſaine Critique juge des faits hiſtoriques. *Guillaume Tell* eſt mis à cet examen, & voici en ſubſtance les objections qu'on nous fait. *Je défie*, dit l'Auteur, *tous ceux qui voudroient ſoutenir la vérité de l'Hiſtoire de Tell, de me montrer une Chronique manuſcrite ou imprimée, dans laquelle cette Hiſtoire ſoit rapportée, ſi ce n'eſt 200 ans après l'époque où on la place.* Les anciennes Chroniques, compoſées par nos voiſins, n'en font aucune mention, quoiqu'elles rapportent amplement l'expulſion des Baillifs Autrichiens, & leur tyrannie qui obligea nos Ancêtres à les chaſſer. *Peterman Etterlin, Greffier de Lucerne, qui a vêcu du tems de la guerre des Suiſſes avec l'Empereur Maximilien, eſt le premier qui rapporte cette Fable de*

Tell, *sans nous en donner de garants* ; ainsi sa Chronique mérite peu d'attention. On passe ensuite aux circonstances de cette Histoire, pour prouver que c'est un tissu de Fables. Il paroit d'abord peu probable que *Gessler*, se défiant des Suisses, ait planté son Chapeau sur une perche, pour tyranniser le Peuple, & pour connoitre les sujets fidéles. L'Histoire de la Pomme est aussi très-suspecte à notre Auteur : *Je défie encore*, dit-il, *tout Arbalêtrier, si habile qu'il soit, de faire un coup pareil. En mettant de côté la distance énorme que les Habitans d'Altorf supposent entre* Tell *& son Enfant, & qui surpasse toute imagination, je ne considérerai que la situation de* Tell. *Il voyoit la vie de son Enfant exposée au hazard, & sa main reste ferme, son bras se roidit, il abat la Pomme d'un seul coup.* L'Auteur ajoûte, qu'on montre actuellement à *Altorf* la place où la Perche étoit plantée, quoique cette Ville, selon une ancienne Tradition, ne soit plus au même endroit, où elle étoit du tems de notre premiere Alliance. Il trouve *Tell* bien sot, quand il répond, que sa seconde fléche étoit destinée pour le Baillif ; ce-

pendant on voit par la suite qu'il ne manquoit pas d'esprit. *Un miracle des plus grands*, continue notre Auteur, *sauve le stupide Tell. En passant l'Axenberg, pour faire le trajet de Fluelen à Brunen, il survient un violent orage, unique peut-être dans ces contrées. Le passage est très-petit, & personne ne peut se souvenir qu'il y ait eu l'ombre d'orage dans cette partie du Lac de Lucerne.* Il trouve encore fort singulier que *Tell* soit en même tems excellent Arbalêtrier, & Nautonnier habile. Il est surpris de voir qu'on lui confie le gouvernail, quoiqu'on eût lieu de se défier de lui. Le saut hardi, qui mit *Tell* en sûreté, ne lui paroit pas moins suspect, ainsi que le merveilleux coup de pied dont il repoussa le Navire. *Le stupide Tell*, ajoûte l'Auteur, *a tout d'un coup une pénétration inconcevable ; il juge d'abord au cours des vagues où* Gessler *peut aborder ; mettons-le à la tête des plus habiles Pilotes de l'Univers, & on ne l'aura pas assez bien placé pour ses talens.* Tell *ayant ainsi connu où* Gessler *aborderoit, côtoye les montagnes par le canton de Schwys jusqu'à Kusnacht, le joint dans un défilé, se poste dans des*

broussailles, entend les projets que Gessler & sa suite forment contre lui, & perce enfin le cœur de ce barbare Baillif d'un coup de fléche.

Notre Auteur finit par rapporter l'origine de cette Tradition : il la trouve chez les Danois. *Saxon le Grammairien*, Prieur de Roschild, Historien Danois, raconte une pareille Histoire, qui doit s'être passée en Dannemarck en 965, entre *Hérald*, Roi de Dannemarck, & *Tocco*, fameux Arbalêtrier. Les Suisses paroissent avoir adopté cette Fable d'une Nation qui a inondé leur pays, & qui leur ressemble à beaucoup d'égards.

Je laisse aux Arbalêtriers le soin de soutenir le défi qu'on leur donne, & à nos zélés Patriotes celui de voir, si des circonstances peu probables, qui accompagnent un fait historique appuyé sur une Tradition constante, peuvent lui ôter toute sa réalité. Si la Piéce me paroissoit sérieuse, j'y répondrois sur un autre ton. Je citerois une foule de Documens, dont le Recueil fait par M. *Imhoof* d'Uri, est entre mes mains, & dans lesquels il est fait mention de *Tell*, de l'érection de la Chapelle, &

des Processions faites en son honneur dès les tems les plus reculés. Je m'autoriserois de la place qu'on fait voir à Altorf, & où l'Histoire doit s'être passée, persuadé que la Tradition qui porte que cette Ville n'est plus au même endroit où elle a été autrefois, parle de tems fort antérieurs à notre premiere Alliance. Je pourrois encore alléguer les Descendans de la famille de *Tell*, qui s'est éteinte à Uri en 1684. Mais l'Auteur de cette Brochure seroit peut-être le premier à rire, s'il voyoit traiter gravement une pareille matiere.

La Piéce est dédiée à une Dame fort aimable : d'où je conclus, Messieurs, que nous suivons tout à fait la mode de votre Pays, puisque nous voilà galans & sceptiques.

Je suis, &c.

A Berne, le 19 Février 1760.



RUSSIE.

NOUS espérons que la Russie, & principalement Péterſbourg; dont l'Académie Impériale eſt plus floriſſante que jamais, contribuera inceſſamment à enrichir notre Journal. Voici, en attendant, une Piéce qui ſera juger du progrès des Arts dans la Capitale de cet Empire. Quoiqu'elle ſoit de l'année derniere, elle roule ſur des objets très-préſens, & elle ſera ſans doute nouvelle pour la plûpart de nos Lecteurs.

Cette Piéce a pour titre : *Deſcription des Repréſentations Allégoriques du Feu d'Artifice tiré devant le Palais d'Hyver, en l'honneur de Sa Majeſté Impériale* Eliſabeth Pétrowna, *Souveraine de toutes les Ruſſies ; &c, &c, &c, & pour témoignage de la ſincérité & de la vivacité des vœux de tout l'Empire, à l'occaſion du nouvel an 1759 ; publiée & imprimée à Péterſbourg, en Langue Ruſſe, avec des figures, & la Traduction Françoiſe, in-folio.* Dans le Préambule de l'Explica-

tion des figures, l'Impératrice est appellée *Mere de la Patrie.* Les Décorations qui composoient le Feu d'Artifice, étoient : 1°. Un Rocher escarpé couvert de figures Symboliques, qui sont l'Envie, la Cupidité, l'Orgueil, l'Artifice, la Violence & l'Injustice. Ces vices personnifiés tâchent de gagner la cime du Rocher, où on voit des Sceptres & des Couronnes, & sont foudroyés du haut du Ciel par les vertus opposées dont Minerve conduit les coups ; 2°. Un Jardin orné de quatre rangs de Berceaux en Portiques, & de Cabinets de Verdure distribués de chaque côté. Au fond est un Cabinet ouvert où est la figure du Repos. Un artifice immense qui partoit d'entre les massifs du Jardin, formoit dans toute son étendue une espéce de voûte de feu.

La principale Décoration est toute relative à la Guerre présente, & aux Conquêtes que la Russie a faites sur le Roi de Prusse. Elle représente une superbe Place un peu élevée, qui conduit au Temple de Janus. Il regne des deux côtés une Colonnade qui en forme l'entrée, dont le haut est orné de Trophées & le bas de Statues, & une

Gallerie en baluſtrade. Deux Obéliſques chargés de Trophées la terminent ſur les ailes ; & l'on voit au fond le Temple de Janus ouvert.

A l'entrée de la Place à droite, eſt la *Réſolution* généreuſe de tirer l'épée du fourreau, repréſentée par une Statue de femme, & déſignée par ce mot : *Militemus* (*Combattons*). Vis-à-vis, à gauche, eſt la *Valeur*, l'épée nue, avec ce mot : *Nulli cedamus* (*Ne cédons à perſonne*). Les autres Figures Allégoriques de la Colonnade ſont : *le Mépris du Danger*, tenant d'une main un Bouclier, & de l'autre une épée nue ; *la Fermeté*, armée d'un Bouclier & d'une lance ; l'*Honneur* portant un Etendard pris ſur l'Ennemi, & couronné de feuilles de chêne ; *la Renommée*, tenant d'une main une Trompette, & de l'autre une Couronne de Laurier ; *la Gratitude*, tenant un cœur dans ſa main, & ſous le bras une corne d'abondance ; *la Vénération* caractériſée par une couronne & un encenſoir qu'elle tient dans ſes mains. Les deux Obéliſques ſont ſurmontés de l'Aigle de Ruſſie tenant un foudre. L'un eſt chargé des Armes du Royaume de Pruſſe, & de celles de ſes

principales Villes, qui sont *Memel*, *Konisberg*, *Pillau*, *Tilsit*, *Gumbinen* &c. Les Etendards, Drapeaux, & autres Trophées enlevés aux Prussiens y sont attachés. Les trois Rivieres de ce Royaume, *la Memel*, *la Pregel* & *la Russe*, personnifiées, sont enchainées au pied d'estal. L'autre Obélisque, semblable au premier, est aussi chargé des Armes du Marcgraviat de Brandebourg & du Duché de Poméranie, avec l'Ecu des Armes des Villes de Custrin & de Driesen qui est rompu. Les Rivieres de *Wartha*, *Rega*, *Krampé* & *Persant*, sous la figure de Captives, environnent aussi le pied d'estal.

Au milieu des deux rangs de Colonnes, est représentée la Russie sous la figure d'une Femme majestueuse tenant l'Ecu de ses Armes, avec le Chiffre de Sa Majesté Impériale, *Elisabeth Premiere*. L'Ecu est entouré de Palmes & de Lauriers. Près d'elle est la *Victoire*, & vis-à-vis l'*Admiration*, avec quatre Enfans, habillés diversement, qui représentent les quatre Parties du Monde. Au haut est le Soleil dans toute sa splendeur, au-dessus d'un nuage. Un peu au-dessous, on voit le *Tems fortuné*

caractérisé sous sa figure ordinaire, & par le Zodiaque. Près de lui, est une Corne d'abondance, d'où sortent des Lauriers, des Palmes & toutes sortes de fruits; & à côté *Irene*, ou *la Paix* couverte d'un voile, portant une branche d'Olivier qu'elle tient un peu éloignée d'elle. On lit au-dessous du Grouppe cette Inscription en Langue Russe & en Latin : *Nostri prænuncia voti*; » Voici l'Avantcoureur de l'objet de » nos vœux ».

Cette Description, dont nous venons de donner la substance, est terminée par ces deux Vers François, traduits du Russe :

ELISABETH, *ton nom, tes vertus, tes hauts faits,*
Sources de notre espoir, annoncent nos souhaits.



NOTICES DIVERSES,

ANGLETERRE.

I.

A Treatise of Artillery containing general constructions of brass and iron Guns us'd by sea and land, of Mortars and Howitzes, &c. To which is prefixed a Theory of Powder applied to Firearms, for the use of the Royal Academy of Artillery. By John Muller, *Professor of Artillery and Fortification. London, 1758. in*-8°. Millar.

Traité d'Artillerie, contenant la Construction des Canons, soit de bronze, soit de fer, employés tant par terre que par mer, celle des Mortiers & Obuts, &c. avec un Traité Préliminaire sur la Théorie de la Poudre appliquée aux Armes à feu, à l'usage des Écoles d'Artillerie. Par M. *Jean Muller*, Professeur d'Artil-

lerie & de Fortifications. (A Wolwich) Londres 1757. *in*-8°. chez *Millar*, avec plusieurs Planches.

L'AUTEUR de cet Ouvrage, dont les talens, formés en France, sont aujourd'hui au service de nos Ennemis, s'est proposé d'y perfectionner diverses parties de l'Artillerie jusqu'ici livrées à la seule routine. Il se plaint beaucoup, dans sa Préface, des procédés mystérieux de certaines personnes qui auroient dû concourir à l'exécution de son projet; ce qui montre qu'en Angleterre, comme ailleurs, les préjugés exercent un pouvoir difficile à surmonter. Cependant M. *Muller* montre, par de très-bonnes raisons, que dans la construction & la dimension des Canons, Mortiers, &c, il peut encore y avoir beaucoup à changer, pour les rendre de moindre dépense, plus maniables, & d'une exécution plus prompte & plus efficace. Pour parvenir à cet objet, il propose dans son introduction une Théorie de la Poudre à Canon. Son principe fondamental est, que la force produite par l'explosion de la Poudre est en raison doublée de la densité, ce qui est la mê-

me chose au fond, que le principe proposé par M. *Bigot de Morogues*, dans son *Essai sur la Poudre*, imprimé en 1747. Mais M. *Muller* établit le sien sur des raisons plus universellement avouées, que celles de ce dernier Ecrivain. Il critique à ce sujet plusieurs propositions avancées par M. *Robins* dans son *Art of Gunnery* imprimé à Londres en 1742, & sur-tout son estimation de la force de la Poudre qu'il ne fait que proportionnelle à la densité. M. *Muller* se propose ensuite & résoud plusieurs questions sur la vîtesse du Boulet, en sortant de la Piéce, suivant ses différentes longueurs & les différentes charges qu'on employe; & il les trouve assez conformes aux expériences de divers Physiciens & Artilleurs, comme *Robins*, le Capitaine *Desaguliers*, & autres.

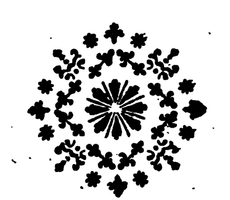
Dans le corps de l'Ouvrage, l'Auteur fait d'abord connoitre la construction vulgaire des Canons & des Mortiers, &c; il en examine ensuite chaque partie séparément: après quoi il propose une Construction plus générale, & telle que, le calibre d'une Piéce étant donné, on puisse déterminer

par les mêmes régles toutes ses autres dimensions, avantage qui ne se trouve point dans la Construction ordinaire, où les rapports varient de même que les calibres. L'Ouvrage contient encore quantité d'autres choses de pratique pour le service de l'Artillerie, soit par terre, soit par mer ; & le plus souvent il propose des changemens qui ont uniquement pour objet la perfection de l'Art. Quand on considérera, que M. *Muller* réunit la Pratique & la Théorie, & que c'est en cette qualité qu'il a été appellé en Angleterre, pour y professer l'Artillerie dans la Nouvelle Ecole de *Wolwich*, on sera porté à penser, que, si toutes ses innovations ne sont pas à adopter, il y en a du moins plusieurs qui méritent attention, & qui pourroient être utiles.

M. *Muller* est Auteur de plusieurs Ouvrages Anglois qui composent un Cours complet à l'usage des Ingénieurs. Ils forment six Volumes *in*-8°. On a encore de lui un *Traité Analytique des Sections Coniques, & des Fluxions & Fluentes* en Anglois, *in*-4°. dont la traduction, faite par l'Auteur même, vient d'être mise au jour. Monsieur *Muller* a

traité dans une partie de cet Ouvrage la question de la figure de la terre; mais on ne doit pas lire cet endroit, sans voir auparavant la Lettre de M. *Clairaut*, que l'Editeur a mise à la suite. Elle démontre le peu de fondement des Observations Critiques de M. *Muller* sur le travail de ce grand Géomètre, & nous ne doutons point que, si M. *Muller* l'avoit vûe, il ne les désavouât. Au reste, ce défaut particulier d'un endroit très-peu étendu de l'Ouvrage, ne nuit pas au mérite du reste, qui est clair, précis & instructif (1).

(1) Le *Traité des Sections Coniques* se trouve à Paris, chez *Jombert*, rue Dauphine.



II.

A METHOD of producing Double Flowers from single by a regular course of culture, *1758*. in-°. Baldwin.

The origine and production of proliferous Flowers with the culture at long fort raising double from single, and proliferous from double. Ibid. *1759*. *in*-8°. Baldwin.

Méthode pour changer les Fleurs simples en doubles, au moyen d'un procédé régulier de Culture. A Londres, 1758. *in*-8°. chez *Baudouin.*

L'origine & la production des Fleurs proliféres, avec le détail de la Culture nécessaire pour changer les Fleurs simples en doubles, & les doubles en proliféres. A Londres, 1759. *in*-8°. chez *Baudouin.*

C'EST une vérité reconnue aujourd'hui par tous les Botanistes, que les Fleurs doubles, ces Roses, par exemple, ces Anemones qui nous charment autant

par la multiplicité de leurs pétales (1), que par la variété de leurs couleurs, ne sont que des espéces de monstres dans le Regne Végétal. C'est probablement le suc nourricier, qui, porté avec trop d'abondance dans les parties de la Fleur, y produit cette multiplicité que la Culture affermit dans la suite, soit dans le premier individu, soit dans les rejettons qui en proviennent. Les étamines sont les parties de la Fleur qui donnent lieu pour l'ordinaire à la multiplicité des Fleurs. Car, que l'on prenne une Rose, & qu'on examine les pétales les plus voisins du pistille, on y verra le plus souvent leur sommet chargé des anthéres propres aux étamines. Aussi les Fleurs doubles, semblables à ces Animaux dans qui un embonpoint excessif étouffe la vertu prolifique, sont-elles stériles. Le germe n'y est point fécondé, & l'on ne peut les propager que par marcottes ou par les cayeux; nouvelle preuve que

(1) Les Botanistes appellent ainsi les feuilles colorées qui environnent ordinairement les parties de la fructification, afin de les distinguer des autres feuilles de la plante.

cette duplicité n'est point dans l'ordre de la Nature.

Les Fleurs proliféres sont des monstres d'un ordre, pour ainsi dire; supérieur au premier dont nous venons de parler. On voit quelquefois du centre d'une Fleur double s'en élever une seconde : c'est ce qu'on nomme Fleur prolifere. Si les Fleurs doubles sont les délices des Fleuristes, on peut aisément juger quel accueil ils feroient aux proliferes; mais malheureusement le cas est rare.

M. le Docteur *Hill*, qui s'est fait un nom en Angleterre par ses connoissances en Histoire Naturelle, prétend avoir trouvé le moyen de produire ces variétés à son gré, & il l'enseigne dans ces deux Ouvrages, dont le second n'est proprement que le premier augmenté. Ils contiennent quantité d'observations curieuses, & ils sont enrichis de belles Planches dessinées & gravées par l'Auteur. Ses expériences méritent non-seulement l'attention des Fleuristes, dont l'ambition est de garnir leurs Parterres de Fleurs rares & singulières, mais encore celle des Physiciens pour qui ces phénomènes, ré-

duits à une Loi fixe, feroient un beau fujet de réflexions & de recherches.

Voilà tout ce que nous avons à dire de cet Ouvrage ; mais quelques mots de plus, concernant fon Auteur & fes autres Productions, ne déplairont pas à nos Lecteurs. On a de lui une Critique très-fevère & très-peu ménagée des *Tranfactions Philofophiques*. On lui doit encore une *Hiftoire des Oifeaux* en plufieurs Volumes *in*-4°. enrichis de Planches gravées par lui-même. Il publia en 1757, un petit Ouvrage intitulé : *The Sleep of Plants, and the caufe of motion in the Senfitive Plants explain'd, in a letter to.* Linnœus. *in*-12 : c'eft-à-dire, le *Sommeil des Plantes, & la caufe du mouvement des Plantes fenfitives, expliqués dans une Lettre à Monfieur* G. Linnœus. La Differtation de ce célèbre Naturalifte intitulée, *De Somno Plantarum*, a donné lieu à cette Lettre du Docteur *Hill.* Il entreprend de rendre raifon de cette fingulière faculté des Plantes que M. *Linnœus* appelle leur fommeil ; il l'attribue à la privation de la lumiere, & il le prouve par quantité d'expériences qu'il rapproche. Mais l'enthoufiafme avec le-

quel il annonce sa découverte, en disant que ce sera celle qui illustrera le plus son siécle, & le regne de *George II*, paroitra sans doute excessif, pour ne rien dire de plus. En général, ce n'est pas le défaut du Docteur de penser trop peu favorablement de ses Productions; cependant quelques-unes d'entre elles, entre autres, son *Histoire Navale d'Angleterre*, publiée en 1757 sous un nom étranger, ont donné à ses ennemis grande prise sur lui, & ont fait souhaiter à ses amis qu'il fût doué d'une moindre fecondité.



ALLEMAGNE, HOLLANDE, NORD, &c.

I.

ELEMENTA Physiologiæ Corporis Humani. Authore Alberto Hallero, *S. R. Gottingensis Præside, &c. Lausannæ, in-4°.* Tomus I. 1757. Tom. II. 1759.

Elémens de Physiologie. Par M. Albert *de Haller*, Président de la S. R. de Gottingue, Membre des Académies des Sciences de Paris, de Berlin, de Suéde, de Bologne, &c. A Lausanne, *in-4°*. I. & II. Vol, 1757, & 1759.

IL y a déjà plusieurs années que le célèbre M. *de Haller*, publia à Gottingue un Essai de Physiologie, sous le titre de *Lineæ Primæ Physiologicæ.* C'étoit, pour ainsi dire, les premiers traits d'un Traité complet de Physiologie qu'il méditoit dès-lors. Cet Ouvrage eut un grand succès, parce que

les esquisses même d'un grand Maître, sont toujours très-prisées des Connoisseurs ; & d'ailleurs celle-ci n'étoit pas tellement réduite aux premiers linéamens, qu'elle ne présentât un Tableau très-instructif. De retour dans sa Patrie, malgré les occupations que lui donnent les dignités qu'il y occupe, M. *de Haller* a repris cet important travail, & il donna dès 1757 le premier Volume de sa Nouvelle Physiologie. Ceux qui cultivent cette intéressante Partie de la Physique, apprendront sans doute avec plaisir, que le deuxiéme Volume vient de voir le jour, & que le troisiéme est sous presse. L'Ouvrage aura encore plusieurs Volumes qui paroitront successivement. Toutes les Productions de ce favori d'Esculape & d'Apollon sont trop précieuses, pour se borner à une simple indication, telle que celle-ci. Nous rendions compte plus au long de ces deux Tomes dans un des Journaux suivans.

Le même M. *de Haller* a mis aussi la derniere main à son Recueil de Planches Anatomiques. La derniere Partie paroit à Gottingue sous ce titre :.

Iconum Anatomicarum quibus ali-

quæ Corporis Humani partes traduntur, *Fasciculus VIII. & ultimus*. Gottingæ. 1757, *in-folio*, avec IV Planches.

L'Irritabilité, ce nouveau principe de l'œconomie animale, établi par M. *de Haller* avec tant d'appareil, & néanmoins encore si contesté, lui a aussi fourni la matiere de trois Volumes qu'il va ajoûter au premier qui parut en 1756. Le second & le troisiéme qui paroissent depuis peu sous le titre, *de Irritabilite Tomus II. & III. Lausannæ*, contiennent les faits & les expériences qui ont été communiqués à l'Auteur. Le IVe paroitra dans la suite, & contiendra les Réponses de M. *de Haller* aux difficultés proposées par ses Adversaires.

II.

LETTRE à M. de Haen, *Conseiller-Aulique de S. M. I. & premier Professeur de Médecine en l'Université de Vienne, dans laquelle on répond à ses Questions, concernant l'Inoculation. Par M.* Tissot, *Docteur en Médecine. A Lausanne 1759.* in-12. p. 142.

Cette Lettre nous a paru tout-à fait

propre à dissiper les préjugés encore trop répandus qui s'opposent parmi nous aux progrès de l'Inoculation. Un second mérite qu'on ne peut légitimement lui refuser, c'est que la politesse qu'on y voit regner continuellement en égale au moins la force & la solidité. Nous apprenons cependant que M. *de Haen* y a repliqué. Nous attendons cette Réplique ; & si nos Lecteurs ne témoignent pas du dégoût pour une matiere si importante, nous rendrons un compte plus détaillé de l'une & de l'autre de ces Piéces. On trouve au reste la Lettre de M. *Tissot* chez divers Libraires de cette Ville (*Guillin*, *Desaint* & *Saillant*, *Tillard*). M. *Tissot* s'est déjà distingué dans cette carriere, par son *Inoculation justifiée*, in-12. *Lausanne* : Ouvrage également solide, & qu'on ne sçauroit trop recommander à ceux, qui dégagés des préjugés, ne veulent se déterminer qu'avec connoissance de cause. On le trouve à Paris, chez *Briasson*, rue S. Jacques.

On a encore de M. *Tissot* divers autres Ouvrages que voici.

1. S. A. D. Tissot M. D. *Dissertatio de Febribus Biliosis, seu Historia Epidemiæ*

demiæ Lauzannensis anno 1755, cui accedit Tentamen de morbis ex Manustupratione. Lauſ. 1758 *in*-8°. p. 264.

» Diſſertation ſur les Fiévres bilieuſes, » *ou* Hiſtoire de l'Epidémie qui régna à » Lauſanne en 1755, avec un Eſſai ſur » les Maladies provenant des Poll.ſpon-» tanées. Par M.Sam.*Tiſſot*, Docteur en » Médecine. A Lauſanne 1758, *in*-8°. p. 246.

Quelques-uns de nos Journaux ont déjà rendu compte de cet Ouvrage. Nous ajoûterons ſeulement, que l'*Eſſai ſur les Maladies* &c, vient d'être traduit en François, & imprimé à Lauſanne ſous ce titre:

2. L'*Onaniſme*, 1759. *in*-12.

3. La Traduction Françoiſe de deux *Mémoires de M.* de Haller, *ſur le mouvement & l'effet de la ſaignée, fondés ſur des expériences faites ſur des Animaux*, extraits des Mémoires de Gottingue. *Lauſ.* 1756. *in*-12. p. 342.

4. Et celle de *deux Mémoires* du même M. de Haller, *ſur la Formation des Os éclaircie par des expériences*, extraits du Recueil de Gottingue. *Ibid.* 1758, *in*-8°. p. 267.

5°. Celle de la *Dissertation sur l'irritabilité*, par M. *de Haller*.

III.

Observationum Anatomicarum variarum, circà uterum, Collectio, cum fig. *Auctore D. Phil.* Boehmero.

» Recueil de diverses Observations
» Anatomiques sur la Matrice, avec fi-
» gures; par M. *Phil. Boehmer*. Hall, 1757, *in-folio*, 2 Parties, p. 122, Planch. 10.

L'importance de cet Ouvrage est suffisamment annoncée par le titre; & le nom de M. le Professeur *Boehmer*, qui remplit avec tant de distinction la Chaire Anatomique de l'Université de Halle, doit inspirer la plus grande confiance en ses Observations. Elles auront probablement une suite.

IV.

Elenchus Vegetabilium & Animalium quæ in Austria inferiore reperiuntur. Viennæ Aust. 1757. *in*-4°.

» Catalogue des Plantes & des Animaux
» qui se trouvent dans l'Autriche infé-
» rieure. Vienne, 1757 *in*-4°.

Si l'on parvient quelque jour à con-

noitre avec quelque perfection l'immense trésor de la Nature, ce ne sera que lorsqu'on aura une description complette des richesses de chaque Pays. M. *Cramer*, persuadé de cette vérité, a travaillé à l'énumération de celles que le sien posséde dans le Regne Végétal & Animal. Il a suivi l'ordre systématique de M. *Linnæus*.

V.

Somnus Plantarum, &c.

» Dissertation sur le sommeil des Plantes, soutenue sous la Présidence de M. *Linnæus*. A Upsal, 1755, *in*-4°. p. 22 ».

Les observations des Naturalistes Modernes sur la Structure des Plantes leur ont appris, qu'il y avoit entre les Végétaux & les Animaux des analogies très-remarquables. Dans les uns & les autres des vaisseaux reçoivent & préparent les sucs nourriciers, & les distribuant dans différentes parties, contribuent à l'accroissement de l'individu. La plûpart des Plantes perpétuent leur espéce d'une maniere analogue à

celle des Animaux, & cette Analogie est tout-à-fait remarquable dans celles qui ne jouissent pas des deux sexes, mais dont les unes sont mâles, & les autres femelles. Semblables à certains Animaux, dont la vie ne s'étend pas au-delà d'une année, certaines Plantes, après avoir produit les germes de leur postérité, périssent, tandis que d'autres conservent leur vie pendant long-tems, & donnent chaque année naissance à une progéniture plus ou moins nombreuse. Des maladies enfin, semblables à celles des Animaux, affligent, pour ainsi dire, le Regne Végétal. On en a des exemples dans les Sapins, dont la séve visqueuse leur cause souvent des obstructions qui leur ôtent la vie. Accordez aux Plantes le sentiment, & ce seront des Animaux aussi dignes de ce nom, que plusieurs de ceux qu'on range dans cette classe.

Voici une nouvelle Analogie entre les Plantes & les Animaux découverte par le célèbre Naturaliste du Nord : c'est le sommeil. Il ne faut pas, à la vérité, entendre, par ce mot, cette suspension des fonctions animales en quoi consiste le sommeil dans les Animaux. Les

Plantes n'étant plus douées ni de ſentiment, ni de mouvement ſpontané, ne ſçauroient être ſujettes à l'abattement cauſé par l'exercice de ces fonctions, qui exige cette ſuſpenſion, pour laiſſer prendre à l'Animal de nouvelles forces. Par le nom de ſommeil, M. *Linnæus* n'entend ici qu'une forme ou apparence toute particuliere que les Plantes prennent durant la nuit, forme tout-à-fait différente de celle qu'elles préſentent durant le jour.

Ce fut le hazard qui fixa l'attention de M. *Linnæus* ſur ce Phénomène. Il avoit reçu de M. *de Sauvages*, Profeſſeur de Médecine de l'Univerſité de Montpellier, de la ſemence de la Plante appellée par les Botaniſtes, *Lotus Ornithopodioides*. (*Lotus reſſemblant à l'Ornithopodium*).La Plante étant heureuſement ſortie, M. *Linnæus* y remarqua deux Fleurs durant la journée. Mais le ſoir, lorſqu'il voulut les montrer au Jardinier, & l'avertir d'avoir un ſoin particulier de la Plante, il ne les trouva plus. Même comédie à peu près le lendemain : les Fleurs reparurent le matin, & ſe cacherent le ſoir, lorſque nos deux Botaniſtes voulurent les exa-

miner. Enfin le troisiéme soir, après avoir vû la Plante avec attention, & en avoir écarté les feuilles l'une après l'autre, ils trouverent les Fleurs recouvertes de quelques feuilles dont elles étoient environnées avec la plus grande exactitude. Frappé du phénomène, M. *Linnæus* en réitéra l'observation plusieurs jours de suite. Il visita aussi le flambeau à la main les autres Plantes du Jardin & de la Serre, & il remarqua que toutes éprouvoient quelque chose de semblable. A l'arrivée de la nuit, il les vit se contracter, replier leurs feuilles, & se mettre, pour ainsi dire, à l'abri du froid & du vent, pour goûter en quelque sorte les douceurs du repos. Le Soleil & le jour reparoissoient-ils, elles se développoient comme pour recevoir leurs douces influences.

On seroit tenté de penser, que cette contraction que les Plantes éprouvent, selon M. *Linnæus*, durant la nuit, n'est que l'effet de la différente impression de l'air, plus ou moins froid ou chaud. Mais cette explication, d'ailleurs assez naturelle, ne se peut concilier avec ce que M. *Linnæus* observa. Selon lui, ce

phénomène arrive non-seulement dans les Jardins, mais dans les Serres mêmes, où la variété de température est nulle ou à peine sensible. Ce sommeil dépendroit-il donc de la lumiere, comme le D. *Hill* prétend l'avoir démontré par ses expériences sur la Sensitive? (1) C'est un fait digne d'être vérifié & constaté par les Naturalistes.

Les différentes espéces d'Animaux, ajoûte M. *Linnæus*, ont différentes manieres de se situer, pour prendre leur repos. Les Quadrupédes se plient pour la plûpart en rond. Les Oiseaux mettent leur tête sous leurs ailes, & plusieurs d'entre eux dorment perchés sur un seul pied. Le *Psittacus Pendulus* dort d'une maniere encore plus singuliere : lorsqu'il veut se livrer au sommeil, il se pend par un de ses pieds à une branche d'arbre, de sorte qu'on le croiroit mort. Les Plantes ont pareillement chacune leur maniere de prendre leur sommeil, mais qui n'est pas, à la vérité, si frappante. Elle ne

(1) Voyez les Nouvelles Littéraires, Article ANGLETERRE.

consiste réellement que dans la façon différente dont chaque Plante plie alors ou rapproche ses feuilles. M. *Linnæus* en fait l'énumération, & donne même sous chacune le Catalogue des Plantes qui aiment, pour ainsi dire, à dormir de telle & telle maniere.

Il nous reste un trait à ajoûter à ce parallèle, entre le sommeil de Plantes & celui des Animaux; & ce n'est pas le moins singulier. Les Animaux avancés en âge dorment peu. Le sommeil semble fuir de leurs paupières, tandis que les jeunes s'y livrent volontiers, & que la nuit est à peine assez longue pour eux. M. *Linnæus* nous dit, qu'il a observé quelque chose de semblable dans le Regne Végétal. Les jeunes Plantes ont le sommeil plus long que les vieilles. Celles-ci dorment à peine, & s'éveillent toujours avant que le jour commence à les éclairer. Ceux de nos Lecteurs, qui, nés avec un cœur tendre & sensible, sont encore à cet âge heureux, où l'imagination vivifie, anime & embellit tous les êtres, verront sans doute avec transport l'observation s'accorder en quelque sorte avec les

fictions les plus ingénieuses & les plus touchantes de la Poësie. Ce sommeil & ce Reveil des Plantes ne nous conduisent-ils pas à déplorer, avec Virgile, le sort de cette Fleur, qui arrachée de sa tige par le soc cruel de la charrue, pâlit, tombe & expire?



SUISSE.

LEBEN Georg Philipp Rugendas und Johanes Kupezki, &c. Vies de *George Philippe RUGENDAS*, *& de Jean KUPEZKI*, écrites en Allemand, par *J. C. FUESSLI. A* ZURIC 1758. *in*-4°. de 48 pages.

M. FUESSLI, déjà célebre par les *Vies des Peintres Suisses* qu'il a publiées en 1755, & les années suivantes, vient encore de nous donner l'Hiſtoire de deux Peintres Allemands qui ont fait honneur à leur Nation, & qui méritent d'être connus. Le contraſte de ces Artiſtes eſt frappant : le premier cherchoit toujours la fortune, & ne la trouvoit jamais ; le ſecond fuyoit conſtamment ſes faveurs qui ſembloient le pourſuivre.

Rugendas, fils d'un Horloger, naquit à Augſbourg en *1666*. On voulut d'abord en faire un Graveur ; mais une fiſtule qu'il avoit à la main droite l'en empêcha : il ſe fixa à la Peinture, & il

eut pour Maître, *Isaac Fisches*. Il s'appliqua d'abord à représenter des Sujets guerriers ; il aimoit & il étudioit *Bourguignon*, *Lemke* & *Tempesta*. Trop assidu à son ouvrage, il perdit entierement l'usage de sa main droite, & travailla bientôt avec la même facilité de la gauche. Il passa successivement quelques années à Vienne, à Venise & à Rome. En 1698, étant de retour dans son Pays depuis trois ans, & fort mal dans ses affaires, il se mit à graver en maniere noire quelques Batailles, qui lui valurent beaucoup, & rétablirent un peu ses finances, jusques à ce qu'en 1703 au Siége d'Ausbourg, sa maison fut consumée par le feu, & ses Tableaux pour la plûpart endommagés. *Rugendas*, devenu alors grand Peintre de Batailles, profita de cette occasion, & se livra tout entier à ce genre, où les Artistes lui accordent des connoissances supérieures. Après une vie très-misérable, il mourut en 1742. Ses Tableaux font de prompts & d'heureux effets, & continuent toujours de plaire. Ses Chevaux sont de la plus grande beauté ; il en possédoit l'Anatomie ; ses autres Figu-

res font très-bien, mais pas assez variées; son coloris est vigoureux, mais il tire un peu sur le gris. Il étoit bon Compositeur, & mettoit beaucoup d'harmonie dans tous ses Ouvrages. Quel feu pétille dans ses Batailles! Que de passion & de désespoir dans le Soldat! Quelle dureté dans le Vainqueur! Que la douleur est naturelle, vive & sensible dans le Mourant! Quelle rage dans ses Chevaux effrénés! Ceux qui pourroient croire cet éloge outré, changeront d'avis en voyant les Tableaux que *Rugendas* a peints pour le Duc *de Wolffembutel*, qui l'aimoit & qui l'honoroit de ses visites, mais qui ne fit rien de plus pour lui. Il peignit en 1705 de très-beaux Tableaux pour M. le Colonel *de Sinner*, de Berne, & ses héritiers, Amateurs & Connoisseurs des Arts, en font grand cas. En 1706, il envoya de ses ouvrages au Duc de *Wirtemberg*, & en 1708 & 1710, il en adressa quelques-uns à l'Electeur de Mayence. La Reddition du Château de Strahlsund, qu'il a peinte pour le Roi de Dannemarck, est mise au nombre de ses chefs-d'œuvres. On a de lui un grand nombre d'Estampes en maniere noire.

Jean Kupezki, né en 1667 à *Poesſing* dans la Haute Hongrie, où ſes parens s'étoient retirés de Bohême pour cauſe de Religion, étoit deſtiné à la profeſſion de Tiſſerand; ce qui le mortifia tant, qu'à l'âge de quinze ans il quitta la maiſon paternelle, & s'en alla mendiant chercher fortune. Il vint d'abord au Château du Comte *Czobor*, où il trouva un Peintre nommé *Claus* qui en reſtauroit les Peintures. *Kupezki* ſe ſentit tout-à-coup un inſtinct puiſſant, qui le portoit à imiter ce qu'il voyoit faire à *Claus*. Il ſe mit à deſſiner avec du charbon ſur la muraille des choſes qui étonnerent le Comte & le Peintre même. On jugea à propos de cultiver de ſi heureux talens, & *Kupezki* devint éleve de *Claus*. Ce Peintre le mena à Vienne, & le garda trois ans pour 300 écus d'Allemagne, que le Comte paya pour le jeune Hongrois. Au bout de ce tems, il alla à Veniſe avec peu d'argent dans ſa bourſe, & ignorant parfaitement l'Italien, mais ayant l'avantage d'être chargé de bonnes recommendations, & ce qui valloit bien mieux, muni de quelques belles copies, qu'il avoit faites d'après *Carlo*

Loth. De-là il passa à Rome, & n'y trouvant pas d'ouvrage, il fut assez mal à son aise, jusques à ce qu'il rencontra dans une Hôtellerie M. *Füessli* de Zuric : L'Artiste Suisse voyant *Kupezki* fort abattu, lui demanda la raison de son chagrin. Le jeune Artiste lui exposa sa situation, & on le fit entrer chez un Peintre, où il fut très-bien accueilli, parce qu'il travailloit d'une vîtesse prodigieuse jusqu'à faire par jour huit ou neuf têtes, qui se vendoient bien. Mais bientôt il se sépara de son Maître, & il s'appliqua pendant quelque tems à étudier Raphael & l'Antique, quoiqu'il se sentît plus de goût pour l'Ecole Vénitienne, dont le coloris est si séducteur. Il passa ensuite à Bologne, pour voir les chefs-d'œuvres du *Guide*, & successivement à Florence, à Mantoue & à Venise, pour y admirer ceux du *Corrége* & du *Titien*. C'est dans les Tableaux du dernier, qu'il puisa ce beau coloris, qu'on admire dans ses ouvrages.

Après un séjour de vingt ans en Italie, il ne put se refuser aux instances du Prince de Lichtenstein, qui le fit revenir à Vienne. Son pere, &

Claus, son second pere, étoient morts. Le dernier avoit laissé une jeune fille qui étoit plongée dans la misère. L'estime que *Kupezki* avoit conservée pour la mémoire de son Maître, & plus encore les beaux yeux de sa fille excitérent sa reconnoissance ; il l'épousa, quoiqu'elle fût d'une Religion différente de la sienne. La jeune Epouse de *Kupezki* étoit trop aimable, pour ne pas faire envier sa possession. On sçut profiter des occasions que présentoient continuellement les travaux de son mari toujours occupé à peindre tantôt l'Empereur, tantôt l'Impératrice, ou les Archiduchesses, & qui s'absenta même pour aller faire à *Carlsbaad* le Portrait du Czar, Pierre le Grand, dont il étoit fort estimé. *Kupezki* se douta toujours des Galanteries de sa femme, & trouva enfin des Lettres Allemandes qui lui étoient adressées. Comme il ne sçavoit pas bien cette Langue, il eut la sottise de se les faire expliquer par un ami, & il forma le dessein de faire enfermer sa femme pour le reste de sa vie ; mais elle sçut s'en tirer adroitement. Un jour, les yeux baignés de larmes, & tenant les Livres

de Luther, elle lui déclara qu'elle voyoit enfin clairement les erreurs de sa Religion, & qu'elle vouloit embrasser la sienne. *Kupezki* en fut la duppe, ou fit semblant de l'être, & se réconcilia avec elle. Ce qu'il y a de sûr, c'est que, malgré les calomnies qu'il a essuyées de ce côté-là, il avoit fort à cœur la Religion de ses Peres. C'est pour cela qu'il quitta Vienne, pour aller s'établir à Nurenberg ; c'est aussi par cette raison qu'il a legué aux pauvres & aux Eglises Luthériennes presque tout son bien. Le Roi d'Angleterre, la Reine de Dannemarck, plusieurs Princes & Seigneurs Allemands voulurent l'engager à quitter Nurenberg, pour venir résider à leur Cour ; mais il refusa constamment tous les partis qui lui furent proposés, parce qu'il aimoit à l'excès l'indépendance & la liberté.

Après avoir été long-tems heureux, il eut une disgrace des plus rudes en 1733, en perdant un fils unique, qui à l'âge de 17 ans sçavoit parfaitement le Grec & le Latin, étoit grand Musicien, & habile Dessinateur. Sa femme, qui avoit changé de Religion & non pas de vie, se ressentit

aussi de cette perte ; car il fallut congédier le Précepteur , qui demeuroit à la maison, & qui passoit pour être son amant. *Kupezki* fut inconsolable de la mort de son fils, & il ne vouloit point le laisser enterrer. M. *Fuessli* , qui ne l'abandonnoit point, le déroba par adresse & le fit conduire au Tombeau. *Kupezki* mourut en 1740 , d'une goutte remontée. Ce grand Peintre s'étoit attaché à imiter *Vandick* , & s'il en avoit eu l'éducation , il l'auroit peut-être surpassé. *Vandick* étoit de bonne maison & éleve de *Rubens* ; *Kupezki* , fils d'un pauvre homme , avoit travaillé sous un Peintre assez médiocre. Cependant ses têtes réunissent la force de *Rubens* , la délicatesse de *Vandick*, & le grand effet du pinceau de *Rembrant.* Ses mains sont de véritables *Vandick* , mais elles sont un peu trop décharnées , par la trop grande exactitude avec laquelle il copioit la nature. Ses draperies ne sont pas belles. Comme il imitoit les Anciens , en homme de génie , il s'occupoit uniquement des têtes & des mains, & négligeoit les accessoires. Toute l'Allemagne est remplie

de ses ouvrages. On voit deux de ses chefs-d'œuvres chez M. le Comte d'*Erlac*, Andvoyer de la République de Berne.

ITALIE.

MELEAGRI Gadareni in Ver Idyllion, &c.

» IDYLLE sur le Printems. Poëme de » Méléagre de Gadara (*Ville de* » *Syrie*), publiée par M. *Zenobetti*, » en Grec & en Latin. A Rome, » 1759, *in*-4°. 32 pages ».

CE petit Poëme qui est charmant, voit le jour pour la premiere fois. M. *Zenobetti* l'a déterré dans un manuscrit du Vatican fort ancien, qui contient la belle collection d'Epigrammes, connue des Sçavans sous le nom de *la Couronne de Méléagre*. On sçait qu'il y a cinq différens Recueils d'Epigrammes Grecques ou d'*Anthologies*: celle de *Méléagre, le Syrien*, Auteur de l'Idylle en question, est la plus ancienne. Ce Poëte avoit ramassé les meilleures piéces de ce genre, qui existoient de son tems, & il y avoit ajouté du sien. La seconde Anthologie est celle

de *Philippe de Theſſalonique*. *Agathias* en a compoſé une troiſiéme. *Conſtantin*, ſurnommé *Céphalas*, en a fait une quatriéme, que M. *Reiske*, Sçavant d'Allemagne, a publiée en 1754. La cinquiéme, eſt celle de *Planudes*, dont la plus grande partie eſt imprimée. Une des principales raiſons, qui ont empêché les Sçavans du dernier ſiécle de mettre au jour les Epigrammes de *Méléagre*, c'eſt que la décence n'y eſt pas toujours obſervée.

L'Idylle que nous annonçons ne péche point de ce côté-là; elle eſt au contraire fort modeſte & délicatement tournée. L'Editeur aſſure qu'il y en a dans ſon Manuſcrit pluſieurs autres du même caractère, qui n'ont point été publiées, & il promet de nous en faire part.

M. *Zenobetti* a joint au Texte Grec du Poëme une Traduction Latine fort correcte, des Notes très-étendues, enfin des Vignettes & des Culs-de-Lampes, qui repréſentent des Monumens, qui n'avoient pas encore été publiés. Papier, impreſſion, tout en eſt beau.

Méléagre, dans le Tableau qu'il fait

du Printems, dit qu'il n'a pû s'empêcher de mêler son chant au doux gazouillement des Oiseaux, & aux sons agréables des Flûtes, dont les Bergers font retentir les Montagnes de toutes parts. Il décrit avec une noble simplicité les fleurs qui ornent cette belle saison, les travaux des Abeilles, les danses des Faunes & des Bacchantes, les plaisirs innocens des Troupeaux, &c. Mad. *Deshoullieres* présente à peu près les mêmes images dans ces Vers qui sont si simples & si aisés :

Le plus beau des mois
Remplit notre attente.
La Terre est riante,
Le Rossignol chante.
Déjà les Moutons
Paissent les herbettes,
Et font mille bonds
Au son des Musettes (1).

---

(1) La Piéce de *Méléagre* n'est rien moins qu'une Découverte. Elle se trouve dans tous les Corps d'Anthologie un peu complets.

TABLE DES MATIERES.

SUEDE.

ITALIE.

SUISSE.

RUSSIE.

NOTICES

de quelques Ouvrages nouveaux.

Fautes à corriger.

Page 4. ligne 8. *De quelques autres*; lisez, *de quelques hommes.*

P. 5. l. 16. *Les besoins*, *de la raison*; ôtez la virgule.

Ligne 17. *& dela*; lisez, *& la.*

P. 8. l. 4. *Shaftersbury*; lisez, *Shaftesbury.*

Ligne 13. *Berkley*; lisez, *Berkeley.*

P. 9. l. derniere, ôtez la virgule après *création.*

P. 12. l. 14. *Constitutions*; lisez, au singulier, *Constitution.*

Lig. 20. *Que ç'ait été un François qui a* &c; lisez, *que ce soit un François qui a*; & 3 lignes plus bas : *Que ç'ait été un autre François qui a donné*; lisez, *Que ce soit un autre François qui a donné.*

P. 20. l. dern. *Un Etranger qui écrivit*; lisez, *qu'un Etranger écrivit.*

P. 16 l. 21. *Vasei*; lisez *Vinci.*

P. 17. l. 22. *L'ensemble*; lisez, *l'effet.*

P. 18 l. 22. *Ni aucun*; lisez, *ni un seul.*

P. 20. l. 13 *Pour des gens*; lisez, *pour des Esprits.*

